- PALLI


- PALLI

N°. 9.











M^r. BARON,

né à Paris, en 1654.

mort, en 1729.

De Troye p. *Delvaux fecit.*

CHEF-D'ŒUVRES

DE

BARON.







A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.


PERRIN
Ministre.

VIE DE BARON.

MICHEL BOYRON, surnommé BARON, naquit à Paris en 1654. Son pere qui fut aussi plus connu sous ce dernier nom que sous le premier, étoit fils d'un Marchand Mercier d'Issoudun, en Berry. Il se fit Comédien de Province, et devint ensuite Acteur de la Troupe Royale de l'Hôtel de Bourgogne, où il remplit, avec beaucoup de succès, l'emploi des Rois dans la Tragédie, et celui des Paysans dans la Comédie. Sa femme excella également dans les premiers rôles, de l'un et de l'autre genre. Le pere Boyron ayant joué plusieurs fois devant Louis XIII qui, par oubli de son véritable nom, ou dans le dessein de le lui changer, l'appela Baron, tous les Courtisans et ses Camarades ne le nommerent plus autrement. Ce nom lui resta, et il est passé à sa postérité. La mere Boyron

étoit une des plus belles femmes de son tems. Au commencement du regne de Louis XIV elle avoit très-souvent l'honneur d'assister à la toilette de la Reine Mere, qui, dès qu'elle la voyoit paroître, disoit aux Dames de sa Cour : « Mesdames, voilà la Baron ; » et aussi-tôt elles s'enfuyoient toutes.

Le pere et la mere Baron moururent, tous les deux, à sept ans de distance l'un de l'autre ; c'est-à-dire, lui en 1655 et elle en 1662, et ils laisserent Michel BARON, leur fils unique, à l'âge de huit ans, sous la tutelle d'un de leurs parens, homme sans conduite et sans délicatesse, qui dissipa promptement le bien de son pupile, et qui, pour se débarrasser des soins qu'il lui devoit, le plaça dans la Troupe des petits Comédiens du Dauphin, sous la direction de la veuve Raisin.

BARON, dès l'âge de douze ans, montra les plus heureuses dispositions pour le Théâtre dans cette petite Troupe, ou il fut engagé. Après avoir amusé tout Paris et la Cour, où elle étoit souvent appelée, elle alla s'établir, pendant quelque tems, à Rouen, d'où elle revint à Pa-

ris ; et Moliere ayant entendu parler avec éloge des talens naissans du jeune BARON, qu'il fut à portée de juger, par lui-même, sollicita et obtint du Roi l'ordre de le retirer de la Troupe de la Raisin, pour le faire entrer dans celle qu'il avoit formée et qui occupoit le Théatre du Palais Royal. BARON parut en 1670 dans la Troupe de Moliere, qui devint son maître en l'art du Théatre, son protecteur, son bienfaiteur et son intime ami. Mais la femme de Moliere n'avoit pas les mêmes égards que lui pour BARON. Elle le traitoit, au contraire, avec tant de dureté qu'il se vit forcé de demander au Roi la permission de quitter la Troupe du Palais-Royal, pour rentrer dans celle de la Raisin, qui parcouroit alors les différentes Provinces du Royaume. Ce ne fut, cependant, qu'avec beaucoup de chagrin que BARON s'éloigna de Moliere, qu'il chérissoit et respectoit comme un pere, et pour lequel il se sentoit autant d'affection que de reconnoissance. Moliere apprenant les regrets de BARON lui écrivit à Dijon, où il le savoit être, pour lui proposer de revenir auprès de lui, s'il le desiroit. BARON revint, en effet, aussi-

tôt ; et il resta enfin avec cet illustre ami jusqu'en 1673, que la mort l'enleva à sa tendresse, aux Lettres, à la Scene Françoise et à la société la plus distinguée, de la Cour et de la Ville, desquelles il étoit la gloire la plus brillante, sous tous les rapports possibles.

BARON passa à cette époque au Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, et il épousa, peu de tems après, Charlotte Le Noir de La Thorilliere, Actrice de ce Théatre, qui, en 1680, fut réuni à celui de Guénégaud. BARON et sa femme, jouant, l'un et l'autre, les premiers rôles dans le Tragique et dans le Comique, firent partie, et la partie la plus intéressante de cette double Troupe jusqu'en 1691 qu'ils s'en retirerent, avec une pension de mille livres chacun. Ils y rentrerent, tous les deux, en 1720, et y resterent cette seconde fois jusqu'à la mort de BARON, arrivée en 1729. Il mourut le 22 Décembre, âgé de soixante-seize ans. Sa femme ne lui survécut pas d'un an, car retirée du Théatre, pour la derniere fois, à l'instant de la mort de BARON, elle mourut, elle-même, le 24 Novembre suivant. Ils laisserent un fils, connu

sous le nom d'Etienne Baron, qui parut au Théatre François dès 1686, dans le rôle du petit Chevalier de la Comédie de *L'Homme à bonne Fortune*, de son pere, et qui fut reçu en 1695. Il joua les amoureux, dans le Tragique et dans le Comique, et mourut en 1711. Il avoit épousé Catherine Vondrebeck, fille de Maurice Vondrebeck, Directeur des Spectacles de la Foire, et de laquelle il eut trois enfans, un fils et deux filles. Le fils, nommé François Baron, fut reçu au Théatre François, pour les Rois, dans le Tragique, en 1741, et il y est resté jusqu'en 1755, qu'il s'en est retiré, avec une pension de cinq cents livres. L'une des deux filles, qui fut connue sous le nom de Mademoiselle des Brosses, débuta au Théatre François en 1729, dans les premiers rôles du genre Comique, et fut reçue l'année suivante. Elle se retira en 1730, rentra en 1736, et elle est morte en 1742. La seconde, nommée Jeanne Baron, débuta au Théatre François en 1730, dans les premiers rôles Tragiques. Elle fut reçue l'année suivante, et s'est retirée en 1733, avec une pension de mille livres. Elle épousa, en premieres

noces, un M. Picorin de La Traverse, et, en secondes, M. Bachelier, Valet-de-Chambre du Roi et Gouverneur du Louvre. Elle lui a encore survécu de quelque tems, et elle est morte en 1781. Il y a eu une Demoiselle Baron, fille de François Baron, et qui a débuté au Théatre François, dans les soubrettes, en 1767, mais qui s'est retirée peu de tems après.

De toute cette famille qui se consacra au Théatre, ce fut Michel BARON, le second de ce nom que l'on y vit paroître, qui s'y distingua le plus. On prétend même que des Prédicateurs alloient, *incognito*, l'y voir et l'y entendre, pour apprendre de lui l'art de parler en public et de bien débiter leurs discours oratoires, avec le ton et les gestes qui y pouvoient convenir. Le Pere de La Rue, sur-tout, ce Jésuite célebre, qui se fit autant de réputation par ses Sermons, prêchés, avec succès, à la Cour et à la Ville, que par ses Poésies Latines et par ses Tragédies à l'usage des Colléges, se lia de la plus étroite amitié avec BARON; et il alloit, dit-on, le voir jouer très-souvent, pour étudier sa déclamation et ses gestes. Enfin BARON fut regardé comme

le plus grand Comédien de son tems, et on l'appela le Roscius de la France. Mais il ne se borna pas à la gloire d'Acteur ; il voulut y joindre celle de Poëte et d'Auteur Dramatique. On a de lui quelques Odes et quelques Satyres d'Horace, traduites en vers François, et quelques autres Poésies fugitives, fruits de ses loisirs ; et il a donné au Théatre François dix Comédies, dont quelques-unes sont restées au courant du répertoire et se revoient toujours avec plaisir.

Dans les dernieres années de sa vie, BARON fut tourmenté d'un asthme, qui le faisoit beaucoup souffrir et qui lui rendoit son état si fatigant qu'il le conduisit au tombeau. Il reçut tous ses sacremens et fut enterré dans l'Eglise de Saint-Bénoît, sa Paroisse. J. B. Rousseau fit ces quatre vers pour être mis au bas du Portrait de BARON :

Du vrai, du pathétique il a fixé le ton ;
De son Art enchanteur l'illusion divine
Prêtoit un nouveau charme aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

Si l'on n'eût pas disputé à BARON la composition de ses deux meilleures Comédies, *L'Homme*

à bonne Fortune et *L'Andrienne*, pour les attribuer au Pere de La Rue, son ami, injure qu'il a repoussée dans les Préfaces de ces deux Pieces, J. B. Rousseau auroit pu, sans doute, dans ces vers où il le place à la tête de la premiere classe des Comédiens de son siecle, le mettre aussi, à cause de ces mêmes Pieces, à la tête de la seconde classe des Auteurs Comiques d'alors.

CATALOGUE DES PIECES DE BARON.

LE *Rendez vous des Tuileries*, ou *Le Coquet trompé*, Comédie, en trois actes, en prose, précédée d'un Prologue, aussi en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 3 Mars 1685; imprimée, à Paris, l'année suivante, chez Thomas Guillain, *in*-12, et depuis dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

« Le Prologue de cette Piece comprend un portrait assez satyrique de plusieurs Comédiens et Comédiennes du tems, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. L'Auteur ne s'est point épargné, et il fait entrer dans sa Critique les Petits-Maîtres de Cour, qui ne sifflent, ou n'applaudissent les Ouvrages Dramatiques que par caprice. Ils sont

ici vivement dépeins, sous le personnage d'un Marquis étourdi et questionneur insuportable. »

« On pourroit, au reste, refuser le titre de Comédie à cette premiere Piece de Baron, puisqu'elle n'a ni intrigue, ni nœud, ni dénouement. Ce n'est, à parler juste, qu'un fragment de Comédie. On y trouve, à la vérité, des caracteres neufs au Théatre; des Coquettes, d'un genre noble et singulier; des Petits-Maîtres, du même goût, et, cependant, chacun d'eux sous une teinte différente; une soubrette, d'une nouvelle espece. Tous ces personnages sont originaux, et les modeles sur lesquels l'Auteur a travaillé la plupart de ceux qu'il a employé dans la suite. Mais il ne faut chercher dans cet Ouvrage ni conduite, ni liaison de scenes. Les deux premieres du premier acte se passent entre des valets, qui n'ont plus rien de commun avec le reste de la Piece. Elles sont, cependant, assez plaisanses. Les autres ne sont gueres mieux liées; mais la nouveauté des caracteres et du style, et la vivacité du dialogue de chaque scene, prise séparément, tout cela ensemble fait disparoître une partie des défauts. La Piece a eu dix représentations, et, en général, le Public et l'Auteur ont dû être satisfaits d'un pareil début. »

Voici, à-peu-près, comment les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* font connoître le sujet de cette Piece.

« Le principal personnage, dont le caractere donne le second titre à la Piece, est Éraste, jeune homme duquel une Marquise se défie, avec raison, car il partage

partage ses soins entre elle et une certaine Dorimene. Pour s'en assurer, la Marquise trouve moyen de faire croire à Dorimene qu'elle doit avoir un rendez-vous aux Tuileries avec un autre amant qu'Éraste. Dorimene ne manque pas d'en instruire celui-ci, qui voie au lieu indiqué. Il y rencontre la suivante de la Marquise, vêtue de ses habits, et qu'il prend pour elle, et un de ses valets, déguisé en homme d'importance. Il maltraite ce prétendu rival, et la fausse Marquise s'enfuit. Éraste vient chez la Marquise pour l'accabler de reproches. On l'instruit de la feinte, et il ne peut nier son intelligence avec Dorimene, par qui seule il a pu être informé du rendez-vous supposé. »

Cette Marquise ne mérite pas moins le reproche de la coquetterie qu'Éraste. Elle est, sans cesse, entourée de plusieurs jeunes fats qui lui font la cour; elle les écoute tous favorablement, jusqu'à son Maître à danser, et elle reçoit chez elle des joueurs et des joueuses, qui y sont amenés par ses divers soupirans. Cela forme quelques scenes épisodiques assez gaies, et le tout est terminé par le mariage du valet et de la suivante, qui ont été les personnages supposés du prétendu rendez-vous.

En 1635, les cinq Auteurs, P. Corneille, Rotrou, de l'Étoile, l'Abbé de Boisrobert et Colletet avoient donné la Comédie des *Tuileries*, et Rayssiguier, une Tragi-Comédie du même titre; mais ces deux Pieces n'ont aucune ressemblance, pour le fonds du sujet, avec celle de Baron.

Les Enlèvemens, Comédie, en un acte, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 6 Juillet 1685; imprimée, à Paris, l'année suivante, chez Thomas Guillain, *in*-12, et depuis dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

« L'amour de cinq personnes, d'une condition inégale, pour la fille d'un riche Fermier, fait le sujet de cette Piece, qui tient un peu de la Farce, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. Celui qui conduit l'intrigue est lui-même un des concurrens, qui s'est sagement désisté d'une poursuite inutile, et se contente de servir ceux de ses rivaux qui le payent grassement et de se venger des autres. Cette idée est plaisante, et passablement mise en action. Tous les personnages de cette Comédie sont originaux, et c'est peut-être celle de Baron où il s'est le moins copié. Elle n'eut, cependant, qu'un succès médiocre, et ne fut représentée que six fois. »

Voici, à-peu-près, l'extrait que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* donnent de cette Pièce.

« Babet, fille de M. Guillaume, Fermier de M. de La Davoisiere, est aimée par Pellerin, valet de ce dernier, par le Comte et le Chevalier, ses deux fils, et par Vincent et Pierrot, deux Paysans du Village dans lequel la scene se passe. Pellerin se voyant éconduit par M. Guillaume, s'amuse aux dépens des deux

Paysans, en leur donnant un faux rendez-vous, de la part de Babet, à tous les deux à la même heure, sous un certain orme, et en faisant déguiser Pierrot en femme, sous prétexte que Babet le desire ainsi pour pouvoir se trouver avec lui, sans crainte que l'on n'en cause. Pellerin donne ensuite deux autres rendez-vous avec Babet, l'un au Comte, et l'autre au Chevalier, qui l'ont payé pour cela, tous les deux, mais dans des lieux différens l'un de l'autre. Il fait trouver à celui du Comte, déguisée en Paysanne et passant pour Babet, Léonor, de laquelle il est aimé, et qui est fille d'un M. de La Soziere, ami de M. de La Davoisiere, qui sont convenus d'unir le Comte et Léonor; et il envoie ensuite Babet au Chevalier, qu'elle préfere à tous ses autres amoureux. Le Comte enleve Léonor, qu'il prend pour Babet, le Chevalier enleve Babet, sans se méprendre, et Vincent prenant Pierrot pour elle veut l'enlever aussi. M. Guillaume, averti par Pellerin, mais trompé par le déguisement de Pierrot, tombe sur ces deux derniers à coups de bâton. On se reconnoît, enfin; tout s'éclaircit : le Comte épouse Léonor et Babet est donnée au Chevalier. »

* *L'Homme à bonne Fortune*, Comédie, en cinq actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 30 Janvier *1686*; imprimée, avec une Epître dédicatoire, adressée au Duc de Richemont, et avec

une Préface, à Paris, la même année, chez Thomas Guillain, *in-12*, et depuis dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

La Coquette et la fausse Prude, Comédie, en cinq actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 28 Décembre 1686; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée à la Dauphine, à Paris, l'année suivante, chez Thomas Guillain, *in-12*, et depuis dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Voici, à-peu-près, l'extrait que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* donnent de cette Comédie.

« Cidalise, jeune veuve, et coquette à l'excès, trompe deux amans, un Conseiller, qui est le Rapporteur d'une affaire dont la réussite lui est fort importante, et elle le ménage jusqu'au jugement de cette affaire; et un Financier, qui lui prête de l'argent, pour la poursuite de son procès. Elle a aussi une sorte de velléité pour un jeune Comte, qui est l'amant aimé d'une de ses jeunes cousines; mais elle aime véritablement Éraste, duquel elle est aimée, et qu'elle est au moment d'épouser, quoique ce mariage ne plaise point à son pere, ni à un oncle et à une tante, chez lesquels elle demeure. Pour voir facilement

Éraste, elle fait croire à Céphise, sa tante, qui joue la Prude, que c'est elle qu'Éraste aime; et il feint, en effet, d'être amoureux de Céphise, qui répond, tout de bon, à cet amour supposé. Une Lettre, bien tendre, de Céphise à Éraste, est remise, par Cidalise, à l'époux de Céphise, et découvre sa fausse pruderie. Toute cette intrigue est conduite par un valet d'Éraste et par une suivante de Cidalise. Le procès gagné, le Rapporteur et le Financier sont congédiés, et Cidalise promet à Éraste de faire enfin consentir son pere à leur union, en donnant aussi à sa jeune cousine l'espérance d'être unie au Comte. »

« Cette Piece eut vingt-cinq représentations de suite, dans sa nouveauté, à ce que l'*Histoire du Théatre François*, par les freres Parfaict, nous apprend. » Elle a été reprise aussi plusieurs fois depuis, mais son premier succès ne s'est pas soutenu, à cause de la foiblesse du cinquieme acte, comparé avec les quatre autres. Des dénouemens assez mal amenés sont, en général, les principaux défauts des Comédies de Baron, à qui l'on a même disputé la composition de celle-ci, pour l'attribuer à Subligny.

Plusieurs Auteurs ont mis au Théatre des Coquettes, comme principaux personnages de leurs Pieces, auxquelles elles donnent souvent le titre; mais les sujets de chacune de ces Pieces different l'un de l'autre, selon la maniere particuliere de chaque Auteur qui les ont traités; et nous les ferons connoître toutes aux places qu'elles doivent occuper dans cette Collection.

Le Jaloux, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 17 Décembre 1687; imprimée, à Paris, dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, donnée en 1736, en deux volumes, *in-12*, et dans toutes les éditions postérieures de ses Œuvres.

Moncade aime Mariane, fille de la veuve Julie, chez laquelle la scene se passe, à Paris. Il est jaloux à l'excès, quoiqu'il soit sincérement aimé par Mariane, mais une certaine Comtesse, qui l'aime aussi, sans qu'il le sache, et qui est aimée par un Marquis, propose celui-ci pour gendre à Julie, et, par-là, donne quelques motifs apparens de jalousie à Moncade. Une sœur de ce dernier, qui la croit à Grenoble, sous la tutelle d'un de leurs oncles, contrainte, par cet oncle, à un mariage qui lui répugne, s'est laissée enlever, sous des habits d'homme, par Valere, jeune Officier, fils de Julie, chez laquelle il vient lui chercher un asyle, et cet incident fait encore soupçonner un nouveau rival à Moncade, qui se porte à la plus extrême fureur. Cependant, toute cette intrigue, conduite par Damis, son ami, par Pasquin, son valet, et par Marton, suivante de Julie, se débrouille, enfin, et Moncade unit sa sœur à Valere, en épousant Mariane, au grand dépit de la Comtesse, qui n'en est pas plus disposée à se donner au Marquis.

Cette Piece est très-défectueuse, par le fonds sur lequel elle est établie, par sa conduite, peu vraisemblable, par son style souvent trivial et par sa versification prosaïque. Elle eut cependant quatorze représentations de suite dans sa nouveauté, avec quelque succès, mais elle n'a jamais été reprise qu'une fois, le 18 Février 1710, et elle n'eut alors qu'une seule représentation, à ce que nous apprennent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. On a mis des jaloux à tous les Théatres, et dans des Pieces de tous les genres. Ils sont les personnages principaux dans plusieurs, auxquelles ils donnent les titres, et dans d'autres ils ne sont que des personnages secondaires. Nous parlerons de toutes ces Pieces, à mesure que les époques où ont travaillé leurs différens Auteurs viendront se classer dans notre Collection.

Les Fontanges maltraitées, ou *Les Vapeurs*, Comédie, en un acte, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 11 Mai 1689; non imprimée.

On ne connoît point le sujet de cette Piece, dont aucun des Historiens du Théatre ne rapporte autre chose que le titre. Les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, et le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de celle du même Théatre*, disent que cette Comédie eut seize représentations de suite, dans

sa nouveauté, avec quelque succès ; mais elle n'a jamais été reprise depuis, et c'est tout ce que l'on sait sur cette petite Piece.

La Répétition, Comédie, en un acte, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 10 Juillet 1689 ; non imprimée.

« Cette Piece fut jouée, la premiere fois, à la suite de la Comédie de *L'Homme à bonne Fortune*, du même Auteur, et sans être annoncée, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. Selon toutes les apparences, ce devoit être un impromptu, dans le goût du Prologue de sa Comédie du *Rendez-vous des Tuileries*, et qui contenoit quelques particularités sur des Comédiens du tems. Elle eut onze représentations de suite dans sa nouveauté, et n'a pas été reprise depuis. » Aucun autre Historien des Théatres ne la fait connoître davantage.

Le Débauché, Comédie, en cinq actes, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 8 Décembre 1689 ; non imprimée.

Les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, nous apprennent que cette Piece eut onze

représentations, en vingt-quatre jours, dans sa nouveauté; mais ils ne nous en font point connoître le sujet. Elle n'a jamais été reprise depuis, et aucun autre Historien des Théatres n'en dit rien de plus.

* *L'Andrienne*, Comédie, de Térence, traduite, en vers François et en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 16 Novembre 1703; imprimée, avec un Avis au Lecteur, à Paris, l'année suivante, chez Pierre Ribou, *in*-12, et depuis dans toutes les éditions des Œuvres de l'Auteur.

Les Adelphes, ou *L'Ecole des Peres*, Comédie de Térence, traduite en vers François et en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 3 Janvier 1705; imprimée, à Paris, dans l'édition des Œuvres de l'Auteur, donnée en 1736, *in*-12, et dans toutes les éditions postérieures de ses Œuvres.

Voici, à-peu-près, l'extrait que les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* donnent de cette Piece.

« Le fonds de la Comédie des *Adelphes* est le même que celui sur lequel Moliere avoit tissu le canevas

de son *Ecole des Maris*. La principale différence est que ce sont deux sœurs qui agissent dans Moliere et deux freres dans Baron. Ses principaux personnages sont Éraste et Léandre, tous deux fils d'Alcée; mais Télamon, frere d'Alcée, a adopté Éraste, qui est l'objet des complaisances de son oncle. Léandre, au contraire, n'éprouve qu'une dureté excessive de la part d'Alcée. Il devient amoureux d'une jeune inconnue, nommée Clarice, qu'il enleve de chez des gens auxquels elle a été confiée, et qui veulent la marier, contre son gré. Éraste fait trouver à Clarice un asyle chez Télamon, qui y consent. Mais Pamphile, maîtresse d'Éraste, soupçonne de là que celui-ci lui est infidele, et elle en fait des plaintes, qui parviennent à Télamon, et lui découvrent une intrigue qu'il ignoroit. Apprenant que Pamphile est pauvre, mais vertueuse, il l'unit à Éraste; et c'est aussi par son entremise que Léandre épouse Clarice, qui se trouve, par une explication, avoir de la naissance et de la fortune, dépendant d'un des amis de Télamon et d'Alcée. Dans ces scenes de Télamon avec Alcée, la persuasion où est ce dernier que Léandre n'aura pas dérogé à l'éducation sévere qu'il lui a donnée ressemble beaucoup à celle de Sganarelle, dans *L'Ecole des Maris*; et Sganarelle et Alcée finissent, tous les deux, par être détrompés de la prévention qu'ils avoient pour une éducation trop sévere.... »

« On a prétendu que cette *Ecole des Peres* n'étoit pas de Baron, non plus que *L'Andrienne*, qui a

paru sous son nom, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théâtre François.* Nous n'oserions décider la chose, mais quelque soit l'Auteur de cette seconde imitation de Térence, attribuée à Baron, elle est fort au-dessous de son original, et très-inférieure à *L'Andrienne* Françoise. On ne trouve aucun art dans la conduite de cette *Ecole des Peres*, nulle liaison dans les scenes, et la versification en est au-dessous des plus foibles du tems. C'est apparemment le nom de Baron qui a procuré à cette Comédie l'avantage d'occuper le Théatre jusqu'à la septieme représentation. » Elle n'a pas été reprise depuis ; et il y a apparence qu'elle ne le sera jamais, puisque d'autres Auteurs ont mis au Théatre des Pieces, du même titre, et, quoique différentes par le fonds du sujet, ayant le même but moral, mais dont le mérite et le succès la feront sûrement oublier pour toujours.

L'Abbé de La Porte raconte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, que, « quelques jours avant que Baron fit représenter ses *Adelphes*, M. de Roquelaure lui dit : *Baron, quand veux-tu me montrer ta Piece nouvelle ? Tu sais que je m'y connois ? J'en ai fait fête à trois femmes d'esprit qui doivent dîner, un de ces jours, chez moi. Viens dîner avec nous ; apporte tes* Adelphes *et tu nous en feras la lecture. Je suis curieux de voir si tu es moins ennuyeux que Térence.* Baron accepta la proposition, et se rendit, le jour indiqué chez M. de Roquelaure, où il trouva deux Comtesses et une Marquise, qui lui témoignerent une vive impatience

d'entendre sa Comédie. Cependant, quelqu'envie qu'elles parussent en avoir, elles ne laisserent pas de se donner tout le tems de dîner à leurs aises. Après un repas fort long ces Dames demanderent des cartes : *Comment ! des cartes*, s'écria M. de Roquelaure *Vous n'y pensez pas, Mesdames. Vous oubliez que Baron se prépare à vous lire sa Comédie nouvelle ?* — *Non, non, Monsieur, répondit une Comtesse ; nous ne l'oublions point. Tandis que nous jouerons, M. Baron nous lira sa Piece. Nous aurons deux plaisirs pour un.* A ces mots, Baron se leva brusquement, gagna la porte, rompit en visiere à la compagnie, et dit que sa Piece n'étoit point faite pour être lue à des joueuses. C'est cette Anecdote que M. Poinsinet a mise en action, dans sa Comédie du *Cercle*, ou *La Soirée à la mode.* »

Voyez le troisieme Volume des Comédies du Théatre François de notre Collection.

L'HOMME A BONNE FORTUNE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN PROSE;

DE BARON.



A PARIS.

M. DCC. LXXXIX.

A TRÈS-HAUT

ET TRÈS-PUISSANT PRINCE,

MONSEIGNEUR

CHARLES DE LENOS,

Duc de Richemont, de Lenos et d'Aubigny, Comte de March et Darnly, Baron de Settrington et Methuen, et Chevalier du très-noble Ordre de la Jarretiere.

MONSEIGNEUR,

Ne seroit-ce point ici la premiere Comédie que l'on eût dédiée à VOTRE ALTESSE? *Plût au Ciel que vous fussiez aussi neuf à*

recevoir une dédicace que je le suis à la faire ! je ne serois pas, au moins, le seul embarrassé ! Mais, que dis je ? les Princes et Princesses de votre rang, même avant que de naître, reçoivent des vœux et des offrandes : on les y accoutume, dès le berceau ; et, lorsqu'ils se montrent faits comme vous l'êtes, chacun s'empresse à leur témoigner son zele, et le don d'une Comédie ne sauroit embarrasser celui qui reçoit les cœurs de tous ceux qui le voient. Le mien, MONSEIGNEUR, *se sera perdu dans la foule, et je vous proteste que cette Comédie ne suit que de bien loin l'offrande que je vous en ai faite. Je ne vous parle ici,* MONSEIGNEUR, *que de la pure inclination qui m'a engagé à vous présenter* L'Homme à bonne Fortune. *Je ne cherche pas même à vous marquer avec quels respects, quelles soumissions je l'entreprends. Ce sont, je pense, des paroles assez inutiles. On sait assez qu'on n'en manqua jamais à vos pareils ; mais on est libre de*

donner ou de refuser son cœur à qui que ce soit. Graces au zele qui m'emporte, voilà tantôt mon Epître finie; mais je me trompe, je n'ai point parlé, ce me semble, de tout ce qui vous environne; de cette bonté, de cette douceur qui vous accompagnent, de cette facilité que vous laissez à vous approcher: vertu rare chez les Princes, et qu'ils devroient préférer à toute autre. Je n'ai point parlé, non plus, de l'auguste sang dont vous sortez. Ah! MONSEIGNEUR, de quoi vous fais-je souvenir? Il vaut bien mieux me taire que vous arracher des larmes! Aussi bien ne vois-je pas qu'il soit question de tout cela dans une Epître dédicatoire. La plus courte est la meilleure, et la plus longue ne le seroit pas assez pour étendre la moindre des choses dont je viens d'entretenir VOTRE ALTESSE. J'ai vu même de certaines Epîtres qui se mêloient de prophêtiser. Je ne suis point si téméraire, MONSEIGNEUR, et je crois que VOTRE AL-

TESSE un jour fera de ces miracles que l'on ne conçoit qu'après les avoir vus.

Je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,
BARON.

PRÉFACE.

IL n'est point de bagatelle qui ne devienne une chose sérieuse aussi-tôt qu'on l'expose. Donnez-lui le nom que vous voudrez, le Public ne vous en fera gueres plus de grace ; et cette bagatelle, que vous appelez ainsi, ne vous en attirera pas moins ou son estime, ou son mépris. « C'est un « Ouvrage de quinze jours, » direz-vous ? — « Il falloit y mettre six mois, et le rendre » meilleur. » — « C'est un amusement que je » me suis donné. » — « Amusez-vous tout » seul, et ne nous exposez point à lire des sot-» tises, sur la foi d'un Libraire crédule. » Le Public a raison de parler ainsi. J'ai, cependant, commis une partie de ces fautes à l'égard de ma Piece. Je l'ai faite en très-peu de tems. Je la commençai et la finis presque dans les momens de loisir que la Cour nous laisse à Fontainebleau, et je n'ose m'en repentir. J'offenserois ceux qui l'ont trouvé bonne, et qui l'ont assuré haute-

ment. Les applaudissemens qu'elle a reçus à la Cour ont achevé de me persuader qu'elle n'étoit pas tout-à fait mauvaise ; mais, enfin, quelque bonheur qu'elle ait eu, si j'en fais d'autres de ma vie, ce ne sera qu'après y avoir mis tout le tems nécessaire que je les livrerai au Public. Je ne veux point faire une dissertation sur les bons et les mauvais endroits de celle-ci. Ce n'est pas que la plupart de mes amis ne m'aient dit que c'étoit là le sujet ordinaire d'une Préface. Je ne les contenterai point là-dessus. Ils donneront à ce discours le nom qu'il leur plaira. Je ne trouve rien de plus ridicule que de remplir trois ou quatre pages d'absurdités faciles à détruire. Messieurs les Auteurs, mes confreres, si j'ose parler ainsi, n'auront garde, non plus que moi, d'exposer les défauts que la conscience leur reproche. Ils parleront d'un mot qui n'étoit pas François ; ils censureront ce qu'ils croiront avoir le moins de peine à défendre, et ne toucheront point à la conduite de l'Ouvrage, bien plus vicieuse, peut-être. Hé! comment ferions-nous imprimer ce que nous avons tant de peine à nous entendre dire ? Les louanges ne peuvent

être assez publiques ; les justes Critiques ne sauroient être trop cachées. Si ce sentiment n'est pas approuvé généralement, il le sera des Poëtes : je n'en excepte aucun. Je ferai donc comme eux ; je ne publierai point ce que je croirai effectivement mauvais ; mais je ne les imiterai point aussi à blâmer leurs plus beaux endroits pour avoir le plaisir ensuite de les justifier. J'oublie que je me suis proposé de faire une Préface courte. J'aurois, pourtant, bien des choses à dire, sans parler de ma Piece. Gardons-les pour la premiere Préface de la premiere Comédie que je ferai. Je souhaite qu'elle trouve aussi heureusement que celle-ci, des Acteurs zélés pour la représenter, des Auditeurs favorables à l'applaudir, et un Libraire intéressé à l'imprimer, sans l'en avoir priés.

SUJET
DE L'HOMME A BONNE FORTUNE

MONCADE aimé d'une jeune veuve, nommée Lucinde, qui veut en faire son second mari, et qui, en attendant, le loge chez elle, à Paris, lui fait croire qu'il répond à son amour, tandis qu'il trompe, de même, plusieurs autres femmes; entr'autres Léonor, Araminte et Cidalise, trois amies de Lucinde. Elles le comblent d'honnêtetés et de présens, et il promet à chacune d'elles de l'épouser. Mais Éraste, frere de Léonor, et qui aime véritablement Lucinde, à laquelle il desire d'être uni, parvient, à l'aide de Marton, suivante de Lucinde, à détromper celle-ci, et ses trois rivales, sur le compte de Moncade, auquel on donne un prétendu rendez-vous nocturne, de la part d'une femme inconnue, chez laquelle on exige qu'il aille avec un bandeau sur les yeux. Il se laisse conduire, et, croyant être chez une certaine

Julie, qu'il connoît de réputation, et qui lui demande quelles sont les liaisons qu'il a avec les quatre amies qu'elle sait qu'il fréquente, il assure n'en aimer aucune des quatre, et les traite même fort lestement, en leur présence, sans s'en douter. Elles se font ensuite reconnoître à lui, en enlevant le bandeau qui lui couvroit les yeux, et elles l'abandonnent, après avoir joui de sa confusion. Il n'y a pas jusqu'à son valet, Pasquin, qui, ayant voulu l'imiter et s'étant affublé d'un de ses habits de bonne fortune, a payé son impertinence. Il s'est fait annoncer d'abord pour lui, et, bientôt reconnu, quelques coups de bâton ont été le prix de son audacieuse entreprise. Lucinde, bien guérie de son amour pour Moncade, se détermine, enfin, à lui préférer Eraste, qui l'épouse.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

L'HOMME A BONNE FORTUNE.

« LA composition de cette Piece a été contestée à Baron, dit l'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*. On l'a attribuée à Subligny et ensuite au Marquis d'Alégre. On a cru, au moins, que ce dernier y avoit eu quelque part. Mais Baron s'est toujours disculpé de cette double association de travail pour cette Piece, et il faisoit même entendre qu'il s'étoit pris, lui-même, pour le modele de son homme à bonne fortune. Il est certain que l'on savoit qu'il avoit eu des aventures galantes, desquelles sa vanité pouvoit avoir lieu d'être satisfaite. »

L'*Histoire du Théatre François*, par les freres Parfaict, nous apprend que « *L'Homme à bonne Fortune* eut vingt-trois représentations de suite,

dans

dans sa nouveauté, avec beaucoup de succès, et que Baron y joua, lui-même, le rôle de Moncade. Ceux de Lucinde, de Léonor, d'Araminte, de Cidalise et de Marton furent remplis par les Demoiselles Raisin, Guérin, Dançourt, Durieu et Beauval; et ceux d'Éraste, d'Ergaste, de M. Martin, le faiseur d'écharpes, et du valet Pasquin le furent par Raisin, l'aîné, Guérin, Desmarres et Raisin, le cadet. Le jeune Étienne Baron, fils de l'Auteur, parut à cette époque pour la premiere fois sur le Théatre dans le rôle du petit Chevalier, neveu d'une certaine Bélise, trompée par Moncade, comme tant d'autres femmes, mais qui ne paroît pas dans la Piece. »

Cette Comédie est restée au Théatre, où elle reparoît souvent, et elle est toujours revue avec grand plaisir.

Regnard donna, à-peu-près, dans le même tems une Piece, sous le titre d'*Arlequin homme à bonne fortune*, en trois actes, en prose, mêlée de scenes Italiennes, qui étoit une sorte de Parodie de la Comédie de Baron, et qui fut jouée au Théatre Italien, le 10 Janvier 1690. Elle

n'eut point de succès, et Regnard en fit, lui-même, la Critique, dans une petite Piece d'un acte en prose, du même genre, et qui fut jouée, au même Théatre, le premier Mars suivant.

L'HOMME
A BONNE FORTUNE,
COMÉDIE,
EN CINQ ACTES, EN PROSE,
DE BARON;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 30 Janvier 1686.

PERSONNAGES.

MONCADE, amant de Léonor.

ÉRASTE, amant de Lucinde.

PASQUIN, valet de Moncade.

ERGASTE, homme aposté.

UN LAQUAIS d'Araminte.

UN LAQUAIS de Cidalise.

UN LAQUAIS de Lucinde.

LUCINDE, amante de Moncade.

LÉONOR, sœur d'Éraste.

ARAMINTE, amante de Moncade.

CIDALISE, amante de Moncade.

MARTON, suivante de Lucinde.

La Scene est à Paris, dans la maison de Lucinde.

L'HOMME
A BONNE FORTUNE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LÉONOR, ÉRASTE, MARTON.

LÉONOR.

OUI, mon frere, le dessein d'épouser Lucinde devient un dessein très-inutile, si l'on ne la détrompe de Moncade.

MARTON, *à Eraste.*

Elle l'aime; vous ne l'ignorez pas? Elle est veuve, et je sais bien, moi, que si l'on n'y donne ordre, et promptement, elle n'attendra pas qu'elle ait vingt-cinq ans pour épouser Moncade, quoiqu'elle ait peu de tems à attendre. Comptez sur ce que je vous dis. Depuis quelques années que je suis avec elle, je dois la connoître.

LÉONOR, *à Eraste.*

L'intérêt de votre amour à part, que pensera Damis, son oncle et son tuteur, s'il la trouve mariée sans en être averti? Ne sera-t-il pas en droit de se plaindre de nous, lui qui nous a priés de venir loger avec elle, de veiller à sa conduite et de lui en rendre compte?

ÉRASTE.

Je vois tout cela, comme vous le voyez : mon amour ne me dit que trop ce que je devrois faire; mais je crains de déplaire à Lucinde, et, d'ailleurs, ces moyens...

MARTON, *l'interrompant.*

Eh! pendant toutes ces irrésolutions Moncade, peut-être, épousera Lucinde.

ÉRASTE, *à Léonor.*

Que faut-il donc que je fasse?

LÉONOR.

Satisfaire à votre promesse, avertir Damis de tout ce qui se passe, lui déclarer votre passion pour sa niece, n'oublier rien de ce qui peut servir à vous rendre heureux.

ÉRASTE.

Je ne pourrai jamais.

MARTON.

Eh! que de fausses délicatesses!

ÉRASTE.

Mais, ma sœur, de grace...

LÉONOR, *l'interrompant.*

Mon frere, en un mot, voulez-vous épouser Lucinde, ou non ?

ÉRASTE.

Si je le veux !

LÉONOR.

Faites donc ce que l'on vous dit ; nous aurons soin du reste.

ÉRASTE.

Mon bonheur est entre vos mains.

MARTON.

Adieu donc.

(*Eraste sort.*)

SCENE II.

LÉONOR, MARTON.

LÉONOR.

MARTON, que fait Lucinde ?

MARTON.

Je viens de l'habiller ; elle sera bientôt ici.

LÉONOR.

Ne saurions-nous trouver le moyen de faire donner Moncade dans quelque panneau ?

MARTON.

Bon ! il donnera le plus aisément du monde dans

tous ceux qu'on voudra; mais je vous avertis qu'il s'en tire encore avec plus de facilité qu'il n'y donne.

LÉONOR.

Malgré tout cela, Marton, il faut servir mon frere; tu me l'as promis.

MARTON.

Je n'ai déja pas mal commencé; et, pendant ces deux jours que Moncade a été à la campagne, vous croyez bien que je n'ai rien oublié pour jetter des soupçons dans l'esprit de Lucinde.

LÉONOR.

La voici.

SCENE III.

LUCINDE, LÉONOR, MARTON.

LÉONOR, *à Lucinde.*

QU'AVEZ-VOUS donc, Madame? Que vous me paroissez triste!

LUCINDE.

Je ne sais, Madame; je n'ai point dormi.

LÉONOR.

Les gens qui troublent votre repos ne prennent peut-être pas assez de soin de vous le rendre?

LUCINDE.

Vous êtes trop bonne, Madame, de vouloir bien prendre part à ce qui me regarde!

LÉONOR.

Je vous avoue que je voudrois vous voir plus tranquille... (*Lucinde tourne la tête vers l'appartement de Moncade.*) Que vous prêtez peu d'attention à ce que je vous dis! Il faut être autant de vos amies que j'en suis...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Mais point, Madame : il me semble que je vous écoute; et, quand cela ne seroit pas, devriez-vous prendre garde à ce que je fais!

LÉONOR.

Si je le dois, Madame? est-ce que je ne m'intéresse pas à tout ce qui vous touche? Croyez-vous que je verrois avec plaisir des gens abuser de votre bonne-foi? Ne me seroit-il point sensible de vous voir faire une injuste préférence, et ne devrois-je point m'efforcer à vous faire connoître la différence des cœurs qui s'attachent à vous? Croyez-moi, Madame, j'en connois, et vous les connoissez comme moi, qui ne vous aiment que pour vous, qui sacrifieroient...

LUCINDE, *à Marton, en tournant encore la tête du côté de l'appartement de Moncade.*

Marton, avez-vous vu...

LÉONOR.

Madame, je vois bien que je vous embarrasse.

LUCINDE.

Madame, je vous demande pardon. Je vous avoue...

LÉONOR, *l'interrompant, et se retirant.*

Je vous laisse.

LUCINDE, *voulant la retenir.*

Eh ! non, Madame.

(*Léonor sort.*)

SCENE IV.

LUCINDE, MARTON.

MARTON.

IL est vrai que vous avez quelquefois des distractions...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Marton ?

MARTON.

Madame.

LUCINDE.

Est-il sorti ?

MARTON.

Qui ?

LUCINDE.

Est-il sorti, te dis-je ?

MARTON.

Éraste ?

LUCINDE.

Non.

MARTON.

Votre Laquais?

LUCINDE.

Qui te parle de mon Laquais ? Moncade est-il sorti ?

MARTON.

Je ne pense pas seulement qu'il soit éveillé... Depuis quelque tems vous devenez si difficile à servir qu'il faudroit une plus grande pénétration et une plus grande patience que la mienne pour pouvoir vous entendre et pour pouvoir durer avec vous. Suis-je maître, moi, de vos distractions et de vos caprices ? et ne diroit-on pas que je suis cause que vous n'êtes pas toujours aimée ?

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Madame.

LUCINDE.

Vous plairoit-il de vous taire ?

MARTON.

Non, Madame... C'est bien ma faute, vraiment, si Moncade a passé deux jours sans vous voir ! Que vous êtes coîffée mal-à-propos de ce petit vilain-là !

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Madame.

LUCINDE.

Encore une fois, vous plairoit-il de vous taire ?

MARTON.

Non, Madame... Vous m'avez prise pour parler, et je parle et je parlerai.

LUCINDE.

Eh! bien, Marton, je vous défends de vous taire. Je ne sais plus que ce moyen-là pour vous empêcher de parler.

MARTON.

Vous savez bien que le Médecin me dit hier, devant vous, que j'avois une réplétion de paroles si excessive, que si je n'y donnois ordre... Voyez-vous? Madame, le silence m'est mortel!

LUCINDE.

Ah! parlez, Marton.

MARTON.

Ah! je me sens déja soulagée.... Dites-moi un peu, Madame, dans le tems que vous me rompiez tant la tête à force de m'exagérer que le plus heureux état que puisse souhaiter une femme est celui d'être veuve, et que pour rien au monde vous ne vous remarieriez, qui seroit venu vous proposer pour mari, ou pour amant (aussi-bien en ce tems-ci n'y fait-on gueres de différence) un homme toujours inquiet, toujours bizarre, toujours content de lui, jamais content des autres, amoureux aujourd'hui, demain perfide, qu'eussiez-vous dit?

LUCINDE.

On m'auroit vivement offensée!

MARTON.

Ah! pour offensée, non. Si cela étoit, vous sen-

tiriez l'outrage que vous vous faites, et la honte que vous recevez.

LUCINDE.

Moi ?

MARTON.

Vous, Madame. N'aimez-vous pas Moncade ? C'est son portrait que je viens de faire.

LUCINDE.

Comme vous le peignez, Marton ?

MARTON.

Comme il est, Madame, et comme il devroit vous paroître. Tant qu'il n'a eu dessein que de vous plaire et d'être aimé de vous, le plus joli homme du monde étoit Moncade ; mais dès qu'il a vu que vous le vouliez toujours fidele et toujours amoureux, a-t-il seulement pu se résoudre à conserver les moindres égards pour vous ? Que n'avez-vous pas fait pour lui ? Songez, enfin, Madame, que vous vous devez quelque chose à vous-même. Vous me pardonnerez bien la liberté que je vais prendre ? Que voulez-vous qu'on pense d'un jeune homme, aimable, sans bien, logé chez vous, sous le nom de votre parent, et qui n'a jamais été en état de faire de dépense que depuis que vous l'aimez ? Je veux que le dessein de l'épouser puisse justifier votre conduite ; mais, en attendant, vous laissez penser, vous laissez dire, et insensiblement vous vous faites une réputation qui ne vous fait pas grand honneur ! Je crois, j'en jurerois même que votre passion n'est point allée au-delà des regards et de la parole ; mais,

Madame, est-on obligé de croire ce que Marton croit de vous? Le monde, qui n'est pas bon, mene souvent la passion des autres plus loin qu'elle n'est allée. Pensez à votre gloire et à votre repos... Mais, Madame, où allez-vous?

LUCINDE.

Je ne sais... Moncade seroit-il éveillé?... Mais, non. Vas-y toi-même : examine ses actions, ses discours, et m'en rapporte jusques aux moindres paroles.

MARTON.

Ce sont des soins bien inutiles! J'aurai toujours mal entendu si je ne le peins constant, amoureux, fidele.

(*Lucinde sort.*)

SCENE V.

PASQUIN, MARTON.

MARTON.

Ah! te voilà, Pasquin? Que cherches-tu donc tant?

PASQUIN.

Je cherchois une folle; je t'ai trouvée : je ne cherche plus rien, comme tu vois?

MARTON.

Tu n'es pas mal impertinent! Puis-je voir ton maître?

PASQUIN.

PASQUIN.

Non ; il n'est encore éveillé que pour lui. Avant qu'il ait niaisé tout son soul, dans un fauteuil et à sa toilette, il a, ma foi! encore plus d'une bonne demi-heure à dormir.

MONCADE, *appelant de sa chambre.*

Eh! eh! Pasquin?

PASQUIN, *à haute voix.*

Monsieur.

MARTON, *voulant s'en aller.*

Je reviendrai dans un moment.

PASQUIN.

Tu n'aimes pas les nudités, à ce que je vois?... Attends; aide-moi, je te prie, à porter la toilette ici.

MARTON.

Pourquoi?

PASQUIN.

Il dit qu'il fume dans sa chambre.

MARTON.

J'ai peur qu'il ne fume dans sa tête, beaucoup plus que dans sa chambre!

(*Pasquin et Marton prennent une toilette qui est à l'entrée de la chambre de Moncade, et la placent dans un coin du Théatre.*)

MONCADE, *appelant encore de sa chambre.*

Allons donc, eh!

PASQUIN, *à haute voix.*

On y va!... Comme diable il crie! Ne diroit-on pas qu'il a bien des affaires?

(*Marton s'en va.*)

SCENE VI.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

VIENDRAS-TU donc ?

PASQUIN.

Me voilà.

MONCADE.

Quel tems fait-il ?

PASQUIN.

Il n'en fait point.

MONCADE.

Maraud !... N'est-il venu personne me demander ?

PASQUIN.

Le grison d'Araminte est dans un cabaret qui attend que vous soyiez éveillé.

MONCADE.

Cidalise n'a-t-elle point envoyé ici ?

PASQUIN.

Je vous le gardois pour la bonne bouche... (*Tirant une lettre et une montre de sa poche, et les lui présentant.*) Tenez, voilà une lettre et une montre qu'elle vous envoie. Son grison va venir pour prendre la réponse.

MONCADE.

Tu n'as qu'à les mettre-là.

PASQUIN.

Ne lisez-vous pas la lettre ?

MONCADE.

Non ; je sais tout ce qu'il y a dedans.

PASQUIN, *entendant du bruit.*

On frappe à la porte. Ouvrirai-je ?

MONCADE.

Vois ce que c'est... (*Pasquin va ouvrir.*) Ah ! c'est de la part d'Araminte ?

SCENE VII.

UN LAQUAIS, MONCADE, PASQUIN.

LE LAQUAIS, *donnant une agraffe de pierreries à Moncade.*

Oui, Monsieur. Voilà ce que Madame vous envoie. Faites-vous réponse ?

MONCADE.

Réponse ? Non.

LE LAQUAIS.

Viendrez-vous, Monsieur ?

MONCADE.

Non.

LE LAQUAIS.

Demain ; n'est-ce pas, Monsieur ?

MONCADE.

Oui, un de ces jours... (*A Pasquin.*) Eh ! Pasquin ?

N'y a-t-il pas là une montre?... (*Pasquin lui donne la montre, qu'il fait prendre au Laquais.*) Porte cela à ta maîtresse... (*A Pasquin.*) Allons donc, qu'on acheve de m'habiller.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE VIII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Hé que dira Cidalise quand elle ne vous verra plus sa montre?

MONCADE.

M'habilleras-tu, te dis-je?

PASQUIN.

Eh! vous ne vouliez pas sortir?

MONCADE.

Je ne sais ce que je ferai. J'ai bien envie de passer la journée ici... Non, il faut que je sorte. (*Croyant entendre du bruit.*) On frappe. N'est-ce point encore quelque Laquais?

PASQUIN.

Non, Monsieur; personne n'a frappé... Avouez que c'est un fatigant mérite que celui d'être un joli homme, et de ne pouvoir pas faire un pas sans être couru de tout le monde? Il y a quelques chagrins

et quelques périls à essuyer, oui, quand on est fait comme vous.

MONCADE.

Il y a des momens où je voudrois n'être point fait comme je suis, et où je donnerois toutes choses au monde pour être fait comme toi. Ne saurois-tu point quelque secret pour me faire haïr ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, et facile même. Vous n'avez qu'à continuer de vivre comme vous vivez, et je vous garantis haï et méprisé de tout le genre-humain... (*Entendant frapper.*) On heurte ce coup-ci.

MONCADE.

Ouvre.

PASQUIN, *après avoir été ouvrir.*

C'est de la part de Cidalise.

SCENE IX.

UN LAQUAIS, MONCADE, PASQUIN.

LE LAQUAIS, *à Moncade.*

Monsieur, j'ai donné une lettre et une montre.

MONCADE, *lui donnant l'agraffe.*

Je sais ce que c'est. Tiens, donne-lui cela.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE X.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part.*

Ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour !

MONCADE.

Te voilà bien étonné ?

PASQUIN.

Moi ? point. Je trouve cela le mieux du monde ! Aimer celle-ci aujourd'hui ; demain la trahir. Prendre de l'une pour donner à l'autre. Fausses confidences, noirceurs, billets sacrifiés, flatteries, médisances ; bagatelles ! Me voilà prêt à tout. Nous n'en serons pas plus riches à la fin ; mais nous rirons bien : n'est-ce pas, Monsieur ?

MONCADE.

Ah ! je suis ravi de te voir raisonnable !

PASQUIN.

Ah ! Monsieur, qu'un Diable et un Hermite vivent ensemble quelque tems, l'Hermite deviendra Diable, ou le Diable Hermite ; j'en suis absolument convaincu. Çà, voyons qui sera la malheureuse que vous allez mettre en réputation par quelque nouvelle perfidie ; car aussi-bien vois-je clairement que votre tendresse est usée pour la Marquise ?

MONCADE.

Laquelle ?

PASQUIN.

Hélas! celle à qui vous juriez, il n'y a pas longtems, de n'être jamais infidele.

MONCADE.

Non, je ne l'aime plus.

PASQUIN.

Vos feux ne sont gueres plus véhémens pour cette bonne Dame à qui je portai votre portrait le même jour?

MONCADE.

Ah! fi! je ne la puis souffrir; elle met du blanc.

PASQUIN.

Et l'autre, sa bonne amie?

MONCADE.

Elle n'a point d'esprit.

PASQUIN.

Et la veuve de ce Conseiller?

MONCADE.

Elle n'est pas riche.

PASQUIN.

Et sa sœur?

MONCADE.

Elle ne peut souffrir l'odeur du tabac.

PASQUIN.

L'odeur du tabac?... Eh! mort de ma vie! de toutes celles-là, il n'y en a pas une dont vous ne m'ayiez rompu la tête... « Ah! Pasquin, disiez-vous, » elle est toute charmante! Je l'aimerai toute ma » vie. Je souffrirois mille morts plutôt que d'avoir » conçu le dessein de changer... » Je vous écoute,

je la regarde, je l'examine; je trouve que vous avez raison. Pour le lendemain, je suis un sot! Elle n'a pas le cœur délicat; ses manieres sont rudes: elle vous aime trop, elle est jalouse, ou bien indifférente; elle ne peut souffrir l'odeur du tabac. Enfin vous leur trouvez toujours quelque défaut pour justifier votre inconstance.

MONCADE.

Que t'importe?

PASQUIN.

Comment donc! que m'importe? Vous ne contez pour rien mille faux sermens que je fais tous les jours?

MONCADE.

Pourquoi les fais-tu?

PASQUIN.

Pour rétablir votre réputation chancelante.

MONCADE.

Qui t'a chargé de ce soin?

PASQUIN.

Ah! ah! ceci n'est pas mauvais; qui m'en a chargé, dites-vous?

MONCADE.

Oui.

PASQUIN.

Mon honneur..

MONCADE.

L'honneur de Pasquin?

PASQUIN.

Assurément. Ne voudriez-vous pas que j'aidasse à

confirmer par-tout que le plus scélérat, le plus vain, le plus infidele, le moins amoureux homme du monde c'est vous?

MONCADE.

Cela ne me plairoit point du tout.

PASQUIN.

Eh! que voulez-vous que je dise à de semblables discours? car vous ne voyez là que l'ébauche du portrait qu'on me fait de vous tous les jours. Que faut-il donc que je réponde?

MONCADE.

Rien; te taire, et commencer dès-à-présent.

PASQUIN.

Oh! Monsieur, qui ne dit mot, consent, et je ne veux point qu'on croie dans le monde que je connoisse votre caractere, et que je l'approuve, puisque je reste avec vous; et, d'ailleurs, par ma foi! je ferois bien mes affaires et les vôtres, car, enfin, voyez-vous? chacun songe à son petit intérêt. Je n'aurois qu'à me taire, vraiment! sur cent questions que l'on me fait: « Mon pauvre Pasquin, me dit » l'une, tiens voilà une bague, je te prie, apprends-» moi ce que fait ton maître. A quelle heure est-il » revenu? Comment est-il quand il ne me voit pas? » Songe t-il à moi? Te parle t-il de moi? Est-il in-» quiet, joyeux, triste, gai, mélancolique, con-» tent, taciturne, évaporé, chagrin, plaisant, sage, » fou?... » Que diable sais-je? et cent mille autres de semblable nature.

MONCADE.

Hé bien ! que réponds-tu pour lors ?

PASQUIN.

Selon la bague.

MONCADE.

Ah ! je savois bien que chez toi mon honneur et le tien marchoient bien loin après ton intérêt. . . . Changeons de discours. Sais tu bien une chose ?

PASQUIN.

Qu'est-ce ?

MONCADE.

Je crois que je suis amoureux.

PASQUIN.

Quoi ! amoureux ? là, ce qu'on appelle amoureux, de bonne-foi ?

MONCADE.

Oui, te dis-je, amoureux.

PASQUIN.

Mais, parlez-vous-là sérieusement ?

MONCADE.

Veux-tu que je me donne au diable pour te le faire croire ?

PASQUIN.

Hé ! Lucinde ?

MONCADE.

Oh ! Lucinde, Lucinde ; elle n'en saura rien.

PASQUIN.

Tant mieux pour vous !... Mais, dites-moi, combien cela durera-t-il ?

MONCADE.

Tu m'en demandes trop! Comme si l'on pouvoit répondre de cela!

PASQUIN.

La connois-je?

MONCADE.

Tu la connois.

PASQUIN.

Il faut que vous l'aimiez depuis fort peu, car je ne vous en ai jamais ouï parler.

MONCADE.

A-peu-près.

PASQUIN.

Est-elle belle?... Bon! peste du sot! est-ce à présent qu'il faut vous le demander? Vous me le direz dans peu de tems. Où loge-t-elle? loin d'ici?

MONCADE.

Non.

PASQUIN.

Tant mieux; car dans les commencemens c'est une fatigue de diable, quand il faut porter réglément trois billets tous les jours!

MONCADE.

Tu n'auras pas grand peine à le faire; tu les donneras sans sortir.

PASQUIN.

Hé! comment?

MONCADE.

Elle loge ici.

PASQUIN.

C'est Léonor ?

MONCADE.

Tu l'as dit.

PASQUIN.

Ah ! Monsieur...

MONCADE, *l'interrompant.*

Qu'as-tu ?

PASQUIN.

Songez-vous bien à ce que vous faites ?

MONCADE.

Fort bien !

PASQUIN.

Léonor, amie de Lucinde, à sa vue ! Vous n'y songez pas, ou vous voulez vous perdre absolument. Eh ! Monsieur, où est la probité, l'honneur ? Songez-vous, dis-je...

MONCADE, *l'interrompant.*

J'aime les moralités ; elles endorment.

PASQUIN, *voyant paroître Marton.*

Tenez, Monsieur, voilà Marton ; instruisez-la de tout ce beau dessein.

SCENE XI.

SCENE XI.

MARTON, MONCADE, PASQUIN.

MONCADE, *à Marton.*

EH ! bon jour, Marton. Que voulez-vous ?

MARTON.

Vous donner le bon jour, Monsieur. J'ai à vous parler, de la part de Madame.

MONCADE, *à Pasquin.*

Mon juste-au-corps.

(*Il s'habille pendant toute cette scene, sans écouter Marton.*)

MARTON.

Si je n'avois cru rendre service à Madame et à vous, Monsieur, je ne me serois pas chargée de vous parler. Je me suis flattée que vous écouteriez agréablement ce que j'ai à vous dire. Vous savez si je suis dans vos intérêts ? Cela me fait peine de voir que vous ne vouliez pas devenir heureux. Que ne donnerois-je pas pour vous voir faire de sérieuses réflexions sur votre humeur ! Pour moi, je vous crois trop honnête homme pour ne vous pas reprocher quelquefois votre conduite avec Lucinde.

MONCADE, *à Pasquin.*

Ma montre.

MARTON.

Oseroit-on vous dire que vos sentimens, dispersés

à vingt coquettes, ne vous rendront ni plus aimable, ni plus heureux? A qui devroient-ils être fideles, ces sentimens que nous ne voyons plus, si ce n'est à la plus tendre, et peut-être à la plus aimable personne du Royaume? Croyez moi, Monsieur, et vous croirez une fille toute affectionnée à vos intérêts; soyez heureux pendant que vous pouvez l'être. Il vient un tems où le desir de le devenir n'est plus qu'un desir désespérant. Vous ne serez pas toujours aimable, et vous ne trouverez pas toujours une Lucinde qui vous aime!

MONCADE, *à Pasquin.*

Mon épée.

MARTON.

Cinquante mille écus et Lucinde, en ce tems-ci, la jolie somme! Cela devroit être bien tentant pour vous; et je ne sache gueres que vous qui voulût s'aviser de n'être point tenté de tout cela.

MONCADE, *à Pasquin.*

Ma bourse.

MARTON.

En vérité, Monsieur, vous avez beau dire et beau faire, à quelque usage que vous prétendiez mettre tout le mérite que vous avez, et vous en avez beaucoup, si l'on en croit les connoisseuses, je veux devenir la plus grande Demoiselle de Paris s'il peut jamais vous valoir cinquante mille écus et Lucinde.

MONCADE, *à Pasquin.*

Ma perruque.

MARTON.

Ce que je vous dis devroit-il vous paroître assez désagréable pour ne vouloir pas seulement me dire un mot?

MONCADE, *lui faisant remarquer sa mise.*

Suis-je bien, Marton?

MARTON.

Eh! vous n'êtes que trop bien, et nous en enrageons!

MONCADE, *à Pasquin.*

Mes gants, mon chapeau... (*A Marton.*) Adieu, Marton... (*A Pasquin, en s'en allant.*) Hé! Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

MONCADE.

Écoute.

(*Il parle bas à Pasquin, et puis s'en va.*)

SCENE XII.

PASQUIN, MARTON.

MARTON, *à part.*

Par ma foi! voilà un vilain petit homme!... (*A Pasquin.*) Et toi, t'imagines-tu que je m'accommode de tes froideurs et de tes absences d'amour?

ASQUIN.

J'aime les moralités; elles endorment.

MARTON.

Va, va, traître! je t'apprendrai...

PASQUIN, *l'interrompant.*

Tu ne sais ce que tu dis.

MARTON.

Comment! à une fille comme moi, un homme comme toi? Scélérat! infâme!...

PASQUIN, *l'interrompant.*

Laisse, laisse ces beaux noms, ces noms illustres, à l'indigne Petit-Maître que je sers. Donne-m'en de plus doux, et qui me conviennent.

MARTON.

A toi des noms plus doux?

PASQUIN.

Ah! pardon, ma fille; j'ai la tête si pleine des folies de Moncade...

MARTON, *l'interrompant.*

Et des tiennes?

PASQUIN.

Que sans penser que tu fusses-là...

MARTON, *l'interrompant.*

Maniere de justification assez obligeante! Je t'en tiendrai compte!

PASQUIN.

Je te redisois les mêmes paroles qu'il m'a dites lorsque j'ai voulu fronder sa conduite.

MARTON.

Je le crois.. Tu sais que j'ai à me plaindre de toi, et que je trouve fort mauvais...

PASQUIN, *l'interrompant, en lui faisant remarquer sa mise.*

Suis-je bien, Marton ?

MARTON.

Ah ! traître ! tu copies Moncade ; mais ne pense pas que je sois assez folle pour copier Lucinde !

PASQUIN.

Adieu, mon enfant. Je vous donne le bon jour.

MARTON.

La peste soit du maroufle !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARAMINTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Je vais savoir si l'on peut voir Madame.

ARAMINTE.

Hé ! mon enfant, dis-moi un peu, je te prie, Moncade est-il ici?

LE LAQUAIS.

Je ne sais ; je ne crois pas.... Sonnerai-je, Madame ?

ARAMINTE.

Oui, sonne... (*Le Laquais tire un cordon de sonnette.*) (*A part.*) Où peut être Moncade ? Sa conduite ne me satisfait point. Il a le don de gâter tout ce qu'il fait d'agréable, dans le même moment qu'il le fait ; et le peu d'empressement qu'il marque pour me voir détruit le plaisir que j'ai reçu de la montre qu'il m'a envoyée ce matin.

SCENE II.

MARTON, ARAMINTE, LE LAQUAIS.

MARTON, *au Laquais.*

Hé bien! qui diantre te fait sonner si fort?

LE LAQUAIS.

On demande Madame.

(Il sort.)

SCENE III.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE, *à Marton.*

Que fait-elle?

MARTON.

Elle n'a point dormi de toute la nuit; elle vient de s'assoupir tout-à-l'heure. Si vous voulez, pourtant, j'irai lui dire?...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Non, Marton, j'attendrai qu'elle soit éveillée.

MARTON.

Ou que Moncade soit revenu?

ARAMINTE.

Pourquoi Moncade?

MARTON.

Pour vous tenir compagnie, en attendant Madame.

ARAMINTE.

Je n'ai que faire de Moncade.

MARTON.

Et, cependant, Madame (pardonnez-moi si je vous parle si librement) il court un bruit que vous ne le haïssez pas.

ARAMINTE.

Moi ?

MARTON.

Tout le monde dit qu'il vous aime, du moins.

ARAMINTE.

Tout le monde a menti, Marton ; et, s'il est vrai que certains rapports entre les gens forment ordinairement les passions, je ne me tiendrois gueres plus coupable de l'aimer que de lui avoir inspiré de l'amour. De grace, quand vous entendrez de pareilles sottises... Mais qui prend donc plaisir à semer des galanteries de la sorte ? Moncade, lui-même, n'y auroit-il point de part ?

MARTON.

Eh ! Madame, à quoi vous arrêtez-vous ? Ce qui vous fâche fait aujourd'hui la gloire de la plupart des Dames, et le plaisir de faire dire qu'on les aime l'emporte sur celui d'être aimées véritablement.

ARAMINTE.

Je ne suis point de celles-là, Marton ; et Moncade

seroit de tous les hommes celui de qui je voudrois le moins qu'on le dît.

MARTON.

C'est, cependant, dit-on, la coqueluche de Paris?

ARAMINTE.

Ce n'est pas la mienne.

MARTON.

Il a de l'esprit, pourtant ?

ARAMINTE.

Je le trouve d'une sottise et le plus ennuyeux personnage !...

MARTON, *l'interrompant.*

Il est bien fait ?

ARAMINTE.

Cela se peut-il dire ? Je ne le puis souffrir.

MARTON.

Pour écrire, personne n'écrit mieux que lui ?

ARAMINTE.

Que dites-vous ? Il est vrai que je n'ai point vu de ses lettres ; mais enfin, à ses manieres je le crois incapable de rien faire de bien.

MARTON.

Ah ! j'en connois d'assez difficiles qui ne laisseroient pas de s'en accommoder.

ARAMINTE.

Hé qui, Marton ?

MARTON.

Quel intérêt y prenez-vous ?

ARAMINTE.

J'ai des raisons pour le savoir.

MARTON.

J'en ai peut-être pour ne vous pas le dire.

ARAMINTE.

Je t'en conjure !

MARTON.

Que vous importe ?

ARAMINTE.

Je voudrois connoître la malheureuse qui s'attacheroit si mal-à propos.

SCENE IV.

UN LAQUAIS, ARAMINTE, MARTON.

LE LAQUAIS, *à Marton.*

CIDALISE demande à voir Madame.

MARTON, *à Araminte.*

Tenez, voilà justement une de ces malheureuses. (*Elle entre chez Lucinde et le Laquais sort.*)

SCENE V.

CIDALISE, ARAMINTE.

CIDALISE.

Vous voilà bien seule, Madame !

ARAMINTE.

Vous voyez, Madame.

CIDALISE.

Où est Lucinde, Madame ?

ARAMINTE.

J'attends qu'elle soit éveillée.

CIDALISE.

Il faut que je fasse la même chose, puisqu'aussi bien je viens de renvoyer mon carrosse.

ARAMINTE.

J'ai le mien là-bas, Madame, dont vous pouvez librement disposer.

CIDALISE.

Pourrois-je être mieux qu'avec vous, Madame ?

ARAMINTE.

Je sais des gens que vous me préféreriez, sans peine.

CIDALISE.

C'est, du moins, quelque chose que je vous le dise.

ARAMINTE.

C'est peu de chose lorsque l'on est instruite du contraire.... (*Remarquant sur Cidalise l'agraffe de diamant qu'elle a envoyée à Moncade.*) Mais que vois-je ?

CIDALISE.

Que voyez-vous, Madame ?

ARAMINTE.

J'admire votre attache !.... Les diamans en sont fort nets ! ils sont tout-à-fait bien mis en œuvre !

CIDALISE.

La trouvez-vous belle, Madame ?

ARAMINTE.

Fort belle, Madame !

CIDALISE.

Je suis ravie qu'elle soit de votre goût !

ARAMINTE.

Il n'y a pas long-tems que vous l'avez, Madame ?

CIDALISE.

Il y a très-long-tems, Madame; mais je la porte rarement.

ARAMINTE.

Me tromperois-je ? ... (*Examinant l'agraffe de très-près.*) Avec votre permission, Madame... Non, Madame, il n'y a pas si long-tems que vous dites.

CIDALISE.

Je vous dis vrai, Madame.

ARAMINTE.

Je sais ce que je dis, Madame.

CIDALISE.

Et moi, Madame, je sais que vos questions commencent à me lasser !

ARAMINTE.

Mais, de grace ! dites moi comment vous l'avez eue ?

CIDALISE.

Je n'ai point de compte à vous rendre là-dessus.

ARAMINTE.

Où l'avez-vous achetée ?

CIDALISE.

Finissons, s'il vous plaît.

ARAMINTE.

Elle ne vous coûte gueres !

CIDALISE, *reconnoissant sur Araminte la montre qu'elle a envoyée à Moncade.*

Elle me coûte, Madame, elle me coûte autant que vous avez payé de votre montre.

ARAMINTE.

Quel galimatias me faites-vous, Madame ? Qu'a de commun ma montre avec l'attache dont je vous parle ?

CIDALISE.

Madame, n'entrons point dans un éclaircissement fâcheux. Dans ces sortes d'affaires le meilleur est de passer la chose sous silence. Il s'en trouve de bien plus malheureuses ! Dans cette aventure, du moins, si nous perdons un amant, nous retrouvons nos bijoux. Je vais vous rendre votre attache, ou

je la garderai, si vous en voulez faire autant de la montre.

ARAMINTE.

Non, Madame; je ne veux rien garder qui me donne le moindre souvenir du plus scélérat de tous les hommes !

CIDALISE, *lui rendant l'agraffe.*

Tenez, Madame, voilà votre attache.

ARAMINTE, *lui rendant la montre.*

Et voilà votre montre.

SCENE VI.

MARTON, ARAMINTE, CIDALISE.

MARTON.

QUEL troc faites-vous-là? Que je voie.

CIDALISE.

Ce n'est rien, Marton... (*A Araminte.*) Adieu, Madame; je vais prendre votre carrosse.

ARAMINTE.

Ne le gardez pas.

CIDALISE.

Je ne vais qu'ici près.

MARTON.

Madame va venir ici.

CIDALISE.

Je me suis souvenue d'une affaire pressée.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

ARAMINTE, MARTON.

ARAMINTE.

TA maîtresse vient, dis-tu ?

MARTON.

Je l'entends.

ARAMINTE, *à part.*

Je prétends, tout-à-l'heure, me venger de la perfidie de Moncade !

(*Marton sort.*)

SCENE VIII.

LUCINDE, ARAMINTE.

LUCINDE.

MADAME, je suis au désespoir de vous avoir fait attendre.

ARAMINTE.

Je suis venue ici pour vous dire la chose du monde qui doit vous surprendre le plus.

LUCINDE.

Ne tardez point, Madame ; je suis déja dans une impatience...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Non, Madame, s'il vous plaît ; ce sera devant Moncade.

LUCINDE.

A-t-il quelque part dans ce que vous avez à me dire ?

ARAMINTE.

Je veux vous faire connoître quel est le cœur d'un homme que vous estimez peut-être trop.

LUCINDE, *montrant la porte de l'appartement de Moncade.*

Madame, voilà la porte de son appartement.... (*Appelant.*) Marton, Marton !

SCENE IX.

MARTON, ARAMINTE, LUCINDE.

MARTON, *à Lucinde.*

MADAME?

LUCINDE, *montrant Araminte.*

Dites à Moncade que Madame veut lui parler.

MARTON.

Moncade? Il est sorti, Madame; il y a plus d'une heure.

LUCINDE.

Voilà qui est bien...

(Marton sort.)

SCENE X.

LUCINDE, ARAMINTE.

LUCINDE.

JE n'apprendrai donc point, Madame, ce qu'il étoit, disiez-vous, si important que je susse?

ARAMINTE.

Outrage-t-on ainsi les gens?.. Non, Madame; je vous le répete encore une fois, Moncade ne mérite pas d'être considéré par une personne comme vous.

LUCINDE.

Vous me paroissez assez bien instruite, Madame; et la maniere dont vous parlez de lui, commenceroit à me déplaire, si vous continuyiez à me cacher les raisons qui vous y obligent.

ARAMINTE.

Eh ! bien, Madame, apprenez, à votre honte et à la mienne, que Moncade nous trompoit, toutes deux, qu'il est le plus scélérat des hommes, et qu'enfin, désabusée par ses perfidies, j'ai cru que je devois vous tirer de l'erreur où vous êtes.

LUCINDE.

Vous m'obligez beaucoup, Madame, quoiqu'un peu tard ; et vous souffrirez, sans vous fâcher, s'il vous plaît, que je vous dise que vous vous consoleriez aisément de mon erreur si vous étiez encore dans la vôtre.

ARAMINTE.

Moncade m'a fait croire aisément tout ce qu'il a voulu, Madame ; et ce sont des éclaircissemens qu'entre lui, vous et moi...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Ah ! Madame, de pareils éclaircissemens entre trois personnes sont ordinairement fâcheux. Évitons-les, et me donnez sans eux, je vous prie, toutes les marques que vous pourrez de son infidélité.

ARAMINTE.

Vous allez voir Moncade tout entier, Madame.

LUCINDE, *à part.*

Ah ! volage !

SCENE XI.

PASQUIN, ARAMINTE, LUCINDE.

PASQUIN, *à part, et restant dans le fond.*

On parle de mon maître.

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Je vous rendrai certaine....

LUCINDE, *à part.*

Perfide!

PASQUIN, *à part.*

C'est de lui.

ARAMINTE, *à Lucinde, en tirant une Lettre de sa poche et la lui présentant.*

Tenez, Madame, lisez.

LUCINDE, *à part.*

Traître! infidele!

PASQUIN, *à part.*

Oh! c'est de lui assurément. Je le reconnois aux épithetes.... Ecoutons.

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Vous saurez, je vous prie, que c'est la seule qui me soit restée de plus de trente lettres qu'il m'a écrites, et que j'aurois encore sans l'imprudence d'une de mes femmes, qui les lui laissa prendre dans ma cassette. Heureusement, j'avois celle-ci sur moi: elle suffit.

PASQUIN, *à part.*

Je crois que nous n'avons qu'à déloger au plutôt.

(*Lucinde prend la lettre, et la lit tout bas.*)

ARAMINTE, *à Lucinde, après qu'elle a lu la lettre.*

Qu'en dites-vous, Madame ?

LUCINDE.

Hélas ! Madame, que dirois-je ? Je ne dis rien.

ARAMINTE.

Vous prenez cette affaire avec bien de la modération !

LUCINDE.

Dans celles de cette nature, le bruit sert à peu de chose !

PASQUIN, *à part.*

Plût au Ciel que nous en fussions quittes pour du bruit !

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Adieu, Madame !

LUCINDE.

Madame, je vous donne le bon jour!

ARAMINTE.

Ne me rendez-vous pas ma lettre ?

LUCINDE.

Non, Madame, de grace ! laissez-la moi.

ARAMINTE.

Ces sortes de choses ne sont bonnes qu'entre les mains des personnes intéressées.

LUCINDE.

Elle ne sortira pas des miennes.

ARAMINTE.

Adieu donc, Madame... (*Voyant que Lucinde se dispose à la reconduire, et l'en empêchant.*) Où allez-vous ?

LUCINDE.

Madame, je vous laisse ; aussi-bien ne suis-je gueres en état...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Rentrez donc.

(*Elle s'en va.*)

SCENE XII.

LUCINDE, PASQUIN.

PASQUIN, *à part, dans le fond.*

Je le savois bien, moi, que nos bonnes fortunes nous feroient bien voir du pays !... Juste Ciel !

LUCINDE, *appercevant Pasquin.*

Ah ! Pasquin, où est ton maître ?

PASQUIN.

Je crois qu'il est allé jouer quelque part.

LUCINDE.

Va-t-en lui dire qu'il vienne me parler, tout-à-l'heure ; mais tout-à-l'heure, entends-tu ? Dis-lui que j'ai quelque chose à lui apprendre, de la derniere conséquence ; qu'il vienne incessamment. Amene-le avec toi. Entends-tu bien, au moins ?

PASQUIN.

Eh ! oui, Madame, je n'entends que trop, et je n'ai que trop entendu !

LUCINDE.

Va donc vîte... Attends ; demeure. Je vais lui écrire un mot : cela le pressera davantage. J'aurai fait dans un instant.

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCENE XIII.

PASQUIN, *seul.*

AH ! c'est à ce coup-ci que nous voilà perdus sans ressource... Que la peste étouffe les coquets, la coquetterie et tous ceux qui l'ont inventée !... Nous voilà pris au trébuchet !

SCENE XIV.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

AH ! Monsieur...

MONCADE.

Qu'y a-t il ?

PASQUIN.

Vous êtes perdu !

MONCADE.

Comment ?

PASQUIN.

Monsieur, Araminte, cette maudite Araminte, par des raisons que je ne comprends pas...

(*Il hésite à poursuivre.*)

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

Elle a remis entre les mains de Lucinde la lettre que vous lui écrivîtes hier.

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

Hé bien ?... Que voulez-vous davantage ? Ne devinez-vous pas la suite ?

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

Vous rêvez, je pense, avec votre « Hé bien ? »

MONCADE.

Hé bien ?

PASQUIN.

Hé bien, hé bien, hé bien !... Oh ! hé mal ! de par tous les diables ! Dites-le donc une fois.

MONCADE.

Attends ; demeure ici... je vais...

PASQUIN, *l'interrompant.*

On va me donner ordre de vous aller chercher.

MONCADE.

N'importe, je vais... Je voudrois qu'Araminte fût montée?

PASQUIN.

Oh! qu'elle est laide à présent! N'est-ce pas, Monsieur?

MONCADE.

Il faut...

PASQUIN, *l'interrompant.*

Voici Lucinde.

SCENE XV.

LUCINDE, MONCADE, PASQUIN.

LUCINDE, *à Pasquin, sans voir d'abord Moncade.*

TIENS, Pasquin; porte à Moncade... (*A Moncade, qu'elle apperçoit.*) Ah! vous voilà, Monsieur? Je suis ravie de vous trouver, si à propos!

MONCADE.

Eh! Madame, songez-vous encore que je suis au monde?

LUCINDE.

J'y ai songé, du moins, jusqu'ici; mais désormais...

MONCADE,

MONCADE, *l'interrompant.*

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vos résolutions sont prises !

LUCINDE.

Plût au Ciel que je ne t'eusse jamais vu, monstre! que je ne regarde qu'avec horreur !

PASQUIN, *à part.*

Cela commence assez bien!

MONCADE, *à Lucinde.*

Je reconnois à ces termes ceux qui vous les ont inspirés !

LUCINDE.

Et tu reconnoîtras, par les effets, la récompense qui t'est due !

MONCADE.

Je sais à qui je dois rendre graces de l'indifférence que vous me marquez, depuis quelque tems.

LUCINDE.

Ne t'en prends qu'à toi-même du mépris que, toute ma vie, je veux avoir pour toi !

MONCADE.

Vous m'apprîtes hier qu'il falloit que je commençasse à m'y accoutumer.

LUCINDE.

Infidele ! je n'ai jamais passé un jour sans te donner quelque marque de ma tendresse !

MONCADE.

C'en sont de bien tendres, Madame, de répondre si mal aux empressemens que l'on a de recevoir une

lettre, sans daigner faire savoir aux gens !.. Mais, Madame, ne parlons plus de cela.

LUCINDE.

Quelle lettre, perfide ! que veux-tu dire ?

MONCADE.

Ah ! cessons ce discours, ou m'épargnez de semblables noms !

LUCINDE.

Non, non ; je veux que tu t'expliques ? Je me justifierai de tout aisément, et j'en aurai plus de plaisir à te convaincre après de la lâcheté la plus noire ! Poursuis, encore une fois ? De quelle lettre prétends-tu me parler ?

MONCADE.

Eh ! Madame, à quoi tout cela est-il bon ?... De la lettre que Pasquin vous rendit hier.

LUCINDE.

A moi ?

MONCADE.

A vous, Madame.

LUCINDE.

Moi, j'ai reçu une lettre !

MONCADE.

Eh ! vous-même, Madame.

LUCINDE.

Que Pasquin m'a rendue ?

MONCADE.

Lui-même.

LUCINDE.

Cela est faux !

MONCADE, *à Pasquin.*

Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur?

MONCADE.

N'écrivis-je pas une lettre hier?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

MONCADE.

Ne te dis-je pas de la porter à Paris?

PASQUIN.

Cela est vrai.

MONCADE.

A qui te dis-je de la rendre?

PASQUIN.

A qui?

MONCADE, *avec une feinte colere.*

Oui, coquin! à qui? N'étoit-ce pas à Madame?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

MONCADE.

N'es-tu pas venu tout exprès?

PASQUIN.

J'en demeure d'accord.

MONCADE.

N'es-tu pas entré dans ce logis pour la donner?

PASQUIN.

Cela est certain.

MONCADE.

Hé! bien, qu'en as-tu fait, bourreau! Réponds?

PASQUIN.

Monsieur...

MONCADE, *l'interrompant.*

Tu l'as perdue, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Monsieur, quand je suis entré dans la chambre de Madame, lorsque j'ai cru prendre la lettre pour la mettre entre ses mains...

(*Hésitant.*)

MONCADE.

Hé bien?

PASQUIN.

Je ne l'ai pas trouvée.

MONCADE.

Ah! coquin!.. (*A Lucinde.*) Madame, je vous demande pardon... (*A Pasquin, en feignant de le menacer.*) Je ne sais qui me tient!.. (*A Lucinde.*) Je suis au désespoir de vous avoir accusée aussi injustement que j'ai fait!.. (*A Pasquin.*) Cherche cette lettre, maraud!.. Y avoit-il quelqu'un dans la chambre?

PASQUIN.

Il y avoit mille gens, Monsieur!

MONCADE, *à Lucinde.*

Ma lettre sera perdue! Je suis au désespoir!.. On verra que je vous priois de venir passer à la campagne quelques heures avec moi, chez ma tante; et ceux qui ne cherchent que l'occasion de vous déchirer... Mais, de grace, Madame, puisque je n'ai

pu vous déguiser mes sujets de chagrins, apprenez-moi ce qui vous agite si furieusement contre moi?

LUCINDE.

Ah! le détour est fort adroit, je l'avoue; et je serois peut-être assez bonne pour te croire si le billet pouvoit s'accorder à ce que tu me dis! Je l'ai, ce billet; il est entre mes mains. Ne t'informe point de la maniere dont il y est venu, et voyons comme tu feras pour tourner à mon avantage tout le mépris qu'il y paroît pour moi!

MONCADE.

Du mépris pour vous?

LUCINDE.

Oui, cruel! et dans toute son étendue... (*Elle tire de sa poche la lettre qu'Araminte lui a laissée.*) Écoute.

(*Elle lit.*)

« Je suis à la campagne, depuis deux jours, et j'y » suis sans Lucinde. La complaisance que je suis » obligé d'avoir pour une tante malade me fait rester » ici dans une étrange solitude! N'essaiera-t-on point » de me la rendre supportable? Si vous ne vous » chargez de ce soin, Lucinde, toute la terre en-» semble n'en viendroit pas à bout. Je n'aimerai et » n'adorerai que vous de ma vie! Adieu. »

PASQUIN, *à part.*

Vous verrez qu'on aura contrefait son écriture!.. Que dira-t-il?

MONCADE.

Ah! je connois à présent qu'il n'est rien que l'on

n'empoisonne... Donnez-moi ce billet, Madame, je vous prie...

(*Lucinde lui donne la lettre, et il la lit de cette maniere.*)

« Je suis à la campagne, depuis deux jours, et j'y » suis sans Lucinde ! La complaisance que je suis » obligé d'avoir pour une tante malade me fait rester » ici dans une étrange solitude ! N'essaiera-t-on point » de me la rendre supportable ? Si vous ne vous » chargez de ce soin, Lucinde, toute la terre en- » semble n'en viendroit pas à bout. Je n'aimerai et » n'adorerai que vous de ma vie ! Adieu. »

(*Après avoir lu.*)

Ce billet est rempli de mépris pour vous ?

LUCINDE.

Ah ! Moncade, Moncade, vous avez bien des ennemis, ou je suis bien foible !

MONCADE.

Ceci cache quelque chose encore, Madame; éclaircissez-m'en, je vous en conjure ! que je connoisse les gens de qui je dois me défier !

LUCINDE.

Non, Moncade ; contentez-vous que je n'ajoute point de foi aux trahisons dont je vous soupçonnois.

MONCADE.

Madame, je suis le plus heureux homme du monde aujourd'hui ! Mais l'innocence est-elle toujours reconnue, et ne dois-je point appréhender que la mienne ne succombe, à la fin, sous les traits de quelque imposture nouvelle ?

LUCINDE.

Ah ! Moncade, vos intérêts peuvent-ils être en de meilleures mains que les miennes ! Je ne suis que trop ingénieuse à chercher des raisons pour vous excuser ; et mes soupçons ne commencent que lorsque je ne puis vous trouver innocent !

MONCADE.

Cependant, Madame, aujourd'hui que devenois-je si, par un miracle que je ne comprends pas, la vérité ne se fût montrée à vos yeux ? Je perdois, pour jamais, un cœur que mes soins, mes respects, ma fidélité me doivent conserver éternellement. Puis-je être un moment désormais sans des inquiétudes mortelles ? Oui, Madame, il me passe par la tête cent choses plus bizarres l'une que l'autre ; je sens que je consentirois, dès-à-présent, à ne vous voir de ma vie, plutôt que de vous voir encore une fois si cruellement prévenue !... Moi, perfide à ma chere Lucinde ?.. Madame, si vous ne me rassurez contre tout ce qu'on peut tenter contre moi, si vous ne me promettez de fermer la bouche de ceux qui me desservent auprès de vous, vous me verrez mourir de désespoir !

LUCINDE.

Vous n'aimez que moi, Moncade ?

MONCADE.

Je hais tout ce qui n'est point vous !

LUCINDE!

Ah ! Moncade, ne me trompez point !

MONCADE.

Pourquoi le ferois-je, Madame?

LUCINDE.

Que sais-je? pour entasser conquête sur conquête, pour satisfaire une vanité ridicule, dont tous les jeunes gens se piquent aujourd'hui. Les choses si aisées ne font point d'honneur, Moncade.

MONCADE.

Ah! Madame, j'aimerois mieux mourir!

LUCINDE.

Que ferez-vous aujourd'hui?

MONCADE.

Madame, mon frere m'a mandé de me rendre chez lui.

LUCINDE.

Irez-vous?

MONCADE.

Tout-à-l'heure, Madame.

LUCINDE.

Quand vous reverra-t-on?

MONCADE.

Tout le plutôt que je pourrai.

LUCINDE.

Adieu, Moncade, songez à moi.

(*Elle rentre dans son appartement.*)

SCENE XVI.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Hé ! bien, Monsieur, je m'apprends, comme vous voyez ?

MONCADE.

Tu fais des merveilles !

PASQUIN.

Tout franc, Monsieur, si vous n'aviez été secondé notre barque étoit renversée ! En vérité, quelque peine que vous ait donné cette aventure, je ne suis point fâché qu'elle vous soit arrivée ; car je ne doute point qu'après une alarme si chaude vous ne preniez une ferme résolution de ne plus retomber dans de pareilles fautes ?

MONCADE, *regardant à sa montre.*

Quelle heure est-il ?.. Comment, diable ! à quatre heures Dorise m'attend dans l'Isle.

PASQUIN.

Monsieur ! . . .

MONCADE, *l'interrompant.*

Tais-toi.

PASQUIN, *à part.*

Ah ! quel homme ! ... (*A Moncade.*) Vous suivrai-je ?

MONCADE, *faisant quelques pas pour sortir.*

Non... (*Revenant.*) J'oubliois... (*Tirant de sa poche un billet, et le donnant à Pasquin.*) Porte ce billet à la Comtesse Dorvoir.

PASQUIN, *prenant le billet.*

A la Comtesse Dorvoir ?.. Il y a quinze mois que vous ne l'avez vue.

MONCADE.

Va, te dis-je.

PASQUIN, *à part.*

Quelle diable d'imagination !.. (*Par réflexion.*) Ah ! ah ! elle a vendu une Terre, depuis huit jours.. J'y vais... (*A Moncade.*) Mais où vous trouverai je ?

MONCADE.

Chez Bélise, où je dois être précisément à cinq heures... Ne sais-tu pas ?.. Ne te fais pas attendre, au moins; car je n'y serai pas long-tems !

(*Il sort.*)

SCENE XVII.

PASQUIN, *seul.*

Allez, allez, nous sommes d'ordre ; et, à force d'ordre, à la fin, tout n'ira rien qui vaille ?.. Que maudit soit la premiere guenon qui le mit en réputation ! car, enfin, qu'a-t-il donc de si merveilleux ? N'ai-je pas un nez, des yeux, un corps, à-peu-près, comme lui ? C'est le hasard, tout pur,

qui conduit toutes ces choses. Il ne faut d'abord que faire un peu de bruit, et tout vous réussit... Madame la Marquise est amoureuse d'un tel. Cela se dit : elle passe pour connoisseuse ; toutes les Dames galantes veulent savoir si elle a raison. Toutes s'empressent à lui plaire, l'une par un véritable entêtement, l'autre par jalousie de sa beauté : celle-ci pour se venger d'un amant qui l'aura quittée; celle-là pour réveiller les ardeurs d'un amant languissant, toutes, enfin, pour suivre la mode ; car il y a de la mode, oui, en ceci, comme en autre chose... Mais, allons l'attendre... Pourvu que je n'aide à tromper que six personnes dans le reste du jour, j'en serai quitte à bon marché !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, LÉONOR, MARTON.

ÉRASTE, *à Léonor.*

MA sœur, j'ai vu Damis, comme vous me l'avez conseillé. Je me suis gardé de lui parler de l'attachement que Lucinde, sa niece, a pour Moncade. Sans doute il est instruit de ce qui se passe, et je n'ai pas cru qu'il fût honnête d'aigrir encore un homme qui me paroît au désespoir; outre que ce sont de mauvaises manieres pour gagner le cœur des gens que l'on estime. Mais, ma sœur, je crois que le hasard aura fait tout ce que nous espérions. En deux mots, ma sœur, Araminte, que je viens de rencontrer, m'a assuré qu'elle venoit de désabuser Lucinde, qu'elle lui avoit remis entre les mains une lettre de Moncade.

LÉONOR.

Une lettre de Moncade écrite à Araminte?

ÉRASTE.

Oui, vous dis-je.

MARTON, *à Léonor.*

Ah! Madame, que j'en suis aise! Nous allons voir,

voir, par ma foi ! le maître et le valet bien penauds ! Ce petit freluquet de Moncade, avec ses airs impertinens ! et ce maraud de Pasquin, qui commençoit à faire comme lui ! .. Mais, écoutez, au moins, ne vous y trompez pas ; cimentez la chose comme il faut. Si vous leur donnez le tems de se raccommoder. . .

LÉONOR, *l'interrompant.*

Ah ! je ne saurois croire, après ce que j'entends, que Lucinde ait le cœur assez lâche. . .

MARTON, *l'interrompant à son tour.*

Mon Dieu ! Lucinde aime ; Lucinde est crédule ; et Moncade est un scélérat fort aimable ! Défiez-vous de tout. Prenez-la dans l'emportement, ou vous ne tiendrez rien. Mais, pour moi, j'ai de la peine à ajouter foi aux choses que vous me dites ; et je n'ai, ce me semble, remarqué aucune altération dans son visage.

ÉRASTE.

Elle étouffe, sans doute, son ressentiment. Je tiens la chose d'Araminte.

LÉONOR.

Allez donc, mon frere, allez la trouver. Examinez la situation de son ame : profitez d'un moment si favorable ; et, quelque chose enfin qui arrive, soyez sûr que nous tendrons tant de piéges à Moncade, qu'à la fin nous ferons ouvrir les yeux à Lucinde.

ÉRASTE.

Ah ! ma sœur, il est tems que vous le fassiez ; car, en vérité, je me meurs ! cette préférence injuste

m'assassine, et je crois que je souffrirois moins si Moncade ne la trompoit pas!

MARTON.

A quoi vous amusez-vous? Vous nous dites ici les plus belles choses du monde! quand vous serez devant elle, vous ne pourrez desserrer les dents. Si vous voyiez Moncade auprès de ma maîtresse, il ne déparle point, quand il devroit cent fois lui répéter les mêmes choses.

ÉRASTE.

Il est heureux, Marton!

MARTON.

Allez le devenir, si vous pouvez.

(*Eraste sort.*)

SCENE II.

LÉONOR, MARTON.

LÉONOR.

MAIS, Marton, plus je songe à ce que vient de me dire mon frere et moins j'y trouve d'apparence.

MARTON.

Je n'y comprends rien, non plus que vous. Moncade étoit fort gai lorsqu'il est sorti; Lucinde n'étoit point triste: il y a du mal-entendu en tout ceci, ou Moncade aura joué quelque tour de son métier!

LÉONOR.

Qu'aura-t-il pu lui dire contre une preuve si forte ?

MARTON.

Par ma foi ! je n'en sais rien. Que vous dirois-je ? Il ouvre de grands yeux, il soupire, il menace, il pleure, il se jette à genoux, se promene à grands pas, casse une chaise, déchire une manchette, s'arrache des cheveux, ronge ses ongles, et, à la fin, il a raison.

LÉONOR.

Voilà de belles manieres de se justifier !

MARTON.

Mais, par ma foi ! Madame, n'étoit que je lui ai déja vu jouer mille fois le même rôle, je ne saurois qu'en dire. Il m'a fait pleurer, moi, dans les commencemens ; mais à présent je suis aguerrie ! ... Mais vous, Madame, qui parlez, si vous avez tant d'envie de servir votre frere, qui le peut mieux que vous ? car enfin je ne suis pas aveugle : je m'apperçois depuis assez long-tems que Moncade vous lorgne ; et, parce que je voyois que vous répondiez assez bien à toutes ses minauderies, je croyois que vous ne manqueriez pas de vous prévaloir de sa passion pour détromper Lucinde.

LÉONOR.

Vous avez de bons yeux, Marton ! Eh ! bien, puisque vous l'avez découvert, je veux bien vous en faire la confidence. C'est à quoi je songe tous les jours ; mais c'étoit le dernier remede dont je vou-

lois me servir, parce que je le trouvois le plus honteux.

MARTON.

Allez, Madame, rien n'est honteux pour punir un scélérat.

LÉONOR.

Mais j'ai peur qu'il ne se défie de moi.

MARTON.

Bon ! lui ? il se défieroit de vous si vous lui disiez que vous le haïssez. Il est si prévenu de son mérite qu'il croit qu'on est forcé de l'aimer, dès qu'on le voit... (*Entendant arriver quelqu'un.*) J'entends quelqu'un... C'est peut-être lui. Il donnera dans tous les panneaux que vous lui tendrez..

LÉONOR.

Il est plus fin que tu ne crois !

MARTON.

S'il ne faisoit point de sottises, il n'auroit pas besoin de finesses. C'est à vous de l'embourber si bien que rien ne soit assez fort pour le dégager.

LÉONOR.

Laisse-moi faire.

(*Marton sort.*)

SCENE III.

MONCADE, LÉONOR.

MONCADE, *avec un feint embarras.*

JE ne sais ce que je dois faire, Madame.

LÉONOR.

Il faudroit lire dans votre pensée pour vous donner conseil.

MONCADE.

Dois-je rester, Madame, ou m'exposer au plus grand péril que j'aie couru de ma vie?

LÉONOR.

Cette énigme est assez difficile à développer.... Mais je ne vois point quel péril vous courez à demeurer ici?

MONCADE.

Ah! Madame, que mes yeux m'ont mal servi! que mes soupirs se sont mal expliqués! Quoi! toutes mes actions n'ont pu se faire entendre?

LÉONOR.

Je n'ai remarqué en vous que ce que vous prodiguez aisément à tout le monde.

MONÇADE.

Ah! Madame, si je n'ai conservé que des airs honnêtes pour les autres, bien différens toutefois de ceux que j'ai pour vous, vous devez m'en tenir

compte ; je ne l'ai fait que pour mieux cacher mon amour !

LÉONOR.

Ah ! Moncade, songez-vous bien à ce que vous me dites ?

MONCADE.

Oui, Madame, j'y ai songé. Je sais tout ce que je hasarde : je sais que je perds Lucinde pour jamais, si vous abusez du sincere aveu que je vous fais ; mais je sais que je ne pouvois plus vivre et vous cacher ma tendresse.

LÉONOR.

Je vous vois de trop près pour croire vos discours sinceres !

MONCADE.

Eh ! que vous disent-ils, Madame, qui ne doive vous assurer de la plus forte passion qu'on ait jamais sentie ?

LÉONOR.

Ne jurez-vous pas tous les jours à Lucinde la même chose ?

MONCADE.

Jugez par ses reproches continuels de l'amour que je sens pour elle.

LÉONOR.

Mais vous la trompez donc ?

MONCADE.

Eh ! Madame, ne savez-vous pas, vous-même, comment la chose s'est faite ? Ne vous a-t-on point dit que mon oncle m'ordonna de m'attacher à elle ;

et que les grands biens dont elle est pourvue lui firent entrer ce projet dans la tête ? Je n'avois pour lors aucun engagement ; je consentis à tout ce qu'on voulut... Mais je vous vis, Madame, et l'intérêt de mon amour me feroit, sans balancer, négliger une fortune bien plus considérable !

LÉONOR.

Ah ! Moncade, je ne sais si tout ce que vous me dites est vrai ; mais je sens bien que je voudrois, du moins...

MONCADE, *l'interrompant, et se jettant à ses pieds.*

Ah ! Madame, souffrez, je vous prie, que je me jette à vos genoux et que je vous conjure, au nom de la tendresse la plus vive, d'une passion qui ne finira jamais, de me mettre à l'épreuve la plus forte que vous puissiez imaginer ! Voulez-vous les lettres de Lucinde ? Je vous les abandonne. Voulez-vous que je ne la voie jamais ? J'y consens. Voulez-vous qu'à vos yeux je brise son portrait ? Je le ferai. Il n'est rien que je ne vous sacrifie ! commandez.

LÉONOR.

Je voudrois ne vous avoir jamais parlé !

MONCADE.

Que ne vous ai-je offert mes premiers vœux ! je serois encore fidele.

LÉONOR.

Mais, Moncade, que me demandez-vous ?

MONCADE.

Que vous m'aimiez, que vous le pensiez et que vous me le disiez sans cesse.

LÉONOR.

Vous me trahirez ?

MONCADE.

Non, Madame, jamais !

LÉONOR.

Me le signerez-vous ?

MONCADE.

De mon sang, s'il le faut!

LÉONOR.

Vous n'aimez point Lucinde ; vous vivrez éternellement pour moi : vous me le promettez, et votre main est prête, dites-vous, à m'en signer l'aveu ?

MONCADE.

A l'instant même ! commandez.

LÉONOR.

N'oubliez donc rien, Moncade, de tout ce qui peut me confirmer vos sermens.

MONCADE.

Je vais vous le porter, Madame ; pourvu qu'à votre tour vous me donniez des marques d'une tendresse véritable !

LÉONOR.

Vous serez content.

MONCADE.

C'est assez.

LÉONOR.

Je vous attends.

(*Moncade sort.*)

SCENE IV.

MARTON, LÉONOR.

MARTON.

Hé! bien, Madame ?

LÉONOR.

Tout va le mieux du monde !.. Et mon frere, que fait-il ?

MARTON, *voyant paroître Eraste, avec Lucinde.*

Pas grand'chose, Madame.... Le voici.

SCENE V.

ÉRASTE, LUCINDE, LÉONOR, MARTON.

ÉRASTE, *à Lucinde.*

Quoi ! Madame, rien ne peut vous désabuser ?

LUCINDE.

Allez, Éraste, j'en sais là-dessus plus que vous tous. Cela est comme je vous l'ai dit.

LÉONOR.

Comment donc ?

ÉRASTE.

La lettre qu'Aramintc a rendue à Madame (*Montrant Lucinde.*) étoit une lettre écrite pour elle.

LUCINDE, *à Léonor.*

Cela est ainsi.

ÉRASTE, *à Léonor.*

Araminte, par des raisons que l'on ne veut point expliquer, s'est servie du hasard qui la lui a fait trouver pour nuire à Moncade.

LÉONOR.

Eh! bien, mon frere, la chose est douteuse. Madame aime Moncade; elle prend son parti : que trouvez-vous-là d'extraordinaire?

LUCINDE.

La chose n'est point douteuse, Madame; il y a des circonstances qui m'assurent de la vérité.

LÉONOR, *à Eraste.*

Madame a raison. Montrez-lui qu'on la trompe, sans que Moncade puisse le nier, alors...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Ah! je vous réponds que si vous pouviez en venir à bout, je ne le verrois de ma vie.

ÉRASTE.

Mais, Madame, que faut-il donc davantage?

LÉONOR.

Oh! mon frere, que vous êtes étrange!... (*Lui montrant une chambre voisine.*) Entrez dans cette chambre; je veux vous parler.

ÉRASTE.

Mais...

LÉONOR, *l'interrompant.*

Je veux vous parler, vous dis-je; suivez-moi.

(*Elle sort, avec Eraste.*)

SCENE VI.

LUCINDE, MARTON.

LUCINDE.

AH ! j'en vois plus que je n'en veux voir ; on veut chasser Moncade de mon cœur... On prend des moyens pour le faire qui ne réussiront point.

MARTON.

Pour cela, Madame, on a tort. Pour moi, je suis à présent de son côté. Il vous dit qu'il vous aime ? pourquoi ne le pas croire ? On le soupçonne mal-à-propos. On dit qu'il vous trompe ; toute la terre le croit ? qu'importe ? Vous êtes la partie intéressée, une fois : il vous fait entendre ce qui lui plaît ; cela suffit. A-t-il à rendre compte de ses actions à d'autres ?

LUCINDE.

Mon Dieu, Marton, j'entends ce langage-là ; mais sur-tout soyez persuadée que je ne suis pas dupe, et que j'aurois des yeux, comme une autre, dans une affaire qui ne regarde que moi.

MARTON.

Moi, Madame, je vous parle sérieusement ; ce garçon-là vous aime terriblement !

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

MONCADE, LUCINDE.

MONCADE, *tenant un papier à la main, et le présentant à Lucinde, qu'il prend d'abord pour Léonor.*

TENEZ, Madame, voilà...

LUCINDE, *l'interrompant.*

Que tenez-vous-là ? Que voulez-vous faire de ce billet?

MONCADE, *revenu de sa méprise, et gardant son billet.*

Je venois vous l'apporter, Madame.

LUÇINDE.

Que je le voie.

MONCADE.

Il faut, s'il vous plaît, que je vous dise auparavant les raisons qui me l'ont fait écrire.

LUCINDE.

Je vous écoute.

MONCADE.

Il faut que vous m'aidiez, s'il vous plaît, dans cette affaire.

LUCINDE.

Dites donc vîte?

MONCADE.

Madame, je n'ai pu souffrir plus long-tems tous les discours méprisans qu'on tient de vous et de moi dans

dans le monde. Je sais que Léonor ne s'y épargne pas. J'ai résolu de les faire finir, et je n'ai trouvé d'autre moyen pour y réussir que de feindre d'avoir de l'amour pour elle.

LUCINDE.

Comment?

MONCADE.

Écoutez, Madame; voici bien le meilleur. Dès la premiere entrevue j'ai si bien avancé mes affaires que nous en sommes venus aux conditions.

LUCINDE.

Que dites-vous?

MONCADE.

Écoutez le reste, je vous prie. Elle a exigé de moi une promesse que je n'aimerois jamais qu'elle, et m'a même engagé à y mettre que je ne vous avois jamais aimée.

LUCINDE.

Vous avez pu l'écrire?

MONCADE.

Pardonnez-le moi; tout m'a paru permis pour vous venger.

LUCINDE.

Hé qui m'assurera que cette feinte ne cache point une vérité?

MONCADE.

Tout, Madame; et sur-tout le soin que j'ai pris de ne lui point remettre ce papier entre les mains sans vous l'avoir montré.

LUCINDE.

Ah ! Moncade, je ne pourrai jamais m'accoutumer à cette feinte.

MONCADE.

Ah ! Madame, je vous prie, que j'aie une lettre de Léonor entre mes mains.

LUCINDE.

Montrez-moi ce papier.

MONCADE.

Madame, j'entends Léonor ; contraignez-vous, je vous prie.

LUCINDE.

J'aurai bien de la peine !

MONCADE.

Il le faut.

SCENE VIII.

LÉONOR, LUCINDE, MONCADE.

LUCINDE, *à Léonor.*

D'où venez-vous donc, Madame?

LÉONOR.

Madame, je viens d'entretenir mon frere sur une affaire qui vous regarde.

MONCADE, *donnant son billet à Léonor.*

Madame, en voilà plus que vous ne m'en avez demandé... (*Léonor prend le billet, et le lit tout bas,*

après quoi elle le donne à Lucinde.) Madame, que faites-vous ?

LÉONOR.

Moncade, ne soyez pas surpris si, après avoir trompé tant de fois, on vous trompe à votre tour. Je ne vous aime point, et n'en ai point la moindre envie; mais je n'ai pu souffrir que vous vous soyiez joué plus long-tems d'une personne qui ne méritoit pas qu'on la jouât. D'ailleurs, l'intérêt de mon frere m'a engagée à tout ceci. Je vais donc découvrir votre perfidie; mais, croyez-moi, à l'avenir, profitez de cette aventure. Vous êtes bien fait, vous êtes jeune, vous avez de l'esprit : mêlez à tout cela un peu de sincérité; et, par la suite, j'espere que vous me remercierez de l'avis que je vous donne.. (*A Lucinde.*) Lisez, Madame.

LUCINDE, *à Moncade.*

Moncade !

(*Elle lit bas le billet.*)

LÉONOR, *après que Lucinde a lu.*

Hé! bien, que dites-vous ?

LUCINDE.

Que je suis ravie, Madame, de connoître votre bonne foi, et d'être persuadée que vous n'ayiez pas voulu me trahir.

LÉONOR.

Vous reverrez Moncade?

LUCINDE.

Oui, Madame.

LÉONOR.

Vous l'aimerez ?

LUCINDE.

Plus que je n'ai fait de ma vie.

LÉONOR.

Il faut donc ne vous voir jamais.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

LUCINDE, MONCADE.

LUCINDE.

MONCADE, je vous laisse.... (*D'un ton qui marque de la colere.*) Je ne veux point la laisser plus long-tems dans l'erreur où elle est.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

MONCADE, *seul.*

QUE veut dire ceci? Lucinde ne me paroît plus trop désabusée ! L'inquiétude où elle étoit en me quittant, ses yeux, qui n'ont pu se contraindre, quelques soupirs, qu'elle n'a pu retenir, toutes ces choses ne m'annoncent rien de bon. Ma surprise, à

son abord, sans doute m'avoit trahi. Qu'y faire? Ma foi! tant pis pour elle. Je prends toutes les précautions qu'il faut prendre pour lui épargner des chagrins: elle veut s'en donner; j'y consens. Pour moi, je n'ai rien à me reprocher. Le détour dont je me suis servi, s'il n'est point vrai, du moins, me paroît vraisemblable, et elle doit toujours me compter pour quelque chose les soins que je me suis donnés à la vouloir tromper.

SCENE XI.

ÉRASTE, MONCADE.

ÉRASTE.

AH! mon cher Moncade, que je suis ravi!

MONCADE.

Hé! de quoi, Éraste?

ÉRASTE.

De ce que l'on vient de me dire.

MONCADE.

Hé! que vous a-t-on dit?

ÉRASTE.

Que vous aimez ma sœur.

MONCADE.

Cela est vrai.

ÉRASTE.

Oh! bien, je viens vous assurer qu'il ne tiendra

qu'à vous que nous soyions bientôt heureux, tous deux.

MONCADE.

Hé! comment?

ÉRASTE.

Je vous promets, si vous voulez, d'employer tout le crédit que j'ai sur elle pour la faire consentir à vous épouser.

MONCADE.

Je ne veux point me marier.

ÉRASTE.

Comment donc?

MONCADE.

Cela est ainsi.

ÉRASTE.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez ma sœur?

MONCADE.

J'en demeure d'accord.

ÉRASTE.

Hé! que prétendiez-vous en l'aimant?

MONCADE.

L'aimer.

ÉRASTE.

Moncade!

MONCADE.

Éraste!

ÉRASTE.

Vous n'y songez pas!

MONCADE.

Pardonnez-moi.

ÉRASTE.

Vous aimiez ma sœur, et ne songiez point à l'épouser ?

MONCADE.

Épouse-t-on toutes celles qu'on aime?

ÉRASTE.

Il y a de certaines gens qu'on feroit mieux de ne pas aimer avec de pareils sentimens.

MONCADE.

C'est ce que je voulois voir.

ÉRASTE.

Vous perdez le sens !

MONCADE.

Je ne vois pas que c'en soit une bonne marque de ne vouloir point se marier !

ÉRASTE.

Adieu, Moncàde. Vous ne serez peut-être pas toujours ni si habile, ni si heureux.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

MONCADE, *seul.*

Nous verrons... Parbleu ! cela est plaisant ! Dans un autre tems j'eusse peut-être accepté le parti; mais après le tour que sa sœur vient de me jouer....

SCENE XIII.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN.

VRAIMENT, vous êtes fort exact ! Je viens de chez Bélise...

MONCADE, *l'interrompant.*

Paix.

PASQUIN.

J'ai appris là-dedans aussi...

MONCADE, *l'interrompant.*

Paix.

PASQUIN.

J'ai passé pour votre écharpe...

MONCADE, *l'interrompant.*

Tais-toi.

PASQUIN.

Pour votre juste-au-corps...

MONCADE, *l'interrompant.*

Te tairas-tu ?

PASQUIN, *à part.*

Ouais !

MONCADE.

Pasquin ?

PASQUIN.

Monsieur ?

MONCADE.

Donne-moi le miroir... (*Pasquin va et vient sans cesse d'un de ces objets demandés à l'autre, et ne peut s'arrêter à aucuns.*) Écoute... Ma tabatiere... Attends... Approche ce fauteuil... Hé !.. Mon écritoire... Non... Donne-moi un peigne... Allons donc, te dépêcheras-tu ?

PASQUIN.

Dites-moi donc auparávant ce que vous voulez ?

MONCADE.

Je ne sais... Je veux m'asseoir... (*A part.*) Madame Léonor, Madame Léonor, vous m'avez joué un tour !

SCENE XIV.

MARTON, MONCADE, PASQUIN.

MARTON, *à Moncade.*

MADAME demande si vous souperez ici ?

MONCADE.

Pourquoi cela, Marton ?

MARTON.

C'est que si vous n'y soupiez pas elle iroit souper en ville.

MONCADE.

Je ne veux point la contraindre, Marton.

MARTON.

Eh ! vous ne la contraindrez pas, pourvu que vous y soyiez. Y souperez-vous, ou non ?

MONCADE.

J'y souperai, si cela lui fait plaisir.

MARTON.

Je vais le dire à Madame.

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

SAIS-TU tout ce qui s'est passé ?

PASQUIN.

Vraiement, on ne parle pas d'autre chose là-dedans.

MONCADE.

Mais, Lucinde est donc persuadée que la chose est comme je la lui ai voulu faire entendre ?

PASQUIN.

Apparemment, puisqu'elle envoie savoir si vous souperez avec elle.

MONCADE.

Par ma foi ! cela est trop plaisant !

PASQUIN.

Oh ! oui, cela est bien drôle ! Vous n'avez qu'à continuer.

MONCADE.

Oh ! assurément, elle ne se doute de rien. Ce qu'elle vient de m'envoyer dire me le confirme assez... Mais, acheve : que voulois-tu tantôt me dire de Bélise ?

PASQUIN.

Je voulois vous dire qu'elle ne veut jamais vous voir ; qu'elle vous a nommé, à tous momens, un homme sans foi, sans honneur, médisant, indiscret, traître, scélérat, infidele !...

MONCADE, *l'interrompant.*

Hé ! que dis-tu ?

PASQUIN.

Je ne dis rien, Monsieur ; c'est Bélise... (*Tirant de sa poche une paire de gants, et les lui présentant.*) Elle m'a donné, pourtant, cette paire de gants pour vous obliger à y aller... (*Voyant paroître le petit Chevalier*) Et, tenez, voilà son neveu, qui vient vous querir, sans doute.

SCENE XVI.

LE PETIT CHEVALIER, MONCADE, PASQUIN.

LE PETIT CHEVALIER, *à Moncade.*

EH ! bon jour, mon ami.

MONCADE.

Eh! bon jour, mon enfant. Où vas-tu ?

LE PETIT CHEVALIER.

Je viens vous voir... En êtes-vous fâché?

(*Le petit Chevalier veut l'embrasser.*)

MONCADE.

Non, dà !... Tiens-toi donc.

LE PETIT CHEVALIER.

Je veux vous baiser.

MONCADE, *l'embrassant.*

Voilà qui est fait.

LE PETIT CHEVALIER, *l'embrassant une seconde fois.*

Et pour ma tante, n'aurai-je rien ?

MONCADE, *se retirant.*

Hé! bien, en est-ce assez ?... Fi donc ! petit fripon! tu gâtes toute ma perruque.

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, cela est vrai ; je lui ai fait un grand bobo !... (*A Pasquin.*) Eh ! bon jour, Pasquin... (*Allant présenter la main à Pasquin.*) Touche-là.

PASQUIN, *lui touchant la main.*

Voilà qui est fait.

MONCADE.

Donnez-lui un siége.

LE PETIT CHEVALIER.

Non ; je ne saurois demeurer assis.

PASQUIN, *à Moncade.*

Ne faut-il pas qu'il croisse ?

MONCADE, *au petit Chevalier.*

Viens ici.

LE PETIT CHEVALIER, *en jettant la perruque de Moncade à terre.*

Hé! bien ?

MONCADE.

Fi ! que cela est vilain de faire l'enfant comme cela ! N'est-il pas tems de devenir sage ?

LE PETIT CHEVALIER.

Et vous, qui êtes plus grand que moi, ma tante dit que vous ne l'êtes pas trop !

MONCADE.

Votre tante est folle !... Est-ce elle qui vous a envoyé ici ?

LE PETIT CHEVALIER.

Elle a gagé contre moi un demi-louis, oui, que je n'oserois pas venir voir si vous étiez chez vous.

MONCADE.

Tu as gagné.

LE PETIT CHEVALIER.

Assurément !

PASQUIN, *à part.*

La peste ! qu'il en sait ! Le petit compere a de qui tenir !

MONCADE, *au petit Chevalier, en lui touchant le nez.*

Qu'as-tu là ?

LE PETIT CHEVALIER.

Où ?

MONCADE, *lui faisant prendre du tabac, malgré lui.*

Là.

LE PETIT CHEVALIER, *s'éloignant.*

Ah ! fi !... Peste soit du vilain, avec son tabac !... Tenez, vous verrez si je ne le dis pas à ma tante !

MONCADE.

Te tairas-tu ?

LE PETIT CHEVALIER.

Pourquoi me faites-vous prendre du tabac, aussi?

MONCADE.

Paix donc.

LE PETIT CHEVALIER.

Si je ne vous fais pas gronder par ma tante !...

MONCADE, *l'interrompant.*

Petit pendard !

LE PETIT CHEVALIER.

Patience ! vous appelez ma tante folle !...

MONCADE, *à Pasquin.*

Pasquin ?

PASQUIN.

Monsieur ?

LE PETIT CHEVALIER, *à Moncade.*

Quand ma tante saura...

MONCADE, *à Pasquin.*

Ferme-lui la bouche. Il crie comme un petit démon !

LE PETIT CHEVALIER.

Je dirai tout cela à ma tante.

PASQUIN.

Encore?

MONCADE.

Amene-le-moi... (*Pasquin rappreche le petit Chevalier de Moncade.*) Mon pauvre petit homme, je t'en prie, ne fais point tant de bruit.

LE PETIT CHEVALIER.

Voyez un peu, avec son tabac!

MONCADE.

Eh! bien, je ne t'en donnerai plus.

LE PETIT CHEVALIER.

Si vous ne m'aviez point fait cela, je vous aurois dit quelque chose.

MONCADE.

Hé! quoi?

LE PETIT CHEVALIER.

Non, vous ne le saurez pas.

MONCADE.

Je t'en prie.

LE PETIT CHEVALIER.

Non.

MONCADE.

Mon petit cœur!

LE PETIT CHEVALIER.

Non.

MONCADE.

Eh! le petit animal qui ne voit pas qu'on se moque de lui, et que je sais tout ce qu'il me veut dire!

LE PETIT CHEVALIER.

Oui, vous savez que ma tante m'a dit de venir ici et de vous amener chez elle; et qu'elle m'a

dit encore de faire comme si cela fût venu de moi ?... Mais, à cause de votre tabac, vous n'en saurez rien... Je savois bien, moi, que je vous punirois !

MONCADE.

Et, moi, je ne veux plus vous écouter.

LE PETIT CHEVALIER.

Et, moi, je ne veux plus vous rien dire, aussi.

PASQUIN, *à part.*

Le bon petit Mercure !

MONCADE.

Mes porteurs sont-ils là-bas ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

MONCADE.

Suis-moi.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ÉRASTE, LÉONOR, MARTON.

MARTON, *à Eraste.*

ALLEZ, allez, ne craignez plus rien; Lucinde commence à ouvrir les yeux : notre homme sera bientôt pris, je vous en réponds!

ÉRASTE.

Je crains plus que jamais.

LÉONOR, *à Marton.*

Franchement, j'ai de la peine à me persuader que ce que tu as imaginé réussisse; tout ce qui s'est passé le rendra peut-être sage.

MARTON.

Lui ? cela le rendra cent fois plus fou, je vous en réponds. Vous vous connoissez bien mal en caracteres ! Il compte, à l'heure où je vous parle, qu'il feroit croire à Lucinde que ce qui est blanc est noir. L'expérience qu'il en a ne servira qu'à le rendre plus téméraire. Vous verrez si je ne me connois pas bien en gens.

ÉRASTE.

Si tu peux me rendre heureux par ton adresse, crois que....

MARTON, *l'interrompant.*

Tenez, ne m'ayez point d'obligation de tout ce que j'entreprends. Je le fais parce que je veux bien le faire; c'est une pente naturelle qui me porte à desservir tous ces petits animaux-là, dont tout le mérite n'est presque toujours que dans de certaines manieres affectées, qui font mal au cœur : un regard languissant, un sucement de levres, tirer son bas, peigner sa perruque et répondre par un soupir aux choses qu'ils n'ont pas seulement écoutées. Ah! que si toutes les femmes étoient de mon goût... J'enrage quand je songe à cela; car il est vrai qu'ils font déserter tous les jours de bien plus honnêtes gens qu'eux. Hé! pourquoi? Je n'en sais rien. Un diable de jargon qu'ils ont entr'eux, qui me fait mourir; des sermens, cent minauderies.... Ah! fi! n'en parlons plus; cela me mettroit en colere tout de bon.

ÉRASTE.

Ton homme est-il averti?

MARTON.

Il est instruit de ce qu'il faut faire.

LÉONOR.

N'est-il point homme à se laisser gagner par de l'argent?

MARTON.

Oh! de cela je ne puis vous rien dire. Je ne sais

si la médiocrité de ses richesses et le desir naturel que les hommes ont d'en acquérir ne l'emporteront point sur une probité mal éprouvée. Mais il y a un remede à cela. Promettez-lui de le récompenser, en cas seulement que l'affaire aille bien ; et vous verrez qu'il en fera la sienne.

ÉRASTE.

Oh ! de cela, Marton, il peut bien s'assurer. Où est-il ?

MARTON.

Il attend dans le Palais Royal qu'on l'envoie chercher.

ÉRASTE.

J'y vais, moi-même.

MARTON.

Vous ferez bien.

(*Eraste sort.*)

SCENE II.

LÉONOR, MARTON.

LÉONOR.

Je ne te cele pas, Marton, que pour tout autre que pour mon frere je n'entrerois point dans ceci. Je n'aime point à faire du mal.

MARTON.

Vous n'étiez pas si scrupuleuse ce matin !

LÉONOR.

Je te l'avoue, et j'en ignore la cause.

MARTON.

Je la sais bien, moi.

LÉONOR.

Hé! quoi?

MARTON.

Voulez-vous que je vous la dise?

LÉONOR.

Oui.

MARTON.

C'est depuis qu'il vous a dit qu'il vous aimoit.

LÉONOR.

Moi, je t'avoue que si son cœur répondoit à ses manieres....

MARTON, *l'interrompant.*

Déja plus de la moitié du chemin est faite. Par ma foi! je croyois parler à une personne raisonnable; mais je vois bien....

LÉONOR, *l'interrompant, à son tour.*

Comme tu prends les choses!

MARTON.

Hé! mon Dieu! j'entends ce langage-là. Le cœur fait comme les manieres. Tenez, voilà du jargon dont je vous parlois tantôt.

LÉONOR.

Que tu es folle!

MARTON.

Je ne suis point folle; je m'y connois.

SCENE III.

LUCINDE, MARTON, LÉONOR.

LUCINDE, *à Léonor.*

EH! bien, Madame, enfin, me voilà rendue et sur le point d'être désabusée. Hélas! où est le tems que l'on m'auroit désobligée de me montrer Moncade infidele?

MARTON.

Le tems étoit encore ce matin.

LUCINDE.

Non, non, Marton, ne vous abusez point : il y a plus d'un jour que je me défie de Moncade; mais se détache-t-on si aisément?

LÉONOR.

Écoutez, Madame. Pour moi, je ne vous dis plus rien : une erreur qui plaît nous contente; un autre état vous semblera plus rude. Je ne veux point empoisonner le repos de votre vie.

LUCINDE.

Non, non, Madame, non; achevons : il est tems. Je ne me trouverois peut-être de ma vie dans les sentimens où je suis; et je suis lasse d'être plainte.

MARTON.

Ah! voilà qui va bien! Voilà une femme, cela! Courage, Madame.

LUCINDE.

Je crois qu'il est chez Bélise. J'ai entendu son petit neveu. Si j'y envoyois ?

MARTON.

A quoi cela seroit-il bon ? Ils ne vous le diront point, et vous les rendrez plus heureux qu'ils ne sont.

LUCINDE.

Fais donc ce que tu voudras.

MARTON.

Je ne ferai que ce que j'ai dit... (*Voyant paroître Ergaste.*) Voilà Ergaste bien à propos. C'est l'homme dont je vous avois parlé.

SCENE IV.

ERGASTE, LUCINDE, LÉONOR, MARTON.

LUCINDE, *à Ergaste.*

MARTON ne vous a-t-elle pas dit tout ce qu'il falloit faire ?

ERGASTE.

Ne vous mettez en peine de rien, Madame.

MARTON.

Avez-vous quelque camarade vigoureux avec vous?

ERGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

LUCINDE.

Ne lui faites point de mal, au moins!

ERGASTE.

Ce n'est pas ma pensée.

LÉONOR, *à part.*

En vérité, elle me fait pitié !... (*A Lucinde.*) Madame, encore une fois, ne poussons pas la chose plus avant; vous en aurez du déplaisir.

LUCINDE.

Non, Madame, vous dis-je; quand j'en devrois mourir !

MARTON, *entendant venir quelqu'un.*

J'entends quelqu'un sur le petit degré. Retirez-vous. C'est peut-être Moncade. Eh ! vîte; il ne faut pas qu'il voie Ergaste.

(*Lucinde, Léonor et Ergaste sortent.*)

SCENE V.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

MARTON, n'as-tu pas vu mon maître?

MARTON.

Eh! bonne bête! tu sais mieux où il est que moi.

PASQUIN.

Non, je me donne au diable!

MARTON.

Je viens d'entendre ses porteurs.

PASQUIN.

Il est vrai, mais c'étoit moi qu'ils portoient.

MARTON.

Toi en chaise?

PASQUIN.

Va, va, j'en vois tous les jours en carrosse qui ont couru long-tems après avant de l'attraper!

MARTON.

Mais pourquoi en chaise? es-tu malade?

PASQUIN.

Moi? non. Je voulois leur faire gagner leur argent. J'ai perdu mon maître à l'Opera: je ne sais ce qu'il est devenu. Je croyois que quelqu'un de ses amis l'avoit ramené ici.

MARTON, *entendant du bruit et s'en allant.*

Tiens, je l'entends... C'est lui, assurément... Adieu.

PASQUIN.

Adieu, ma Princesse!

SCENE VI.

PASQUIN, *seul.*

LE joli terme! Voilà ce que c'est que de servir des maîtres spirituels! on apprend toujours quelque chose! Ma Princesse, ma belle Dame, mon petit Ange, ma Reine, ma petite!.... Ces mots, assaisonnés de quelques soupirs, il n'en faut gueres davantage pour tourner la cervelle à plusieursDame de ma connoissance.

(*Marton s'en va.*)

SCENE VII.

SCENE VII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE, *riant.*

AH, ah, ah, ah, ah, ah!

PASQUIN.

Qu'avez-vous donc à rire?

MONCADE, *riant encore.*

Ah, ah, ah, ah!

PASQUIN.

Dites-moi donc ce que c'est, afin que j'en rie aussi?

MONCADE.

J'étois à l'Opera, comme tu sais?

PASQUIN.

Vraiement, oui, vous y étiez. A qui diable en vouliez-vous? Parterre, Théatre, Amphi-Théatre, Loges, hautes et basses, il n'y a point d'endroit où vous n'ayiez été.

MONCADE.

Ne m'as-tu pas vu dans une de ces coulisses?

PASQUIN.

Vraiement, oui, je vous y ai vu, et j'ai vu l'heure où le Parterre alloit vous siffler. On ne siffle encore que les mauvais Acteurs. Si vous continuez, vous amenerez la mode de siffler les Spectateurs; les ridicules, s'entend. Quelles diables de contorsions faisiez-vous, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre?

MONCADE.

Je faisois des mines à une femme, d'une seconde Loge, que je croyois connoître.

PASQUIN.

Appelez-vous cela faire des mines? Ah! du moins, je ne suis plus si fâché, je sais à présent faire des mines. Se déhancher, secouer la tête, baiser le bout de son gant, bien tendrement: cela s'appelle faire des mines, n'est-ce pas? Hé! bien, répondoit-on à ces mines?

MONCADE.

Si bien que je suis monté dans la Loge où elle étoit, où je n'ai demeuré qu'un moment avec elle, à cause d'un jaloux qui perçoit le Parterre pour nous venir trouver. Nous ne l'avons pas attendu; et, d'une autre Loge où nous nous sommes mis, nous l'avons vu quereller une femme, qui s'étoit mise à la place de celle avec qui j'étois. Je crois même qu'il lui a donné quelques coups de poing. Enfin, cela a causé une telle rumeur que l'Opera a cessé. Le Parterre et les Loges se sont tournés de leur côté. Nous n'avons point voulu attendre la fin de l'aventure. Je l'ai ramenée chez elle. Ne trouves-tu pas cela plaisant?

PASQUIN.

Point du tout! De tout cela je n'aime que les mines. Je veux étudier sous vous: vous me paroissez expert en ce métier!

MONCADE.

Moi? je ne suis encore qu'un écolier. Je t'en veux

faire remarquer un à l'Opera, et devant lequel il faut mettre pavillon bas!

PASQUIN.

N'en est-ce pas un... là... qui fait toujours le doucereux, qui croit que toutes les Dames sont amoureuses de lui, qui pousse des soupirs qu'on entend du fond du Parterre?

MONCADE.

T'y voilà.

PASQUIN.

Ah! oui, je le connois. C'est un homme à bonne fortune aussi?

MONCADE.

Il le dit.

PASQUIN.

Est-il riche?

MONCADE.

Pourquoi?

PASQUIN.

C'est que j'appelle cela avoir eu de bonnes fortunes.... Ah! j'en aurai aussi, par ma foi! puisque cela est si facile. J'ai envie de retourner à l'Opera pour faire des mines.. (*Regardant autour de lui.*) N'y a-t-il personne ici qui aime les mines?

MONCADE.

Tais-toi, tu es si sot!...

PASQUIN, *l'interrompant, en entendant frapper.*

On frappe par le petit escalier.

MONCADE.

Qui pourroit-ce être?

PASQUIN.

Je ne sais. Verrai-je ?

MONCADE.

Vois. A l'heure qu'il est je n'attends personne.

(*Pasquin va à la porte, et, après un instant, il en revient.*)

PASQUIN.

L'on demande à vous parler, et l'on demande si vous êtes seul ?

MONCADE.

Quel homme est-ce ?

PASQUIN.

Il se cache ; je n'ai pu le voir.

MONCADE.

Son nom ?

PASQUIN.

Il ne veut point dire de quelle part.... Renvoyons-le, Monsieur, de peur d'accident. Il a mauvaise physionomie !

MONCADE.

Tu dis que tu ne l'as point vu ?

PASQUIN.

Cela est vrai ; mais son air mystérieux, un certain chapeau enfoncé, un manteau qui lui entoure le nez... que diable sais-je ?

MONCADE.

C'est-à-dire que son manteau a la physionomie mauvaise ?.... Fais-le entrer.

PASQUIN.

Monsieur, on parle de voleurs ; si c'en étoit un ?

MONCADE.

Ne sommes-nous pas deux ?

PASQUIN.

Nous ne sommes qu'un, tout au plus !

MONCADE.

Fais ce que je te dis.

(*Pasquin introduit Ergaste.*)

SCENE VIII.

ERGASTE, PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN, *à Ergaste.*

ENTREZ, Monsieur.

ERGASTE, *à Moncade.*

C'est vous, Monsieur, qu'on appelle M. de Moncade ?

MONCADE.

Oui, Monsieur.

ERGASTE.

Ne saurions-nous être entendus ?

MONCADE.

Non, si vous ne parlez bien haut.

ERGASTE.

Vous plairoit-il de faire retirer vos gens ?

PASQUIN, *avec effroi, et voulant s'éloigner.*

Volontiers.

MONCADE.

Demeurez.... (*A Ergaste.*) Monsieur, Pasquin est discret; on peut tout dire devant lui.

ERGASTE.

C'est une affaire de conséquence.

MONCADE.

Je ne lui cache rien.

ERGASTE.

Si vous vouliez, pourtant....

MONCADE, *l'interrompant.*

Monsieur, j'aime mieux ne rien apprendre de ce que vous avez à me dire.

ERGASTE.

Puisque vous le voulez ainsi, il faut bien s'y résoudre, Monsieur.... En deux mots, une femme, veuve, de la premiere qualité....

PASQUIN, *à part.*

Je respire!... Pour cela nous avons du courage!

ERGASTE, *à Moncade.*

Une femme de qualité, vous dis-je, voudroit vous entretenir une heure.

MONCADE.

Qui est-elle?

ERGASTE.

Bien loin de vous dire son nom, Monsieur, vous ne lui parlerez qu'à de certaines conditions, que vous n'accepterez peut-être pas?

MONCADE.

Il faut voir?

ERGASTE.

Voulez-vous vous résoudre à vous laisser bander les yeux dans l'endroit où je vous prendrai pour vous mener chez elle? Permettez-vous qu'on vous lie les mains?

MONCADE.

A quoi bon toutes ces précautions?

ERGASTE.

Monsieur, on le veut ainsi. Vous avez trop d'esprit, Monsieur, pour ne pas voir, aussi-bien que moi, que l'on veut savoir l'état de votre cœur avant que de se découvrir à vous. Je vous en dis trop, peut-être, et je passe ma commission.

MONCADE.

Etes-vous à elle?

ERGASTE.

Monsieur, je n'ai rien à vous dire là-dessus.

MONCADE.

Je sais qui c'est.

ERGASTE.

Peut-être.

MONCADE.

Elle est brune?

ERGASTE.

Cela se pourroit.

MONCADE.

De grands yeux?

ERGASTE.

A-peu-près.

MONCADE.

La bouche ni grande, ni petite?

ERGASTE.

Je ne dirai plus rien.

MONCADE.

La main belle?

ERGASTE.

Je ne répondrai pas.

MONCADE.

Les dents admirables? Le nez... Va, va, mon enfant, je sais qui c'est... (*A Pasquin.*) Pasquin, c'est celle qui au bal... C'est elle, assurément!... (*A Ergaste.*) Oui, mon enfant, j'irai; oui, j'irai, je t'en réponds... Oh! çà, mon ami, avoue-le moi; je l'ai devinée? Ne loge-t-elle pas proche de l'Arsenal?... Hé? plaît-il? Oh! j'irai, sur ma parole! Ma foi! je l'ai trouvée, n'est-il pas vrai?

ERGASTE.

Monsieur....

(*Il hésite à répondre.*)

MONCADE.

Oh! tu es un fat! Mon pauvre cœur, je suis plus fin que toi! En quel endroit? à quelle heure? Tu n'as qu'à dire?

ERGASTE.

A l'heure, à l'endroit que vous voudrez.

MONCADE.

Dans la cour du Palais, à huit heures?

ERGASTE.

Non, c'est trop tôt,

MONCADE.

Hé! bien, à neuf?

ERGASTE.

C'est assez.

(*Il sort.*)

SCENE IX.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

C'est Julie, je n'en doute point.

PASQUIN.

Oh! je le crois... Mais vous avez promis que vous souperiez avec Lucinde?

MONCADE.

Je serai revenu. Ce n'est pas-là ce qui m'embarrasse; c'est ce que je ferai d'ici à neuf heures.... (*Regardant à sa montre.*) Il n'en est, tout au plus, que sept. Pour moi, je ne puis rester une heure au même endroit; il faut que je fasse quelque chose.

PASQUIN.

Le tems où vous ne faites rien n'est pas celui que vous employez le plus mal!

MONCADE.

Et toi, tu n'as jamais plus d'esprit que lorsque tu te tais... (*Lui faisant examiner sa mise.*) Dis-moi un peu, comment me trouves-tu?

PASQUIN.

Fort bien !

MONCADE.

Ce juste-au-corps-là me paroît avoir la taille un peu courte ; qu'en dis-tu ?

PASQUIN.

Effectivement, je ne sais.... Oui, cela est vrai.

MONCADE.

Donne-m'en un autre.

PASQUIN.

Lequel ?

MONCADE.

Lequel tu voudras... Apporte-moi celui que j'avois avant-hier.

PASQUIN.

Fi !

MONCADE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

Il ne vous va pas bien. Gardez plutôt le vôtre.

MONCADE.

Je n'en veux point.

PASQUIN.

L'autre vous fait les épaules grosses.

MONCADE.

N'importe.

PASQUIN.

Quand vous voulez quelque chose, vous le voulez.

MONCADE.

Que de discours !... Iras-tu ?

PASQUIN, *hésitant à partir et à répondre.*
Monsieur....

MONCADE.

Quoi ?

PASQUIN.

Vous allez vous fâcher contre moi ?

MONCADE.

Que veut donc dire ce maraud ? Me donneras-tu mon juste-au-corps ?

PASQUIN, *pleurant à demi.*

Monsieur....

MONCADE.

Hé ! bien ?

PASQUIN.

J'ai répandu du suif dessus, en le voulant nétoyer.

MONCADE.

Où est-il ?

PASQUIN.

Je l'ai donné à dégraisser, afin qu'il n'y parût plus.

MONCADE.

Va le chercher tout-à-l'heure.

PASQUIN.

Monsieur, il ne sera pas accommodé.

MONCADE.

Apporte-le moi, en quelque état qu'il soit.

PASQUIN.

Monsieur....

MONCADE.

Qu'y a-t-il encore ? Veux-tu marcher ?

PASQUIN.

Monsieur, il faut vous dire la vérité; je l'ai prêté pour une Tragédie au Collége.

MONCADE.

Mon juste-au-corps au Collége, à un enfant?

PASQUIN.

Non, Monsieur; c'est un grand garçon, beau, bien fait, comme vous, et qui fait le Roi de la Tragédie.

MONCADE.

Ah! vraiment, je suis bien-aise de savoir que tu prêtes mes hardes!... Mais, à l'heure qu'il est, la Tragédie est finie, va le reprendre, à l'instant même... (*Voyant que Pasquin hésite encore à partir.*) Quoi donc! tu ne feras pas ce que je te dis?

PASQUIN, *hésitant.*

Monsieur....

MONCADE.

Ah! je vois ce que c'est. Tu l'as mis en gage, n'est-ce pas?

PASQUIN.

Monsieur, vous l'avez deviné. Comme vous ne me deviez rien sur mes gages, et que vous n'aimez pas à avancer de l'argent, le besoin que j'en ai eu m'a fait recourir aux expédiens les plus prompts.

MONCADE.

Tu me paieras celle-là, je t'en réponds! Donne-moi le rouge?

(*Pasquin passe dans un cabinet voisin.*)

SCENE X.

SCENE X.

MONCADE, *seul.*

MAIS, voyez un peu ce maraud ! mettre mes habits en gage !

SCENE XI.

PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN, *apportant un juste-au-corps rouge et le présentant à Moncade.*

LE voilà.

MONCADE, *ne mettant pas le juste-au-corps que Pasquin lui a apporté, mais lui demandant différentes autres choses, que Pasquin lui donne, à mesure qu'il les demande.*

Ah ! je t'apprendrai à vivre, je t'assure ! . . . Une autre perruque... Je t'apprendrai à me jouer de pareils tours !... Un autre chapeau... Mais voyez un peu, je vous prie !... Un miroir... Qui a jamais ouï parler d'une chose semblable ? Un coquin, pour qui j'ai mille bontés !... De la fleur d'orange... Abuser ainsi de ma facilité ! Ah ! tu ne me connois pas encore,

je le vois bien !... Une mouche... Tu t'en repentiras, sur ma parole !... (*Entendant frapper.*) Va ouvrir... Tu verras un peu la différence qu'il y a...

(*Pasquin va ouvrir, et introduit Martin.*)

SCENE XII.

MARTIN, *tenant une écharpe ;* PASQUIN, MONCADE.

PASQUIN, *à Moncade.*

MONSIEUR Martin, pour votre écharpe.

MONCADE, *à Martin.*

Ah ! M. Martin, votre serviteur. Vous me voyez en colere.

MARTIN.

Monsieur, ce n'est pas ma faute !

MONCADE, *à Pasquin.*

Prendras-tu ce miroir ?

(*Pasquin lui tend un miroir.*)

MARTIN.

Je suis venu...

MONCADE, *à Pasquin.*

Je suis bien-aise de vous connoître !

MARTIN.

Je suis au désespoir...

MONCADE, *à Pasquin.*

Je m'en souviendrai !

MARTIN.

On a dû vous dire...

MONCADE, *à Pasquin.*

Un bélître !...

MARTIN, *étonné.*

Monsieur !

MONCADE, *à Pasquin.*

Un insolent !...

MARTIN.

Monsieur !

MONCADE, *à Pasquin.*

Un effronté !...

MARTIN.

Monsieur !

MONCADE, *à Pasquin.*

Un coquin ! un fripon !...

MARTIN.

Ah ! Monsieur !

MONCADE.

Ne voyez-vous pas que c'est à ce maraud que je parle ?

PASQUIN, *bas, à M. Martin.*

Voulez-vous en être de moitié ?

MARTIN, *bas.*

Non, je ne joue pas si gros jeu !

MONCADE, *à Pasquin.*

Je crois que tu plaisantes ?

PASQUIN, *montrant Martin.*

Demandez ; je n'ai pas parlé !

MONCADE, *à Martin.*

Çà, voyons. Avez-vous-là mon écharpe?

MARTIN, *montrant l'écharpe.*

La voilà.

MONCADE, *examinant l'écharpe.*

Elle est fort belle! Vous l'a-t-on payée?

MARTIN.

Ce matin, une Dame masquée, en chaise, est venue me la payer. Il n'étoit que dix heures; j'ai cru que vous ne seriez pas éveillé. Une autre Dame, masquée aussi, l'a payée à ma femme. Ma femme est sortie. Une troisieme a encore donné à ma fille ce qu'il falloit. Que ferai-je de cet argent? Je ne connois point celles qui me l'ont donné!

MONCADE.

Faites-moi deux autres écharpes.

MARTIN.

De la même façon?

MONCADE.

Non, de différentes manieres. Vous avez de l'esprit; ajustez cela comme il faut.

MARTIN.

C'est assez, Monsieur; vous les aurez cette semaine.

(Il sort.)

SCENE XIII.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, en faveur de tant d'écharpes, ne me pardonnerez-vous point un pauvre petit juste-au-corps?

MONCADE.

Je te le pardonne; mais si de ta vie.... Je vais passer un moment chez cette petite Marchande, ici près, en attendant l'heure.

PASQUIN.

Irai-je vous trouver?

MONCADE.

Non, je n'ai que faire de toi; il faut que je sois seul: ne me l'a-t-on pas dit?

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

PASQUIN, *seul.*

LA peste ! que je n'étois pas si sot que de lui donner le juste-au-corps qu'il me demandoit ! C'est un juste-au-corps heureux pour les bonnes fortunes, car il s'en sert ordinairement pour les grandes expéditions, et je veux m'en servir ; car, enfin, une fois en ma vie, je veux savoir ce que c'est qu'une bonne fortune.... Je sais déja faire des mines; pour le jargon, j'y suis grec : je n'ai donc qu'à m'habiller, au plus vîte.... (*Il prend, dans une armoire, des habits de Moncade, tout ce qui lui est nécessaire pour s'habiller en Petit-Maître, et il s'habille, mais difficilement, parce que les habits de Moncade lui sont trop étroits.*) Oh ! çà, prenons donc ce divin juste-au-corps.... Non, commençons par la ringrave. La peste qu'elle est étroite !... Eh ! faut-il tant de façons ? Un coup de ciseaux, trois ou quatre points d'aiguille ne sont pas une affaire. Allons donc, mes hanches, abaissez-vous.... Elles n'en feront rien ! Qu'importe ? je dirai qu'on les porte comme cela.... Vous verrez que j'amenerai la mode des hanches hautes. J'ai bien vu autrefois à la Cour la mode des grosses épaules et des coudes en arriere... Voici un juste-au-corps qui ne me paroît pas trop facile à mettre... Ces maudits Tailleurs font les boutonnie-

res si éloignées des boutons !... J'y creverai !... Que ne fait-on point pour aller en bonne fortune?.... Quel chapeau !... Ne voilà-t-il pas un homme bien bâti? La tête grosse, le ventre menu, les hanches basses... Morbleu ! je veux faire oublier que Moncade est au monde... Têtebleu ! j'oubliois, moi-même, le meilleur ! de l'eau de fleur d'orange !... Peut-on aller en bonne fortune sans eau de fleur d'orange ?... (*Il prend sur la toilette un flacon d'eau de fleur d'orange, et il s'en parfume.*) Voilà qui est bien ! J'ai, ce me semble, tout l'attirail de bonne fortune.... Dieu nous garde de mal-encombre !

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARTON, *seule.*

OU diantre est Léonor ?... Où est Éraste ?... Ergaste ne revient point !... Qu'est-ce que tout ceci ?... Mais, par ma foi ! je suis folle ! je prends cette affaire avec autant de chaleur que si c'étoit la mienne....

SCENE II.

ÉRASTE, MARTON.

MARTON.

HÉ ! d'où venez-vous ?

ÉRASTE.

Je viens de chez Araminte et de chez Cidalise.

MARTON.

Pourquoi faire ?

ÉRASTE.

Pour les rendre témoins de la Comédie... Ne m'as-

tu pas dit qu'il étoit nécessaire qu'elles y fussent présentes, pour ne laisser aucun retour à Lucinde ?

MARTON.

Oui... Mais, auparavant, il est bon de savoir si la Comédie se jouera ?

ÉRASTE.

Puisque Ergaste n'est point revenu, tout va bien. Il songe à tout ce qu'il lui faut, sans doute.

MARTON.

Oh ! çà, çà, tout coup vaille ; cela ne gâte rien.

ÉRASTE.

Que fait Lucinde ?

MARTON.

Oh ! par ma foi ! elle est bien résolue de ne voir jamais Moncade, s'il donne dans le panneau.

SCENE III.

ERGASTE, ÉRASTE, MARTON.

ERGASTE, *à Eraste.*

MONSIEUR ?

ÉRASTE.

Ah ! vous voilà ? Hé ! bien ?

MARTON, *à Ergaste.*

Qu'avez-vous fait ?

ERGASTE.

Il s'est enferré de lui-même. Il s'est persuadé qu'il

connoissoit la personne imaginaire dont je lui parlois. Je n'ai point voulu le détromper. Enfin, il s'est résolu à tout.

MARTON.

A se laisser bander les yeux ?

ERGASTE.

A tout, vous dis-je,

MARTON.

Ah ! le plaisant Colin-Maillard ! Ce nom lui demeurera.

ERGASTE.

Il m'attend dans la cour du Palais, à neuf heures.

ÉRASTE.

Il n'en est pas loin, je pense ? Il vaut mieux que vous l'attendiez ; dépêchez-vous. Vous avez un carrosse ?

ERGASTE.

J'ai tout ce qu'il me faut.

MARTON.

Si, par hasard, il vouloit ôter son bandeau ?

ERGASTE.

Ne vous mettez en peine de rien : nous sommes deux qui sauront bien l'en empêcher !

MARTON.

Allez donc.

(*Ergaste sort.*)

SCENE IV.

LUCINDE, LÉONOR, ÉRASTE, MARTON.

LUCINDE, *à Marton.*

HÉ! bien, vient-il, enfin?

MARTON.

Oui, Madame.

LUCINDE.

Aux conditions qu'on lui a imposées?

MARTON.

Oui, Madame.

LUCINDE.

J'ai beaucoup de peine à me le persuader!

ÉRASTE.

C'est la tendresse qui parle encore pour lui, Madame.

LUCINDE.

Ne parlons plus de tendresse, Éraste; mais permettez-moi de douter de ce que je ne vois pas.

ÉRASTE.

Devriez-vous avoir besoin de cette preuve, Madame, après tout ce qui s'est passé?

LUCINDE.

Mon Dieu! Éraste, je ne prends point son parti; mais enfin tout ce qui s'est passé ne le convainc point absolument.

LÉONOR.

Mon frere s'obstine toujours mal-à-propos.

LUCINDE.

Point du tout, Madame, et nous pouvons avoir raison tous deux.

MARTON.

Le Colin-Maillard nous sortira d'intrigues.

LUCINDE.

Taisez-vous, Marton. Ces plaisanteries-là ne me plaisent point, entendez-vous ?

SCENE V.

ARAMINTE, CIDALISE, LUCINDE, LÉONOR, ÉRASTE, MARTON.

LUCINDE, *à Araminte et à Cidalise.*

AH ! Mesdames, que je suis ravie de vous voir ici ! Vous ne pouviez y arriver plus à propos.

ARAMINTE.

Pourquoi donc, Madame ?

CIDALISE, *à Lucinde.*

Hé ! comment, Madame ?

MARTON.

Nous allons jouer à Colin-Maillard : ne dites rien.

LUCINDE, *à Araminte.*

Et sur-tout vous, Madame.

ARAMINTE,

ARAMINTE.

Si c'est quelque chose qui regarde Moncade, comme m'a dit Éraste, (*Montrant Cidalise.*) Madame y pourroit prendre autant de part que moi !

LÉONOR.

Cidalise seroit-elle aussi rivale de Lucinde?

CIDALISE.

Moi, je ne sais ce que l'on veut me dire seulement !

MARTON.

Allez, allez, Madame, avouez la dette. Il n'y en a point ici que Moncade n'ait trompée.

ÉRASTE.

En vérité, cela mérite une punition publique !

LUCINDE.

Vous ne vous y prenez pas mal, Monsieur; mais aussi sa gloire en sera plus grande s'il n'est point tel que vous vous imaginez !

CIDALISE.

Je ne sais ce que veut dire ceci?

LÉONOR, *se retirant dans un coin du Théatre avec Cidalise.*

Je vais vous instruire, Madame.

LUCINDE.

Mais, Madame, si Moncade ne vient point, à quoi sera-t-il bon?

MARTON.

Eh ! bien, voilà un grand mal! Madame n'est-elle pas partie intéressée ?

ARAMINTE, *allant du côté où sont Léonor et Cidalise.*

Je veux savoir tout cela aussi, moi ; on ne me l'a dit qu'imparfaitement.

(*Léonor parle bas à Araminte et à Cidalise.*)

LUCINDE, *à Eraste.*

Éraste, l'heure se passe ; Moncade ne vient point. Je vous avoue que je ne serois pas fâchée qu'il se fût moqué de vous.

ÉRASTE.

J'aurai, du moins, la consolation, Madame, de connoître qu'il mérite la tendresse que vous avez pour lui. Mais je ne vois pas ce qui doit tant vous faire espérer ; il n'est encore que neuf heures !

(*Léonor, Araminte et Cidalise se rapprochent de Lucinde et d'Eraste.*)

ARAMINTE, *à Léonor.*

En vérité, cela est plaisant !

CIDALISE.

Seroit-il assez sot pour hasarder la chose ?

MARTON.

Oh ! qu'oui !

LUCINDE.

J'en doute, Marton. Un homme du caractere dont vous voulez qu'il soit seroit plus diligent !

MARTON.

A moins qu'une autre femme ne le retienne, je ne conçois pas ce qui le peut arrêter.

LUCINDE, *à Eraste.*

Éraste, il ne vient point... (*A Léonor.*) Madame, il ne vient point... (*A Cidalise.*) Madame, croyez-vous qu'il vienne ?

CIDALISE.

En vérité, je ne sais, Madame.

MARTON.

Les premiers jours, manquoit-il au rendez-vous que vous lui donniez ?

CIDALISE.

Oh ! taisez-vous, Marton, je me fâcherois !

LÉONOR, *entendant entrer quelqu'un.*

J'entends du bruit.

SCENE VI.

ERGASTE, LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTON.

ERGASTE, *à Marton.*

CACHEZ les flambeaux.

(*Marton cache les lumieres, à l'entrée d'un cabinet.*)

LUCINDE, *à part.*

Je suis perdue !

ERGASTE.

Mon homme le garde dans l'anti-chambre ; le laissera-t-on entrer ?

LUCINDE.

Oui, qu'il entre ; je veux le voir... Attendez... qui

lui parlera ? Pour moi, je vous avoue que je n'en ai pas la force.

ÉRASTE.

Est-il besoin de lui parler ? N'êtes-vous pas contente, Madame ? D'ailleurs, il connoîtra votre voix.

MARTON.

Ne connoît-il que la voix des Dames qui sont ici ? Il connoît leur cœur, de par tous les diables ! C'est le pis que j'y trouve.... Attendez ; je contrefais la mienne à miracle !... Faites-le entrer... (*A Lucinde.*) Le voulez-vous, Madame ?

LUCINDE.

Fais ce que tu voudras !

(*Ergaste va prendre Pasquin à la porte.*)

SCENE VII.

PASQUIN, *vêtu en Petit-Maître, et avec un bandeau sur les yeux ;* ARAMINTE, ÉRASTE, LUCINDE, LÉONOR, CIDALISE, ERGASTE, MARTON.

ERGASTE, *à Pasquin.*

Nous entrons dans son appartement ; il ne tient qu'à vous d'être heureux.

PASQUIN.

Eh ! je l'ai tant été, mon enfant ! je t'assure que si ce n'étoit à ta considération, et que je ne veux pas te faire perdre la récompense qui t'est promise,

j'appaiserois, à l'heure qu'il est, deux de mes maîtresses irritées.

ERGASTE.

Je vous suis bien obligé... Songez qu'il y va de la vie au moindre effort que vous ferez pour voir Madame.

PASQUIN.

Que je n'ai garde !... Va, va, mon ami, je suis accoutumé à ces sortes d'aventures, et nous en avons mis à fin de plus périlleuses que celle-ci !

ERGASTE.

Vous êtes à présent dans sa chambre, et je vous laisse seul avec elle.

MARTON, *bas, à tout le monde, excepté à Ergaste et à Pasquin.*

Silence, ne faites point de bruit sur-tout.

PASQUIN, *à part.*

Gare le pot au noir !

MARTON, *à part.*

Le beau début !

LUCINDE, *à part.*

Le traître !

PASQUIN.

Hé ! bien, mon ange, me voilà.

MARTON.

Réservez de pareilles douceurs pour quand vous me connoîtrez mieux. Écoutez, auparavant que de me répondre, les choses que j'ai à vous dire.

PASQUIN.

La peste ! vous me prendriez pour un grand sot !

Je vous veux faire voir si je mérite le choix que votre cœur a fait ; car je crois que vous ne m'envoyez pas chercher pour me dire que vous me haïssez ?

MARTON.

Vous ne saurez pas aussi mes véritables sentimens si vous n'éclaircissez, par ordre, le doute où je suis.

PASQUIN.

Allons, mon petit cœur, ma Reine, ne nous amusons point à la faribole. Regardez ces airs penchés, cette taille ! Quand nous nous connoîtrons un peu mieux, je vous ferai des mines.

LUCINDE, *à part.*

Ce n'est point là Moncade !

ARAMINTE, *à part, et à demi-voix.*

Non, assurément.

PASQUIN.

Qui est-ce qui dit là que je ne suis pas Moncade? Vous en avez menti !

LÉONOR, *bas, à Eraste.*

Mon frere, ce n'est pas lui.

ÉRASTE, *bas.*

Je ne sais qu'en dire.

CIDALISE, *bas.*

Ce n'est pas lui.

MARTON, *à Lucinde, à demi-voix.*

Madame, c'est Pasquin !

PASQUIN.

Comment donc, Pasquin ? Qu'est-ce donc que ceci, ma petite amie ?

MARTON, *bas, à Lucinde.*

C'est lui, Madame.

ÉRASTE, *à demi-voix.*

Un bâton!

PASQUIN.

Comment donc, un bâton? Madame, je vous déshonorerai!

(*Marton cherche un bâton.*)

ERASTE, *à Marton.*

Vîte!

(*Marton donne des coups de bâton à Pasquin.*)

PASQUIN, *criant et ôtant son bandeau.*

Les voies de fait?... Encore?... Au meurtre! on m'assomme!

ÉRASTE.

Comment! coquin! tu te jouois de nous?

LUCINDE.

Hé! bien, n'ai-je pas raison?... Allez, Éraste, désabusez-vous: Moncade m'aime; et, pour se mieux moquer de vous, il a feint de donner dans le piége!... (*A Araminte et à Cidalise.*) Qu'en dites-vous, Mesdames?

ARAMINTE.

Je dis qu'il n'est pas étonnant qu'il en ait évité un seul en sa vie!

LUCINDE, *à Cidalise.*

Et vous, Madame?

CIDALISE.

Qu'il a pu se repentir!

LÉONOR, *à Lucinde.*

Pour moi, je ne dis rien.

MARTON.

Et moi, je dirai toujours que c'est un fourbe !

ÉRASTE.

Il y a quelque chose à tout ceci que je ne comprends pas ; mais j'en serai éclairci... (*A Pasquin.*) Parleras-tu ?

PASQUIN, *hésitant.*

Monsieur....

ÉRASTE.

Allons vîte ?

PASQUIN, *hésitant encore.*

Monsieur....

ÉRASTE, *portant la main à son épée et le menaçant.*

Je te tuerai !

PASQUIN, *se jettant à genoux.*

Épargnez un homme à bonne fortune !

ÉRASTE.

Allons, tout-à-l'heure, avoue ?.... Que veut dire ceci ?

PASQUIN, *hésitant et se relevant.*

Monsieur, puisque vous le voulez....

ÉRASTE.

Hé ! bien ?

PASQUIN.

La curiosité d'aller en bonne fortune, et la facilité que j'ai trouvée en celle-ci m'ont fait entreprendre ce que vous voyez.

ÉRASTE.

Ah! coquin!.... Hé! comment as-tu fait?

PASQUIN.

J'ai dit à mon maître de ne se trouver au rendez-vous qu'à dix heures, et je me suis rendu, à neuf, à sa place.

ÉRASTE, *à Ergaste.*

Il n'y a rien de gâté encore; il n'est que dix heures, au plus. Ergaste, retournez au Palais : vous avez pris l'un pour l'autre. Vous trouverez Moncade; amenez-le, comme vous avez fait celui-ci.

ERGASTE.

Si je le trouve, je serai ici dans un moment.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTON, PASQUIN.

ÉRASTE, *à Lucinde.*

MADAME, Moncade ne sera pas si fidele que vous l'imaginez!

LUCINDE, *à Pasquin.*

Pasquin, crois-tu qu'il vienne?

PASQUIN.

Moi, Madame? Je n'en sais rien... Mais si de ma vie je vais en bonne fortune....

MARTON, *l'interrompant.*

Elles ne réussissent pas toujours, au moins !

PASQUIN.

L'expérience ne m'en laisse pas douter un moment !... Mais, au moins, que je connoisse le frappeur, qui me frappoit si distinctement ! Si c'est une frappeuse, elle est diablement forte !

MARTON.

C'étoit moi. Je t'en devois, il y a bien long-tems !

PASQUIN.

Je vous remercie de vos faveurs !

ARAMINTE, *à Lucinde.*

Si Moncade doit venir, nous ne serons pas long-tems à le savoir ; le Palais n'est pas loin d'ici.

CIDALISE.

Je serois bien fâchée de ne point voir la fin de cette aventure, puisque je l'ai préférée à une partie qui n'étoit pas trop désagréable !

LUCINDE, *à Marton.*

Marton, voyez là-bas si personne ne vient.

(*Marton sort.*)

SCENE IX.

LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, PASQUIN.

PASQUIN, *à Lucinde.*

J'IRAI le faire hâter, si vous voulez, Madame?

ÉRASTE, *à Lucinde.*

Madame, qu'il ne sorte point, s'il vous plaît!

SCENE X.

MARTON, LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, PASQUIN.

LUCINDE, *à Marton.*

QUELQU'UN vient-il, enfin?

PASQUIN, *à part.*

Je vois bien qu'il ne viendra que trop tôt!

MARTON, *à Lucinde.*

Madame, notre homme vient de m'envoyer dire qu'il seroit ici dans un moment. Il lui fait prendre plusieurs détours, afin qu'il ne puisse rien juger sur la mesure du chemin.

LUCINDE.

Allons, voilà qui est fait : me voilà guérie absolument, et je ne pense pas l'avoir connu de ma vie!

CIDALISE.

Puisque vous voulez un aveu de moi, sachez que j'ai bien plus de résolution que vous, et que je l'ai oublié, avec autant de facilité que j'en avois eu à l'aimer !

ARAMINTE.

Pour moi, je n'ai pas eu l'ame si forte !

CIDALISE, *à Léonor.*

Mais vous, Madame, il vous aimoit ?

LÉONOR.

Comme les autres !

PASQUIN.

Je vous assure que vous êtes la seule femme au monde dont je ne lui ai point ouï-dire de mal.

LUCINDE.

Et de moi, Pasquin ?

PASQUIN.

Oh ! pour vous, il vous aime, Madame.

LUCINDE.

On n'en peut pas douter après ceci !.... Je m'en vais lui parler, moi-même. Je n'aurai pas de peine à changer le ton de ma voix.

ÉRASTE.

Madame....

LUCINDE, *l'interrompant.*

Laissez-moi faire, je vous prie ; je veux lui parler... (*A Léonor, à Araminte et à Cidalise, en les faisant asseoir*

seoir dans un coin.) Mesdames, mettez-vous sur ces siéges... (*A Eraste, en le plaçant aussi à l'écart.*) Éraste, retirez-vous aussi.

ÉRASTE.

Recommandez à Pasquin de se taire.

PASQUIN.

Je ne veux plus dire qu'un mot... (*A Lucinde.*) Traite-t-on tous les gens à bonne fortune comme je l'ai été ?

LUCINDE.

Il n'est rien que ne méritât un traître, un perfide comme ton maître !

PASQUIN.

J'aurai donc ma revanche !

MARTON, *bas, à Lucinde, en entendant entrer Moncade.*

Madame, le voici.

LUCINDE, *à tout le monde.*

Qu'on se retire.

(*Tout le monde se place dans le fond ; Léonor, Araminte, Cidalise et Eraste, d'un côté ; Marton et Pasquin d'un autre.*)

SCENE XI.

MONCADE, *les yeux bandés;* ERGASTE, LUCINDE, LÉONOR, ARAMINTE, CIDALISE, ÉRASTE, MARTON, PASQUIN.

LUCINDE, *à Moncade, en contrefaisant sa voix.*

Voici une de ces aventures qui ressemblent assez à celles des Romans. Je crois, Monsieur, que vous ne trouverez point mauvaises les précautions que j'ai prises? Votre réputation, assez mal établie à l'égard des Dames, n'a pu me permettre de vous voir autrement; et, d'ailleurs, la nature qui m'a, peut-être, assez mal partagée, m'engageoit à connoître l'état de votre cœur avant que de me découvrir. Quelques soins qu'on ait bien voulu se donner pour me persuader que j'étois belle, que j'avois de l'esprit, je me suis toujours rendu justice, et je n'ai jamais trouvé en moi tout ce qu'il faut pour faire un infidele. Quand ma vanité même m'auroit flattée au point de me le faire croire, la bonté de mon cœur m'eût détourné de l'entreprendre. Mes plaisirs ne s'augmentent point par le chagrin des autres Je cherche un bonheur plus tranquille. Un perfide ne cesse point de l'être, et vous tombez avec lui, tôt ou tard, dans des malheurs que je ne veux point éprouver. Parlez-moi donc sincérement, si vous le pouvez, Etes-vous libre?

MONCADE.

Vous jugerez, Madame, si je suis sincere par l'aveu que vous allez entendre. Je n'ai point le cœur libre, Madame; je ne veux pas vous tromper. J'aime, et depuis long-tems. Vous voyez, du moins, que mon procédé dément la réputation qu'on me donne?

ÉRASTE, *bas, à Léonor.*

Il la reconnoît!

LÉONOR, *bas.*

Taisez-vous.

LUCINDE, *à Moncade.*

Vous aimez, Moncade? et depuis long-tems, dites-vous?

MONCADE.

Oui, j'aime, Madame; et d'un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

LUCINDE.

Mais cet amour si tendre n'est-il point offensé par la démarche que vous faites?

MONCADE.

J'aurois peine à vous dire ce qui m'a fait venir ici.

LUCINDE.

En vérité, je ne saurois m'empêcher de vous louer! Si je ne puis gagner votre cœur, j'ai le plaisir, du moins, de voir qu'il n'est point tel qu'on me l'avoit dépeint... Mais, Moncade, pour prix de ma tendresse, obtiendrai-je une grace de vous?

MONCADE.

Il n'est rien que je ne fasse, Madame, de tout ce qui pourra ne point blesser ma passion.

ÉRASTE, *bas, à Cidalise.*

Il la reconnoît, vous dis-je !

CIDALISE, *bas.*

Eh ! taisez-vous !

LUCINDE, *à Moncade.*

Je ne veux point de vous une chose bien extraordinaire : je ne cherche pas même à vous voir indiscret ; mais, Moncade, si je devine votre maîtresse, je veux que vous me l'avouyiez. Est-ce Araminte ?

MONCADE.

Ah ! Madame, de qui me parlez-vous?

LUCINDE.

Qui vous fait récrier si fort ? N'a-t-elle pas du mérite ?

MONCADE.

Ah ! Madame, n'entrons point dans le détail d'Araminte ! Nous y trouverions si peu de naturel et tant de choses empruntées !... De grace, Madame, n'en parlons point davantage. Il y a des gens dont on ne doit jamais rien dire.

ARAMINTE, *bas, à Cidalise.*

Je n'y puis pas tenir !

CIDALISE, *bas.*

Attendez jusqu'au bout !

LUCINDE, *à Moncade.*

Il court dans le monde que vous aimez Cidalise ?

MONCADE.

C'est une folle!

PASQUIN, *bas, à Eraste.*

Elle en est quitte à bon marché!

ÉRASTE, *bas.*

Te tairas-tu?

LUCINDE, *à Moncade.*

Oh! je l'ai deviné; c'est Léonor, qui demeure chez Lucinde?

MONCADE.

Ah! Madame, la connoissez-vous? Défiez-vous-en! c'est le plus méchant esprit!

LUCINDE.

Nommez-la donc, vous-même?

MONCADE.

Ah! Madame, si vous la connoissiez, comme moi, vous me pardonneriez aisément mon insensibilité!

LUCINDE.

A-t-elle de l'esprit?

MONCADE.

Oui, Madame, elle en a; mais non pas de ces esprits qui s'en font trop accroire. Il semble que le sien ne lui sert que pour en découvrir aux autres.

LUCINDE.

Voilà un fort joli caractere! Elle est belle, sans doute?

MONCADE.

Ah! ne m'engagez point à faire son portrait... Je pourrois, pourtant, le faire sans vous offenser; et, ne vous ayant peut-être jamais vue, je puis vous

dire que je la trouve la plus adorable femme du monde !

LUCINDE.

Elle doit être contente de le paroître à vos yeux !

MONCADE.

Ne dissimulons point davantage, Madame, et permettez-moi de jouir de la vue de la seule personne pour qui je veux vivre !

(*Il veut ôter son bandeau.*)

LUCINDE, *le retenant.*

Arrêtez !

MONCADE.

Eh ! Madame, à quoi bon tous ces retardemens ? Je vous connois ; je sais qui vous êtes.

LUCINDE.

Attendez.... A qui croyez-vous parler ?

MONCADE.

A vous, Madame.

LUCINDE.

Je ne suis point Lucinde.

MONCADE.

Aussi n'est-ce point elle à qui j'adresse mes vœux ; et, s'il faut vous le dire, le seul espoir que ce pourroit être Julie m'a fait venir ici. Si ce n'est point elle à qui je parle, je m'en retourne sans vous voir.

LUCINDE.

Vous n'aimez point Lucinde ?

MONCADE.

Non, Madame ; et je ne l'ai jamais aimée !

LUCINDE.

Tu ne l'as jamais aimée, perfide ! Tu me l'oses dire, à moi-même ! Eh ! pourquoi donc me trompois-tu ?

(*Elle lui arrache le bandeau.*)

PASQUIN, *à part.*

Cela n'est point plaisant sans coups de bâton !... Cela étoit plus plaisant à moi !

ARAMINTE, *à Moncade.*

Adieu, M. de Moncade ! Je vous remercie des bons sentimens que vous avez pour moi !

LÉONOR, *à Moncade.*

Pour moi, je suis contente !

CIDALISE, *à Moncade.*

Adieu, Moncade !

MARTON, *à Pasquin.*

Adieu, M. Pasquin !

LUCINDE, *à Eraste.*

Éraste, voulez-vous recevoir ma main ?

ERASTE.

Si je le veux ?

LUCINDE.

Je vous la donne.... (*A Moncade.*) Adieu, perfide !.... Ne me vois jamais !

(*Lucinde, Eraste, Léonor, Araminte, Cidalise, Ergaste et Marton passent dans l'appartement de Lucinde.*)

SCENE XII et derniere.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

ALLONS, Monsieur, ne faut-il pas déloger ? Nous aurons bientôt déménagé! Sur-tout, changeons de nom et de quartier. Nous sommes décriés dans celui-ci comme la fausse monnoie!

MONCADE, *à part, et accablé d'étonnement et de confusion.*

Juste Ciel !

PASQUIN, *à part.*

Si cela pouvoit le rendre sage !

FIN.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE BARON.



A PARIS.



M. DCC. LXXXIX.

AU LECTEUR.

BAÏF, (Jean - Antoine) Poëte, qui vivoit sous Charles IX, fit une traduction de *L'Eunuque*, en vers François, qui, si je ne me trompe, ne fut pas représentée publiquement, puisqu'il n'y avoit point encore à Paris de Comédiens véritablement établis. Je n'ai point ouï-dire que devant lui, ni depuis lui, nous ayions eu en vers d'autres traductions de Térence; et *L'Andrienne*, que voici, est, je crois, la premiere de ses Comédies qui ait paru sur notre Théatre. Toutes les fois que j'ai lu cet Auteur, je me suis étonné comment depuis tant de siecles personne ne s'est avisé de nous donner une de ses Pieces, telles qu'elles sont, sans y changer que ce que la bienséance et les mœurs ne peuvent permettre. J'en ai parlé souvent à ceux que je croyois plus capables que moi de l'entreprendre. N'ayant pu les persuader, j'ai mis la main à l'œuvre, et je ne crois pas

avoir lieu de m'en repentir. *L'Andrienne* a été si généralement applaudie que j'ai lieu de penser que dans les lieux qui l'ont vu naître on ne l'a pas jadis reçue plus favorablement qu'elle vient de l'être aujourd'hui. J'ose parler ainsi, persuadé que l'on ne me croira point assez vain pour m'attribuer un succès qui n'est dû qu'à Térence. C'est encore trop pour moi qu'au sortir de mes mains on ait daigné le reconnoître. J'avoue qu'il eût fallu de merveilleux talens pour le défigurer au point de l'empêcher de plaire. Pour peu qu'on suive ce grand homme, on ne sauroit manquer de réussir. Le bon goût est de tous les tems; et il étoit presqu'impossible que la Cour et Paris n'approuvassent ce qu'Athenes et Rome ont loué. Que cela nous confirme, nous, qui nous mêlons d'écrire pour le Théâtre, dans la pensée que nous devons avoir qu'on peut encore divertir le Public sans le secours de ces sales équivoques si indignes de la véritable Comédie. J'aurois ici un beau champ pour me plaindre de l'injustice qu'on m'a voulu faire. (1)

(1) On a dit que je prêtois mon nom à *L'Andrienne*,

Je tâcherai d'imiter encore Térence, et je ne répondrai à mes envieux que ce qu'il répondit aux calomniateurs qui l'accusoient de ne prêter que son nom aux Ouvrages des autres. Il disoit qu'on lui faisoit beaucoup d'honneur de le mettre en commerce avec des personnes qui s'attiroient l'estime et le respect de tout le monde. Je dirai la même chose aujourd'hui. Trop heureux, en effet, d'éprouver, en quelque façon, le sort d'un si grand homme! Je ne faisois uniquement cette Préface que pour y marquer les endroits où je m'écarte de mon original; mais je comprends que cela me meneroit trop loin. Cet excellent Poëte est dans les mains de tout le monde : il sera fort aisé de connoître les changemens que j'y ai faits, en comparant l'original avec la copie; et les gens éclairés démêleront, sans peine, ce qui m'a contraint à les faire. Ceux qui peu versés dans la langue de cet Auteur voudront s'en éclaircir auront, s'il leur plaît, recours

---

et que d'autres que moi l'avoient faite. (On l'a attribuée au Pere de La Rue; Jésuite.)

aux traductions en prose. Il y en a de parfaitement bonnes ; et particuliérement celle de ce savant homme, (1) qui, malheureusement pour le Public, n'a traduit des six Comédies de Térence que *L'Andrienne*, *Les Adelphes* et *Le Phormion.*

---

(1) Saint-Aubin, en 1669, Paris, *in*-12.

SUJET DE L'ANDRIENNE.

SIMON, Bourgeois d'Athenes, voulant détruire l'inclination qu'a Pamphile, son fils, pour une jeune inconnue, nommée Glicérie, et que l'on croit esclave d'Andros, engage son ami, Chrémès, à donner Philumene, l'une de ses filles, en mariage à Pamphile. Mais Philumene est aimée par un jeune Athénien, nommé Carin, qu'elle aime, et rien ne peut détacher Pamphile de Glicérie, qu'il a secrétement épousée. Chrémès est prêt à retirer la promesse qu'il a faite à Simon de prendre Pamphile pour gendre, lorsqu'un habitant de l'Isle d'Andros, nommé Criton, arrive de cette Isle, et assure que Glicérie est citoyenne d'Athenes. Par tous les renseignemens qu'il donne sur elle, Chrémès la reconnoît pour une de ses filles, qu'il croyoit morte depuis long-tems, en pas-

sant, avec un de ses freres, pour le rejoindre en Asie, où il étoit allé faire le commerce. L'union clandestine de Pamphile et de Glicérie est confirmée par les deux peres, et Carin conçoit, enfin, l'espérance d'épouser Philumene. Cette double intrigue est conduite par un esclave de Pamphile, nommé Dave, que celui-ci affranchit pour le récompenser de ses utiles services.

JUGEMENS ET ANECDOTES

SUR

L'ANDRIENNE.

« Cette Comédie est la premiere que Baron ait donnée au Théatre, en vers ; et dans le nombre des Pieces qui ont paru sous son nom, c'est aussi celle dont on lui a le plus disputé la propriété, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*. Elle fut attribuée au Pere de La Rue, Jésuite, et ne peut, en aucun sens, nuire à sa réputation. Baron, dans la Préface qu'il a mise au-devant, réclame contre cette injustice, et se compare à Térence, qui en essuya de semblables. On sait que Lélius et Scipion passoient pour avoir mis la main à ses Comédies ; mais l'amitié du vainqueur de Carthage étoit pour Térence un dédommagement bien flatteur. Baron ne se crut peut-être pas

aussi bien dédommagé. D'ailleurs, un Auteur François peut-il jamais l'être de la gloire qu'il présume attachée à son moindre Ouvrage ? »

L'Andrienne de Térence avoit été traduite, plusieurs fois, avant Baron, dès 1537, en vers François, par Bonaventure des Perriers, et en prose, en 1540, par Charles-Étienne, en 1560, par Bourlier, en 1572, par un anonyme, en 1583, par Antoine de Muret, en 1660, par l'Abbé de Marolles, en 1669, par Saint-Aubin, et en 1668, par Madame Dacier. Mais arranger cette Piece à notre scene, « étoit une entreprise plus difficile à exécuter qu'elle ne le sembloit d'abord, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*. Il falloit assujétir Térence à nos mœurs et aux bienséances de notre Théatre, et, en même-tems, conserver son génie, son caractere et ses beautés inimitables. C'est ce que l'Auteur a osé faire, avec autant de bonheur que d'habilité ; et l'on peut dire que cet Ouvrage seroit parfait, dans son genre, si Baron avoit pu aussi bien imiter l'élégance du style de son original. »

« Cette Piece eut dix représentations de suite,

dans sa nouveauté. Madame Dancourt, qui joua alors le rôle de Glicérie, se fit faire pour ce rôle une robe très-simple, qui servit aussi-tôt de modele à celles que les Dames porterent depuis en négligé, et qui furent connues sous le nom d'*Andriennes*. »

L'Abbé de La Porte, dans ses *Anecdotes Dramatiques*, raconte que « le Libraire Flahault, qui avoit été Comédien, et qui connoissoit beaucoup Baron, dans le jugement duquel il avoit une entiere confiance, lui avoit communiqué le manuscrit de *L'Eleve de Terpsychore*, la premiere et la plus violente des satyres de Boissy, pour qu'il lui en dît son sentiment, avant qu'il la fît imprimer. Baron trouva son *Théatre* dans cette satyre, à la Table des Livres qui peuvent servir à former un mauvais Poëte; et, quelques jours ensuite, il envoya à Boissy un exemplaire de son *Andrienne*, en le priant de considérer si l'Auteur de cette Comédie méritoit d'être placé dans sa satyre, et d'y être traité d'une maniere si injurieuse. Il donna, en même-tems, des éloges à l'ensemble de la satyre de Boissy, qui ôta aussi-tôt le *Théatre de Baron* de son fâ-

cheux Catalogue d'Ouvrages propres à gâter l'esprit d'un jeune Poëte. »

L'Andrienne est restée au Théatre, où elle reparoît, de tems en tems, et on la revoit toujours avec plaisir. Feu M. Collé l'a remise en vers libres, avec quelques changemens avantageux, qui ne pouvoient que la rendre plus agréable aux personnes d'un goût délicat.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES, EN VERS,

DE BARON;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 16 Novembre 1703.

PERSONNAGES.

SIMON, pere de Pamphile.

PAMPHILE, fils de Simon, et amant de Glicérie.

CHRÉMÈS, pere de Glicérie et de Philumene.

CARIN, amant de Philumene.

CRITON, de l'Isle d'Andros.

SOSIE, affranchi de Simon.

DAVE, esclave de Pamphile.

BYRRHIE, esclave de Carin.

DROMON, esclave de Simon.

GLICÉRIE, fille de Chrémès.

MISIS, servante de Glicérie.

ARQUILLIS, autre servante de Glicérie.

PLUSIEURS VALETS qui reviennent du Marché avec Simon.

La Scene est dans une Place publique d'Athenes.

L'ANDRIENNE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SIMON, SOSIE, PLUSIEURS VALETS, *portant des provisions.*

SIMON, *aux Valets.*

EMPORTEZ tout cela dans la maison; allez.

(Les Valets entrent chez Simon.)

SCENE II.

SIMON, SOSIE.

SIMON, *voyant que Sosie veut aussi rentrer.*

SOSIE, un mot.

SOSIE.

Je sais tout ce que vous voulez.

C'est d'avoir soin de tout? Il n'est pas nécessaire
De me recommander...

SIMON, *l'interrompant.*

Non, c'est une autre affaire.

SOSIE.

Dites moi donc en quoi mon adresse et mon soin?...

SIMON, *l'interrompant.*

Je n'ai de ton adresse aucunement besoin.
Il suffit pour servir utilement ton maître
De ces deux qualités qu'avec toi j'ai vu naître:
C'est la fidélité, le secret.

SOSIE.

Je n'attends....

SIMON, *l'interrompant.*

Je t'ai toujours connu sage dans tous les tems.
Je t'achetai, Sosie, en l'âge le plus tendre,
Et j'eus de toi des soins qu'on ne sauroit comprendre.
J'élevai ta jeunesse; et tu connus en moi
Combien la servitude étoit douce pour toi.
Tu t'attiras d'abord toute ma confiance;
Et tu m'en témoignas tant de reconnoissance
Qu'enfin je t'affranchis, et, par ta liberté,
Récompensai ton zele et ta fidélité.

SOSIE.

D'un si rare bienfait mon cœur n'a pu se taire.

SIMON.

Je le ferois encor si j'avois à le faire.

SOSIE.

Je me tiens fort heureux si j'ai fait, si je fais
Quelque chose qui soit au gré de vos souhaits!

Mais

Mais pourquoi, s'il vous plaît, rappeler cette histoire?
Croyez-vous que jamais j'en perde la mémoire?
Ce récit d'un bienfait, que j'ai tant publié,
Semble me reprocher que je l'aie oublié.
Pourquoi tant de détours? Pardonnez-moi si j'ose...

SIMON, *l'interrompant.*

Je commencerai donc; et la premiere chose
Dont je veux que par moi tu sois d'abord instruit
C'est que le bruit qui court ici n'est qu'un faux bruit.
Ces noces, ce festin, véritables chimeres,
Dont les préparatifs ne sont qu'imaginaires.

SOSIE.

Pourquoi donc?... Excusez ma curiosité!

SIMON.

Suis-moi, tu perceras dans cette obscurité.
Quand je t'aurai fait voir mon dessein, ma conduite,
En quoi tu me seras utile, dans la suite,
D'un stratagême adroit tu connoîtras le fruit;
Tu connoîtras mon fils, ses mœurs, et ce qui suit
Te va donner du fait entiere connoissance.
Mais sur-tout ne perds pas la moindre circonstance.
Mon fils donc, qui pour lors avoit près de vingt ans,
Plus libre, commençoit à voir les jeunes gens.
Je passe son enfance, où retenu, peut-être,
Par le respect d'un pere et la crainte d'un maître,
L'on a pu discerner ses inclinations.

SOSIE.

C'est bien dit!

SIMON.

Je bannis toutes préventions.
Ce tems où ses pareils ont pour l'Académie,
Pour la Chasse, le Jeu, les Bals, la Comédie
De ces empressemens qu'on ne peut exprimer,
Ne fit rien voir en lui que l'on dût réprimer.
Il prenoit ces plaisirs avec poids et mesure.
Je m'en applaudissois.

SOSIE.

Non à tort, je vous jure.
Ce proverbe, Monsieur, sera de tous les tems:
« Rien de trop. » Il instruit les petits et les grands.

SIMON.

De la sorte il passoit cet âge difficile,
Ne préférant jamais l'agréable à l'utile.
A servir ses amis il s'offroit de grand cœur,
Pourvu qu'il crût pouvoir le faire avec honneur.
Il avoit à leur plaire une douce habitude:
Aussi de ses desirs ils faisoient leur étude.
Ainsi donc, sans envie, il attiroit à lui
La jeunesse sensée, et si rare aujourd'hui!

SOSIE.

On appelle cela marcher avec sagesse!
A son âge savoir que la vérité blesse,
Et que la complaisance attire des amis,
C'est d'un excellent pere être le digne fils!

SIMON.

Environ vers ce tems une femme Andrienne
Vint prendre une maison assez près de la mienne,

Sans parens, sans amis, peu riche; c'est ainsi
Qu'elle partit d'Andros pour s'établir ici.
Elle étoit encor jeune et passablement belle.

SOSIE.

L'Andrienne commence à me mettre en cervelle.

SIMON.

Vivant pour lors sans bien et sans ambition,
Coudre et filer faisoit son occupation.
Le travail de ses mains, de son fil, de sa laine
A ses besoins pressans ne suffisoit qu'à peine.
On publioit par-tout sa vertu, sa pudeur :
Tout ce qu'on m'en disoit me perçoit jusqu'au cœur;
Et je cherchois déja comment je pourrois faire
Pour soulager, sous main, l'excès de sa misere.
Mais si-tôt qu'à ses yeux brillerent les amans
Elle ne garda plus tant de ménagemens.
Comme l'esprit, toujours ennemi de la peine,
Se porte du travail où le plaisir le mene,
Elle donna chez elle à jouer nuit et jour.
Parmi les jeunes gens qui lui faisoient la cour
Ceux qui pour la servir montroient le plus de zele
Obligerent mon fils à l'aller voir chez elle.
Si-tôt que je le sus, en moi-même, je dis :
« Pour le coup, c'en est fait; on le tient: il est pris ! »
J'attendois le matin leurs valets au passage,
Qui, tour-à-tour, rodoient dans tout le voisinage.
J'en appelois quelqu'un. Je lui disois: « Mon fils,
» Nomme-moi tous les gens qui sont avec Chrysis ? »
Chrysis est proprement le nom de l'Héroïne.

SOSIE.

Ah ! je n'entends que trop ! Je fais plus ; je devine.

SIMON.

Je ne me souviens plus, moi-même, où j'en étois.

SOSIE.

Vous appeliez...

SIMON, *l'interrompant.*

J'y suis. Je priois, promettois.
« Phédre, me disoit l'un, Nicérate, Clinic,
» Ces jeunes gens, tous trois, l'aimoient plus que leur
» vie. »
« Et Pamphile ? » « Pamphile, assis près d'un grand feu,
» Par complaisance attend qu'on ait fini le jeu. »
Je m'en réjouissois. Les jours suivans sans cesse
Je revenois vers eux et leur faisois largesse,
Pour savoir comme en tout mon fils se conduisoit.
Je n'eusse osé penser le bien qu'on m'en disoit.
Plusieurs fois, éprouvé de la même maniere,
Je crus pouvoir en lui prendre assurance entiere ;
Car celui qui s'expose et qui revient vainqueur
Gagne la confiance et s'attire le cœur.
D'ailleurs, de tous côtés, je dis le plus farouche,
N'osoit sans le louer même en ouvrir la bouche ;
D'une commune voix j'entendois mes amis
Qui me félicitoient d'avoir un si bon fils.
Que te dirois-je, enfin ? Chrémès, rempli de zele,
Me vient offrir sa fille et son bien avec elle ;
Pour épouser mon fils, au moins, cela s'entend.
J'approuve, je promets, et ce jour-ci se prend.

SOSIE.

A leur bonheur commun quel obstacle s'oppose ?

SIMON.

Patience : un moment t'instruira de la chose.
Lorsque Chrémès et moi nous mettions tout d'accord,
De Chrysis, tout d'un coup, nous apprenons la mort.

SOSIE.

Où qu'elle soit, Monsieur, pour Dieu, qu'elle s'y
tienne !
Je n'ai jamais rien craint tant que cette Andrienne !

SIMON.

Mon fils, qui la plaignoit dans son malheureux sort,
Ne l'abandonnoit pas, même depuis sa mort ;
Et tout se disposoit pour la cérémonie
De ces tristes devoirs qu'on rend après la vie.
Plus attentif alors je l'examinois mieux.
J'apperçus qu'il tomboit des larmes de ses yeux.
Je trouvois cela bon, et disois, en mon ame :
« Il pleure, et ne connoît qu'à peine cette femme !
» S'il l'aimoit qu'eût-il fait en un pareil malheur !
» Et si je mourois, moi, que feroit sa douleur ? »
Je prenois tout cela pour la marque infaillible
De la bonté d'un cœur délicat et sensible.
Mais, pour trancher enfin d'inutiles discours,
On emporte le corps : il y vole ; j'y cours.
Je me mets dans la foule ; et le tout pour lui plaire.
Je ne soupçonnois rien encor dans cette affaire.

SOSIE.

Comment ! que dites-vous ?

SIMON.

Attends ; tu le sauras.
Nous allions, nous suivions, nous marchions, pas à pas.
Plusieurs femmes pleuroient ; mais sur-tout une blonde
Me parut....

SOSIE, *l'interrompant.*

Belle ?.. Hein ?

SIMON.

La plus belle du monde,
Mais dont la modestie égaloit la beauté ;
Et tant de grace jointe à tant d'honnêteté
La mettoit au-dessus de tout ce qu'on admire.
Poussé par un motif que j'aurois peine à dire,
Soit qu'elle m'eût touché par son affliction,
Ou qu'elle eût sur mon cœur fait quelque impression,
Je voulus la connoître ; et dans l'instant j'appelle
Doucement le valet qui marchoit après elle :
« Quelle est cette beauté, mon ami, que tu suis ? »
Lui dis-je. Il me répond : « C'est la sœur de Chrysis. »
L'esprit frappé, surpris, et le cœur en alarmes :
« Ah ! ah ! dis-je, voici la source de ses larmes..
» Voilà donc le sujet de sa compassion ! »

SOSIE.

Je crains que tout ceci n'amene rien de bon !

SIMON.

On arrive au tombeau. Là, selon la coutume,
Le corps sur le bûcher se brûle, se consume.
Cette sœur de Chrysis, dans ces tristes momens,
Faisant retentir l'air de ses gémissemens,

Se jettant sur ce corps, que la flamme dévore,
Pour la derniere fois, veut l'embrasser encore.
Pamphile, pénétré des plus sensibles coups,
S'avance, presse, accourt, se fait jour parmi-nous,
Et de ses feux cachés découvrant le mystere,
L'arrête; et, tout rempli d'amour et de colere,
« Ma chere Glicerie, hélas! dit-il, hélas!
» Mourons ensemble, au moins!... » Elle tombe en ses bras.
Leurs yeux se rencontrant nous firent trop entendre
Qu'ils s'aimoient, dès long-tems, de l'amour le plus tendre.

SOSIE.

Que me dites-vous-là?

SIMON.

Je retourne au logis,
Dans le fond de mon cœur pestant contre mon fils,
Et n'osant pourtant point lui montrer ma colere;
Car il n'eût pas manqué de me dire: « Mon pere,
» Quel mal ai-je donc fait? Quel crime ai-je commis?
» J'ai donné du secours à la sœur de Chrysis;
» Dans la flamme elle tombe, et ma main l'en retire. »
Tu vois bien qu'à cela je n'aurois rien à dire?

SOSIE.

C'est savoir à propos dompter sa passion!
Le quereller après une telle action!
Après un mauvais coup que pourroit-il attendre?

SIMON.

Chrémès ne voulant plus de mon fils pour son gendre,

Vint dès le lendemain pour me le déclarer,
Ajoutant qu'on n'eût pu jamais se figurer
Que mon fils, sans égard, sans respect pour son pere,
Vécût, comme il faisoit, avec cette étrangere.
Moi, de nier le fait ; lui, de le soutenir.
Je m'emporte... Mais lui, ne cherchant qu'à finir,
J'eus beau lui rappeler sa promesse et la mienne,
Il me rend ma parole et retire la sienne.

SOSIE.

A Pamphile aussi-tôt vous fites la leçon ?

SIMON.

La réprimande encor n'étoit pas de saison.

SOSIE.

Comment ?

SIMON.

Il m'auroit dit, comme je m'imagine :
« Mon pere, en attendant le choix qu'on me destine,
» Et pour lequel enfin je vois tout disposer,
» Prêt à subir le joug que l'on va m'imposer,
» Dans le reste du tems, qui ne durera guere,
» Qu'il me soit libre, au moins, de vivre à ma maniere. »

SOSIE.

Quel lieu donc aurez-vous de le réprimander ?

SIMON.

Le refus, ou l'aveu me fera décider.
S'il recule, ou s'oppose à ce feint mariage,
Tu m'entendras, pour lors, prendre un autre langage.

D'un ridicule amour, par lui-même, éclairci,
Je lui montrerai bien si l'on doit vivre ainsi....
Mais suffit. A l'égard de ce maraud de Dave,
Qui, depuis si long-tems, et me joue et me brave,
Et qui, pour me tromper, fait agir cent ressorts,
Il fera pour mon fils d'inutiles efforts.
A me fourber aussi le traître veut l'instruire,
Et songe à le servir beaucoup moins qu'à me nuire.

SOSIE.

Hé! pourquoi donc cela?

SIMON.

Quoi! tu ne le sais pas?
Ah! c'est un scélérat qui ne peut faire un pas....
Mais baste!... Si j'apprends qu'en cette conjoncture
Le fourbe, contre moi, prenne quelque mesure,
Tu verras... Souhaitons seulement que mon fils
Soit à mes volontés aveuglément soumis,
Qu'il ne me reste plus qu'à renouer l'affaire.
Pour adoucir Chrémès je sais ce qu'il faut faire.
Ce que je veux de toi, c'est de persuader
Que l'hymen de mon fils ne se peut retarder;
D'appuyer ce mensonge, et jurer, sur ta tête,
Que ce jour-ci, ce jour est marqué pour la fête;
D'intimider ce Dave en cette occasion.
C'est tout ce que je veux de ton affection.

SOSIE.

Vous pouvez maintenant dormir en assurance.

SIMON.

Va, rentre.

(*Sosie rentre chez Simon.*)

SCENE III.

SIMON, *seul.*

Que de soins, sans aucune espérance !
Après bien des tourmens, pester, gronder, crier,
Pamphile ne voudra jamais se marier.
Dave m'a trop instruit ; et, malgré sa contrainte,
Le trouble de ses yeux m'a découvert sa crainte,
Lorsque je témoignai.... Mais voici le maraud !

SCENE IV.

DAVE, SIMON.

DAVE, *à part, sans voir d'abord Simon.*

On appelle cela le prendre comme il faut !
Très-certain qu'à son fils on refuse une fille,
Avec beaucoup de bien et de bonne famille,
Le bon-homme fait voir un modeste maintien,
Sans en dire un seul mot, sans en témoigner rien.

SIMON, *à part.*

Il parlera, maraud ! donne-toi patience !
Tu n'en seras pas mieux, ainsi que je le pense !

DAVE, *à part.*

Je vois bien ce que c'est : le bon vieillard a cru
Que sous l'espoir flatteur de cet hymen rompu,

Et nous ayant leurrés de cette fausse joie,
Nous passerions des jours filés d'or et de soie;
Sans trouble, sans chagrin, lorsqu'il viendroit, tout net,
Le contrat à la main, nous saisir au collet ...
La peste, qu'il en sait !

S I M O N, *à part.*

Ah! le maudit esclave!

D A V E, *à part.*

Je ne le voyois pas; c'est mon vieux maître!

S I M O N.

Dave?

D A V E, *feignant de ne le pas voir.*

Qui m'appelle?

S I M O N.

C'est moi.

D A V E.

Qui? c'est moi?

S I M O N.

Me voici.

D A V E.

Où donc?

S I M O N, *à part.*

Ah! le bourreau!

D A V E.

Je ne sais.

S I M O N.

C'est ici.

D A V E.

Je ne vois....

SIMON, *à part.*

Le pendard !

DAVE, *feignant de commencer à les reconnoître.*

Ouf !... Pardonnez, de grace !...

SIMON, *l'interrompant.*

Je t'excuse, voleur ! mais reste en cette place.

DAVE.

Vous n'avez qu'à parler.

SIMON.

Hein ?

DAVE.

Quoi ?

SIMON.

Plaît-il ?

DAVE.

Monsieur ?

SIMON.

Ce qu'on dit de mon fils lui fait bien de l'honneur ?

DAVE.

Que dit-on ?

SIMON.

Ce qu'on dit ? Qu'une certaine femme
Allume dans son cœur une illicite flamme.
Tout le monde en murmure.

DAVE.

Ah ! vraiment, c'est de quoi
Le monde se met fort en peine, que je croi !

SIMON.

Que dis-tu ?

DAVE.

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi?

DAVE.

Rien.

SIMON.

Dans la grande jeunesse,
L'ame soumise aux sens et s'égarant sans cesse....
Brisons-là; n'allons point rappeler le passé.
Mais aujourd'hui qu'il est moins jeune et plus sensé,
Dave, il faut d'autres mœurs, un autre train de vie.
Je te commande donc, ou plutôt je te prie,
Et, si ce n'est assez, je te conjure, enfin,
De remettre mon fils dans un meilleur chemin.
Tu m'entends? Hein?

DAVE.

Pas trop.

SIMON.

Je sais bien qu'à son âge
On n'aime pas, on craint, on fuit le mariage.

DAVE.

On le dit.

SIMON.

Et, sur-tout, lorsqu'un jeune imprudent
S'abandonne aux conseils d'un mauvais confident,
Il se livre à des maux qu'on ne sauroit comprendre.

DAVE.

Je commence, Monsieur, à ne vous plus entendre.

SIMON.

Tu ne m'entends plus ?

DAVE.

Non.

SIMON.

Attends jusqu'à la fin.

DAVE.

Je suis Dave, Monsieur, et ne suis pas devin.

SIMON.

Tu veux que je sois clair et plus intelligible ?

DAVE.

Oui, s'il vous plaît.

SIMON.

Je vais y faire mon possible.
Si mon fils n'est ce soir soumis à la raison,
Je te ferai demain mourir sous le bâton;
Et veux, si je l'oublie, ou si je te fais grace,
Que, sans miséricorde, on m'assomme à ta place.
Hé ! bien, de ce discours es-tu plus satisfait ?

DAVE.

Celui-ci, pour le coup, me paroît clair et net.
Ce discours-ci n'est point de ces discours frivoles,
Et renferme un grand sens, en très-peu de paroles.

SIMON.

Tu ris ; mais prends bien garde à cette affaire-ci.
Tu ne te plaindras point qu'on ne t'ait averti.
Adieu.

(Il rentre chez lui.)

SCENE V.

DAVE, *seul.*

Vous l'entendez de vos propres oreilles.
Sus, Dave, il n'est pas tems de béer aux corneilles.
Si l'esprit ne nous sert en cette occasion,
Pour mon maître, ou pour moi, je ne vois rien de bon!
Que faire? Le laisser dans ce péril extrême?
Il est mort. Le servir par quelque stratagême?
Si le vieillard le sait... Je m'y perds; et, ma foi!
Je ne vois que bâtons prêts à tomber sur moi.
Quand il saura (bons Dieux! quelle triste journée!)
Pamphile marié, depuis plus d'une année!
Pensent-ils qu'il prendra, ce vieillard emporté,
Des contes, faits en l'air, pour une vérité?
Lui diront-ils qu'elle est citoyenne d'Athenes;
Et de cent visions, dont leurs têtes sont pleines,
Croiront-ils l'endormir, en lui frottant le dos?
Un vieux Marchand périt proche l'isle d'Andros.
Après sa mort, laissant une petite fille,
Le pere de Chrysis, qui la trouva gentille,
La fit, près de Chrysis, avec soin, élever...
Imagination qu'on ne sauroit prouver!
Ce vieux Marchand mourant... Contes à dormir, fable,
Qui ne me paroît pas seulement vraisemblable...
Mais pourquoi m'arrêter à tous ces vains discours?
A des maux si pressans il faut un prompt secours.

De ce vieillard fougueux pour calmer la furie,
Quoi ! ne pourrions-nous pas résoudre Glicérie
A venir à ses pieds lui demander... Hélas !
Glicérie est malade, et je n'y songe pas;
Et si mal que je crains que la fin de sa vie
Ne soit le dénoûment de cette Tragédie...
Mais j'apperçois Misis.

SCENE VI.

MISIS, DAVE.

DAVE.

Hé ! bien, ma chere enfant,
Comment se porte-t-elle ?

MISIS.

Un peu mieux maintenant.
Mais, hélas ! on ne peut faire aucun fond sur elle.
Ce vieillard irrité lui trouble la cervelle.
Elle n'ignore pas qu'il peut, en un moment,
Rompre un hymen formé sans son consentement.
Malade comme elle est, languissante, abattue,
Bien plus que tout son mal, cette crainte la tue.
Elle découvre tout ce qu'on veut lui cacher.
Elle m'a fait sortir pour te venir chercher.
Tu lui feras plaisir de la voir, de lui dire...

DAVE, *l'interrompant.*

Je ne puis maintenant, Misis; je me retire.

De ma présence ailleurs on a trop de besoin.
Dis-lui qu'à la servir je donne tout mon soin ;
Que de ce même pas je cours toute la ville
Pour tâcher de trouver et prévenir Pamphile.
(Il s'en va.)

SCENE VII.

MISIS, *seule.*

A QUEL nouveau malheur faut-il nous préparer ?
De son empressement que pourrois-je augurer ?
« Dis-lui que de ce pas je cours toute la ville,
» Pour tâcher de trouver et prévenir Pamphile. »
Pour prévenir Pamphile ?... O Ciel ! est-il besoin
Que de le prévenir on prenne tant de soin ?
Devroit-il être un jour, une heure, un moment même,
Sans venir l'assurer de son amour extrême ?
Que laisse-t-il penser ? quel funeste embarras ?...
Dieux tout-puissans, grands Dieux ! ne l'abandonnez pas ! ...
(Appercevant Pamphile.)
Juste Ciel ! quel objet se présente à ma vue ?...
Pamphile hors de lui !.. Que mon ame est émue !...
Que vois-je ? il leve au Ciel et les mains et les yeux !...
Notre malheur, hélas ! peut-il s'expliquer mieux ?

SCENE VIII.

PAMPHILE, MISIS.

PAMPHILE, *à part, et sans voir Misis, qui se retire à l'écart.*

D'un procédé pareil un homme est-il capable ?
Est-ce là comme en use un pere raisonnable ?

MISIS, *à part.*

Que veut dire ceci ? Je tremble.

PAMPHILE, *à part.*

Ah ! quelle main,
Sort cruel ! choisis-tu pour me percer le sein ?
Quoi ! sans me pressentir sur le choix d'une femme,
Mon pere croit livrer et mon cœur et mon ame ?
D'abord, n'a-t-il pas dû me le communiquer ?

MISIS, *à part*

Qu'entends-je ? Quelle énigme il vient de m'expliquer !

PAMPHILE, *à part.*

Chrémès donc à présent tient un autre langage ?
Lui qui me refusoit sa fille en mariage,
Il prétend me la faire épouser aujourd'hui ?
Oh ! pour moi, je ne veux ni d'elle, ni de lui.
De mes vœux, de ma foi, mon cœur n'est plus le maître :
Je serois, à la fois, ingrat, parjure, traître !...
Puis-je le concevoir ?... S'il n'est aucun secours
Ce jour fatal sera le dernier de mes jours !....

De mon cœur embrasé le feu ne peut s'éteindre !...
Hélas ! des malheureux je suis le plus à plaindre !
Ne pourrai-je éviter, dans mon malheureux sort,
Un hymen mille fois plus cruel que la mort ?
De combien de rebuts m'ont-ils rendu la proie ?
On me veut aujourd'hui, demain l'on me renvoie ;
On me rappelle encor. Que dois-je soupçonner ?
Il n'est que trop aisé de se l'imaginer !
Il n'a pu de sa fille autrement se défaire ;
Il me la veut donner : voilà tout le mystere.

MISIS, *à part.*

Ce discours me saisit et me perce le cœur !

PAMPHILE ; *à part.*

Mais ce qui met encor le comble à ma douleur,
C'est l'air indifférent et l'abord de mon pere.
Croit-il qu'un mot suffit dans une telle affaire ?
Je le rencontre. A peine avoit-il pu me voir :
« Philumene est à vous, m'a-t-il dit, et ce soir... »
J'ai cru qu'il me disoit, ou qu'à l'instant je meure :
« Va, Pamphile, va-t-en te pendre, tout-à-l'heure... »
Assommé de ce coup, j'ai paru comme un sot,
Sans oser devant lui proférer un seul mot.
Si quelqu'un me demande en une telle affaire,
Averti de tout point, ce qu'il eût fallu faire :
Je ne sais ; mais je sais que dans un pareil cas
J'eusse fait ce qu'il faut pour ne l'épouser pas.
Pour moi, je ne vois plus que penser, ni que dire.
Je sens, de toutes parts, mon cœur que l'on déchire.
La pitié, le respect, m'entraînent, tour-à-tour.
Tantôt j'écoute un pere et tantôt mon amour.

Ce pere me chérit ; l'abuserai-je encore ?
Faut-il abandonner la Beauté que j'adore ?
Hélas ! que faire ? hélas ! de quel côté tourner ?

MISIS, *à part.*

Il est tems de combattre et non de s'étonner.
Il faut absolument qu'il parle à ma maîtresse.
Tout le veût ; son repos, son honneur, sa tendresse.
Tandis que son esprit ne sait où s'incliner,
Parlons, pressons : un mot peut le déterminer.

PAMPHILE, *appercevant Misis, qui se rapproche de lui.*

Qu'entends-je ?... C'est Misis !

MISIS.

Hélas ! c'est elle-même.

PAMPHILE.

Que dit-elle ?.. Prends part à ma douleur extrême !...
Que fait-elle ?... Réponds.

MISIS.

Me le demandez-vous ?
Du plus cruel destin elle ressent les coups.
Le bruit qui se répand d'un fatal hyménée,
Malgré tous vos sermens, malgré la foi donnée....
Elle craint, en un mot, que ce funeste jour,
A son fidele cœur n'arrache votre amour.

PAMPHILE.

Ciel ! puis-je le pênser ? Quel soupçon l'a frappée ?
Ah ! malheureux ! c'est moi qui l'aurois donc trompée ?
Je l'abandonnerois, au mépris de ma foi,
Elle qui n'attend rien que du Ciel et de moi ?

J'exposerois ses mœurs, sa vertu non commune,
Aux bizarres rigueurs d'une injuste fortune?
Cela ne sera point.

MISIS.

Elle ne doute pas
Que s'il dépend de vous, Pamphile... Mais, hélas!
Si l'on vous y contraint?

PAMPHILE.

Je serois assez lâche
Pour rompre, pour briser la chaîne qui m'attache?

MISIS.

Elle mérite bien que vous vous souveniez
Que les mêmes sermens, tous deux, vous ont liés!

PAMPHILE.

Si je m'en souvîendrai! qui? moi?... Toute ma vie.
Ce que me dit Chrysis, parlant de Glicérie,
Occupe incessamment mon esprit et mon cœur.
Mourante, elle m'appelle; et moi, plein de douleur,
J'avance. Vous étiez dans la chambre prochaine.
Et pour lors, d'une voix qui ne sortoit qu'à peine,
Elle me dit: (Misis, j'en verse encor des pleurs!)
« Elle est jeune, elle est belle, elle est sage, et je meurs.
» Pour conserver son bien que peut-elle à cet âge?
» La beauté pour ses mœurs est un triste avantage.
» Je vous conjure donc, par sa main que je tiens,
» Par la foi, par l'honneur, par mes pleurs, par les
» siens,
» Par ce dernier moment qui va finir ma vie,
» De ne vous séparer jamais de Glicérie!
» Pamphile, quand j'ai cru trouver un frere en vous,

» L'aimable Glicérie y crut voir un époux ;
» Et, depuis, tous ses soins n'ont tendu qu'à vous plaire.
» Soyez donc son tuteur, son époux et son pere.
» Du peu de bien qu'elle a daignez prendre le soin ;
» Conservez-le. Peut-être, elle en aura besoin. »
Elle prit nos deux mains et les mit dans la sienne :
« Que dans cette union l'amour vous entretienne ;
» C'est tout... » Elle expira dans le même moment...
Je l'ai promis, Misis ; je tiendrai mon serment.
Je ne trahirai point la foi la plus sincere :
Je te le jure encor !

MISIS.

Pamphile, je l'espere...
Mais ne montez-vous pas, pour calmer ses ennuis ?

PAMPHILE.

Je ne paroîtrai point dans le trouble où je suis...
Mais, ma chere Misis, fais en sorte, de grace !
Qu'elle ne sache rien de tout ce qui se passe.

MISIS.

J'y ferai mes efforts.

PAMPHILE.

Attends, Misis... je crains...
Non, je ne la puis voir.

MISIS, *à part.*

Hélas ! que je le plains !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CARIN, BYRRHIE.

CARIN.

Ai-je bien entendu ? me dis-tu vrai, Byrrhie ?
Le croirai-je ? Pamphile aujourd'hui se marie ?

BYRRHIE.

Cela n'est que trop vrai !

CARIN.

Mais de qui le sais-tu ?
Dis-le moi donc ?

BYRRHIE.

De Dave, à l'instant, je l'ai su.

CARIN.

Jusqu'ici, quelque espoir, au milieu de ma crainte,
Soulageoit tous les maux dont mon ame est atteinte.
Mais, enfin, interdit, languissant, abattu,
Je sens que je n'ai plus ni force, ni vertu.
C'en est fait, je succombe à ma douleur mortelle.
Hé ! puis-je vivre après cette affreuse nouvelle ?

BYRRHIE.

Lorsqu'on ne peut, Monsieur, faire ce que l'on veut,
Il faudroit essayer à vouloir ce qu'on peut.

CARIN.

Que puis-je souhaiter quand je perds Philumene ?

BYRRHIE.

Hé ! ne feriez-vous pas, avec bien moins de peine,
Un effort pour chasser ce malheureux amour
Que d'en parler, sans cesse, et la nuit et le jour?
Sans relâche, attentif au feu qui vous dévore,
Par de pareils discours vous l'irritez encore.

CARIN.

Hélas ! qu'il t'est aisé, dans un profond repos,
De vouloir apporter du remede à mes maux !

BYRRHIE.

Je vous dirai pourtant...

CARIN, *l'interrompant.*

Ah ! laisse-moi, Byrrhie !
Un semblable discours me fatigue et m'ennuie !

BYRRHIE.

Vous ferez là-dessus tout ce qu'il vous plaira.

CARIN.

Pamphile de mon sort lui seul décidera.
Il faut tout employer, avant que je périsse.
Il se rendra peut-être à mes desirs propice.
Je vais lui découvrir l'excès de mes tourmens:
Et s'il n'est pas touché des peines que je sens,
Pour quelque tems, au moins, j'obtiendrai qu'il differe
Un hymen que je crains et qui me désespere.
Pendant ce tems il peut arriver... que sait-on ?

BYRRHIE.

Il ne peut désormais arriver rien de bon !

CARIN,

CARIN, *appercevant Pamphile.*

Je vois Pamphile... O Ciel ! conseille-moi, Byrrhie ?
L'aborderai-je, ou non ?

BYRRHIE.

Contentez votre envie.
Découvrez-lui l'état où l'amour vous a mis.
Peut-être craindra-t-il quelque chose de pis.

SCENE II.

PAMPHILE, CARIN, BYRRHIE.

PAMPHILE, *à part.*

(*A Carin.*)

Je vois Carin... Bon jour.

CARIN.

Bon jour, mon cher Pamphile.
En vos seules bontés trouverai-je un asyle ?
Serez-vous mon appui ? La rigueur de mon sort
A mis entre vos mains et ma vie et ma mort !

PAMPHILE.

Hélas ! mon cher Carin, quel espoir est le vôtre ?
Je ne puis rien pour moi ; que puis-je pour un autre ?
Mais de quoi s'agit-il ?

CARIN.

Il s'agit de savoir
Si vous vous mariez, comme on dit, dès ce soir ?

PAMPHILE.

On le dit.

CARIN.

Permettez, mon cher, que je vous dis
Un adieu, qui sera le dernier de ma vie?

PAMPHILE.

Hé! pourquoi donc cela?

CARIN.

Je demeure interdit.
Je n'ose vous parler, et vous m'avez tout dit.
Byrrhie, instruit d'un mal, que j'ai peine à vous taire,
Vous peut de mes malheurs découvrir le mystere.

BYRRHIE, *à Pamphile.*

Oui-dà, je le ferai très-volontiers.

PAMPHILE.

Hé bien?

BYRRHIE.

Ne vous alarmez pas, sur-tout; c'est moins que rien.
(Montrant Carin.)
Monsieur est amoureux, amoureux, à la rage,
De celle qu'on vous va donner en mariage.

PAMPHILE.

(A Carin.)
Il l'aime?... Mais, Carin, parlez-moi nettement:
Vous aime-t-elle aussi? Par quelque engagement
Pourriez-vous?... Dites-moi... ce que je me propose...

CARIN, *l'interrompant.*

Non, je vous avoûrois ingénûment la chose.

PAMPHILE.

Ah! plût au Ciel, Carin, que pour vous et pour moi...

CARIN, *l'interrompant.*

Je suis de vos amis, Pamphile; je le croi.
Par cette amitié donc entre nous établie,
Rompez premiérement cet hymen qu'on publie.

PAMPHILE.

Je ferai mes efforts.

CARIN.

Ou bien, si votre cœur
Dans cet engagement trouve tant de douceur...

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Quelle douceur?

CARIN.

Au moins, et pour derniere grace,
Différez d'un seul jour le coup qui me menace,
Pour me donner le tems de délivrer vos yeux
D'un ami, d'un amant, d'un rival odieux!

PAMPHILE.

Ecoutez-moi, Carin. Dans le siecle où nous sommes,
Vous ne l'ignorez pas, on rencontre des hommes
Qui, parés d'un bienfait qu'ils n'ont jamais rendu,
En arrachent le fruit, qui ne leur est pas dû.
Je suis, vous le savez, d'un autre caractere;
Ainsi, pour vous parler sans feinte, sans mystere,
Cet hymen si contraire à vos plus chers desirs,
Me cause maintenant de mortels déplaisirs.

CARIN.

Hélas! vous me rendez la joie et l'espérance!

PAMPHILE.

Vous pouvez maintenant agir en assurance.

Faites pour l'épouser jouer mille ressorts;
Pour ne l'épouser point je ferai mes efforts.

CARIN.

J'emploîrai....

PAMPHILE, *l'interrompant, en voyant paroître Dave.*
Dave vient. C'est en lui que j'espere.
Son conseil nous sera, sans doute, nécessaire.

CARIN, *à Byrrhie.*

Toi, qui cent fois par jour me mets au désespoir,
Retire-toi, va-t-en.

BYRRHIE.

Monsieur, jusqu'au revoir!
(Il s'éloigne.)

SCENE III.

DAVE, CARIN, PAMPHILE.

DAVE, *à part.*

(A Pamphile et à Carin, sans les reconnoître d'abord.)

Bons Dieux! que de plaisirs!... Eh! là, Messieurs, de grace!
Je suis un peu pressé, permettez que je passe...
Pamphile n'est-il point parmi vous?... Dans son cœur
Je voudrois rétablir la paix et la douceur.
Eh! morbleu! rangez-vous!... Où diantre peut-il être?

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Il me paroît content.

PAMPHILE, *bas.*

Il ne sait pas, peut-être,
Les troubles, les chagrins dont je me sens pressé !

DAVE, *à part.*

S'il est instruit des maux dont il est menacé !...

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Ecoutez ce qu'il dit.

DAVE, *à part.*

Il court toute la ville,
Et de nous rencontrer il n'est pas bien facile !...
De quel côté tourner ?

CARIN, *bas, à Pamphile.*

Que ne lui parlons-nous ?

DAVE, *à part.*

Je vais...

PAMPHILE.

Dave ?

DAVE.

(*Reconnoissant Pamphile et Carin.*)
Qui, Dave ?... Ah ! Monsieur, c'est donc vous ?...
(*A Carin.*)
Et vous aussi, Carin ?... Alegresses ! merveilles !
Ecoutez-moi, tous deux, de toutes vos oreilles !

PAMPHILE.

Dave, je suis perdu !

DAVE.

De grace ! écoutez-moi,

PAMPHILE.

Je suis mort.

DAVE.

Je sais tout.

CARIN.

Je n'ai recours qu'en toi.

DAVE.

Je suis fort bien instruit !

PAMPHILE.

Dave, l'on me marie.

DAVE.

Je le sais.

PAMPHILE.

Dès ce soir.

DAVE.

Eh ! merci de ma vie !
Un moment de repos !... Je sais vos embarras.

(*A Carin.*)

Vous craignez d'épouser.... Vous, de n'épouser pas ?

CARIN.

C'est cela.

PAMPHILE, *à Dave.*

Tu l'as dit.

DAVE.

Oh ! cessez de vous plaindre ;
Jusques ici, tous deux, vous n'avez rien à craindre.

PAMPHILE.

Hâte-toi, tire-moi de la crainte où je suis.

DAVE.

Eh ! je le fais aussi, le plutôt que je puis.

Vous n'épouserez point, vous dis-je, Philumene,
Et j'en ai, je vous jure, une preuve certaine.

PAMPHILE.

D'où le sais-tu? dis-moi?

DAVE.

Je le sais, et fort bien.
Votre pere tantôt, par forme d'entretien,
M'a dit: « Dave, je veux sans tarder davantage,
» De mon fils aujourd'hui faire le mariage. »
Passons. Vieillard jasant tient discours superflus,
Dont, très-heureusement, je ne me souviens plus.
Au même instant, rempli d'une douleur mortelle,
Je cours pour vous porter cette triste nouvelle.
Je vais droit à la place, où ne vous voyant point,
Je me trouve, pour lors, affligé de tout point.
Je gagne la hauteur; et là, tout hors d'haleine,
En cent lieux différens où mon œil se promene,
Elevé sur mes pieds, je m'apperçois fort bien
Que je découvre tout et ne discerne rien.
Je descends promptement; je rencontre Byrrhie.
Avec empressement je le prie et reprie
De me dire en quel lieu vous êtes. Ce nigaud
Me regarde, m'écoute et s'enfuit aussi-tôt.
Las, fatigué, chagrin, je pense, je repense...
« Mais pour ce mariage on fait peu de dépense, »
Dis-je alors. Là-dessus je prends quelque soupçon.
Ce bon-homme me vient quereller sans raison.
Il nous forge un hymen pour nous tromper, je gage.
Ces doutes, bien fondés, rappellent mon courage.

PAMPHILE.

Hé ! bien, après ?

DAVE.

Après ? Plus gaillard, plus dispos,
J'arrive à la maison de Chrémès aussi-tôt.
Je considere tout avec exactitude.
Un seul valet, sans soin et sans inquiétude,
Respiroit à la porte un précieux loisir ;
Et, malgré le grand froid, ronfloit avec plaisir.
J'en tressaille.

PAMPHILE.

Poursuis ?

DAVE.

Cette maison m'étonne,
D'où personne ne sort, où n'aborde personne,
Où je ne vois amis, parentes, ni parens,
Ni meubles somptueux, ni riches vêtemens,
Où l'on ne parle point de musique, de danse.

PAMPHILE.

Ah ! Dave !

DAVE.

Cet hymen a-t-il de l'apparence ?

PAMPHILE.

Je ne sais que penser.

DAVE.

Que me dites-vous-là ?
C'est, très-certainement, un conte que cela.
Je fais plus. A l'instant j'entre dans la cuisine ;
Je n'y vois qu'un poulet d'assez mauvaise mine,

Un seul petit poisson, qui dans l'eau barbottoit,
Un Cuisinier transi, qui dans ses mains souffloit.

CARIN.

Dave, tu me parois comme un Dieu tutélaire !
Je retrouve en toi seul un protecteur, un pere !

DAVE.

Eh ! vous n'en êtes pas encore où vous pensez.

CARIN, *montrant Pamphile.*

Il n'épousera point Philumene ?

DAVE.

Est-ce assez ?
Dites-moi, s'il vous plaît, est-ce ainsi qu'on raisonne?
Parce qu'il ne l'a point, faut-il qu'il vous la donne?
Ne tardez pas, allez, employez vos amis,
Montrez-vous caressant, obligeant et soumis.

CARIN.

Va, je n'oublîrai rien. Je ferois plus encore
Pour posséder un jour la Beauté que j'adore.

(Il s'en va.)

SCENE IV.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *à part.*

Mais pourquoi donc, mon pere, à ce point nous jouer?

DAVE.

Il sait bien ce qu'il fait; vous l'allez avouer.
Si Chrémès rompt des nœuds formés par votre pere,

Votre pere ne peut que se plaindre, ou se taire.
Il sent bien qu'il eût dû vous en parler d'abord ;
Il vous veut maintenant mettre dans votre tort.
Si dans cette union feinte qu'il vous propose,
Vous ne lui paroissez soumis en toute chose,
Ah ! pour lors, vous verrez de terribles éclats !

PAMPHILE.

Je me prépare à tout.

DAVE.

Ne vous y trompez pas.
C'est votre pere, au moins, pensez-y mieux, Pamphile;
Et de lui résister c'est chose peu facile !
Dans de nouveaux chagrins n'allez point vous plonger.
Sur le moindre soupçon qu'il pourroit se forger,
Il vous feroit chasser brusquement Glicérie,
Et vous n'en entendriez parler de votre vie.

PAMPHILE.

La chasser ! juste Ciel !

DAVE.

N'en doutez nullement.

PAMPHILE.

Que faut-il faire ? hélas !

DAVE.

Dire, tout maintenant,
Qu'à suivre ses conseils vous n'aurez nulle peine,
Et que vous êtes prêt d'épouser Philumene.

PAMPHILE.

Hein ?

DAVE.

Plaît-il ?

PAMPHILE.

Je dirai...

DAVE, *l'interrompant.*

Pourquoi non?

PAMPHILE.

Que je vais?...

Non, Dave, encore un coup, ne m'en parle jamais.

DAVE.

Croyez-moi.

PAMPHILE

C'en est trop, et ce discours me lasse.

DAVE.

Mais que risquerez-vous? Ecoutez-moi, de grace!

PAMPHILE.

De me voir séparer de l'objet de mes vœux;
D'épouser Philumene et vivre malheureux!

DAVE.

Cela ne sera point, soit dit sans vous déplaire,
Je vois plus clair que vous dans toute cette affaire.
Vous ne hasardez rien à vous humilier.
Votre pere dira : « Je veux vous marier;
» J'ai choisi ce jour-ci pour célébrer la fête. »
Et vous lui répondrez, en inclinant la tête:
« Mon pere, je ferai tout ce qu'il vous plaira. »
Fiez-vous en à moi : ce coup l'assommera,
Et ce bon-homme, enfin, en intrigues fertile,
Cessera de poursuivre un dessein inutile.
Chrémès, dans son refus plus ferme que jamais,
Vous va servir, Monsieur, et selon vos souhaits.

Ainsi vous passerez, au gré de votre envie,
Sans trouble, d'heureux jours auprès de Glicérie.
Chrémès, de votre amour par mes soins informé,
Dans son juste refus se verra confirmé.
Mais ressouvenez-vous que le nœud de l'affaire
Est de paroître en tout soumis à votre pere.
Et ne vous allez point encore imaginer
Qu'il ne trouvera plus de fille à vous donner.
Dans cet engagement que vous faites paroître ;
Il vous la choisira vieille et laide, peut-être,
Plutôt que vous laisser dans le déréglement,
Où vous lui paroissez vivre jusqu'à présent.
Mais si vous vous montrez soumis à sa puissance,
Le bon-homme, pour lors, rempli de confiance,
Nous laissera le tems de choisir, d'inventer
Quel remede à nos maux nous devons apporter.

PAMPHILE.

Dave, crois-tu cela ?

DAVE.

Si je le crois ? Sans doute.

PAMPHILE.

Hélas ! si tu savois ce qu'un tel effort coûte !

DAVE.

Par ma foi ! vous rêvez. Quoi donc ! y pensez vous ?
On se moque de lui tant qu'on veut, enrre nous...
Le voici... Bon ! courage ! un peu d'effronrerie.
Sur-tout, ne paroissez point triste, je vous prie.

SCENE V.

SCENE V.

SIMON, PAMPHILE, DAVE.

SIMON, *à part, dans le fond, sans voir d'abord son fils et Dave.*

Je reviens pour savoir quel conseil ils ont pris.

DAVE, *à part, en regardant furtivement Simon, qui ne le voit pas.*

Cet homme croit trouver un rebelle en son fils,
Et médite, à part lui, quelque trait d'éloquence,
Dont nous l'allons payer autrement qu'il ne pense...
(*Bas, à Pamphile.*)
Allons, songez à vous et possédez-vous bien.

PAMPHILE, *bas.*

Je ferai de mon mieux; mais ne me dis plus rien.

DAVE, *bas.*

Si vous lui répondez, ainsi que je l'espere :
« Tout ce que vous voudrez; j'obéirai, mon pere... »
Vous le verrez confus, sans pouvoir dire un mot;
Et si cela n'est pas, prenez-moi pour un sot.

SIMON, *à part, en appercevant son fils et Dave.*

Ah! les voici tous deux, et je vais les surprendre.

DAVE, *bas, à Pamphile.*

Prenez garde, il nous voit... N'importe, il faut l'attendre.

SIMON, *à Pamphile.*

Pamphile?

DAVE, *bas, à Pamphile.*

Tournez-vous, et paroissez surpris.

SCENE VI.

BYRRHIE, *dans le fond, et sans se faire voir;* SIMON, PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *à Simon, avec un feint étonnement.*

Ah! mon pere!

DAVE, *bas.*

Fort bien!

SIMON, *à Pamphile.*

C'est aujourd'hui, mon fils,
Que l'hymen se conclut et que tout se dispose.

PAMPHILE.

Mon pere, je suis prêt à terminer la chose.

BYRRHIE, *à part.*

Qu'entends-je? que dit-il?

DAVE, *bas, à Pamphile, en lui montrant Simon.*

Il demeure muet!

SIMON, *à Pamphile.*

Mon fils, de ce discours je suis fort satisfait.
Je n'attendois pas moins de votre obéissance;
L'effet n'a nullement trompé mon espérance.

DAVE, *à part.*

J'étouffe!

BYRRHIE, *à part.*

Après le tour de ces mauvais railleurs,
Mon maître peut chercher une autre femme ailleurs!

SIMON, *à Pamphile.*

Entrez : Chrémès dans peu chez moi viendra se rendre,
Et ce n'est pas à lui, mon fils, à vous attendre.

PAMPHILE.

J'y vais.

BYRRHIE, *à part.*

O tems ! ô mœurs ! qu'êtes-vous devenus ?

SIMON, *à Pamphile.*

Allez, rentrez, vous dis-je, et ne ressortez plus.

(*Pamphile rentre chez son pere, et Byrrhie s'éloigne.*)

SCENE VII.

SIMON, DAVE.

DAVE, *à part, et sans regarder Simon.*

Il me regarde : il croit, je gagerois ma vie,
Que je reste en ce lieu pour quelque fourberie.

SIMON, *à part.*

Si de ce scélérat, par quelque heureux moyen,

(*A Dave.*)

Je pouvois... A quoi donc s'occupe Dave ?

DAVE.

A rien.

SIMON.

A rien ?

DAVE.

A rien du tout, ou qu'à l'instant je meure !

SIMON.

Tu me semblois pensif, inquiet, tout-à-l'heure?

DAVE.

Moi? non.

SIMON.

Tu marmotois pourtant je ne sais quoi.

DAVE.

(*A part.*)

Quel conte!... Il ne sait plus ce qu'il dit, par ma foi!

SIMON.

Hein?

DAVE.

Plaît-il?

SIMON.

Rêves-tu?

DAVE.

Très-souvent, dans les rues,

Je fais châteaux en l'air, je bâtis dans les nues;

Et rêver de la sorte est, vous le savez bien,

Rêver à peu de chose et, pour mieux dire, à rien.

SIMON, *voyant que Dave affecte de ne le pas regarder.*

Quand je te fais l'honneur de te parler, j'enrage!

Tu devrois bien, au moins, me tourner le visage.

DAVE.

Ah! que vous voyez clair!... C'est encore un défaut

Dont je me déferai, Monsieur, tout au plutôt.

SIMON.

Ce sera fort bien fait. Une fois en ta vie....

DAVE, *l'interrompant.*

Vous voulez-bien, Monsieur, que je vous remercie?

SIMON.

De quoi?

DAVE.

De vos avis donnés, très-à-propos.

SIMON.

J'y consens.

DAVE.

En effet, aller tourner le dos
Lorsque quelqu'un vous parle!

SIMON, *à part.*

Ah! quelle patience!

DAVE.

C'est choquer, tout-à-fait, l'exacte bienséance!

SIMON.

Auras-tu bientôt fait?

DAVE.

Une telle leçon
Me fait ouvrir les yeux de la bonne façon!

SIMON.

Oh! tu m'avertiras quand ton oreille prête....

DAVE, *l'interrompant.*

Je m'en vais; je vois bien que je vous romps la tête.

SIMON.

Eh! non, bourreau! Viens-çà; je te veux parler.

DAVE.

Bon!

SIMON.

Oui, je te veux parler. Le veux-tu bien, ou non?

DAVE.

Si j'avois cru, Monsieur...

SIMON, *l'interrompant.*

Ah ! bon Dieu ! quel martyre !

DAVE.

Que vous eussiez encor quelque chose à me dire,
Je me fusse gardé d'interrompre un instant...

SIMON, *l'interrompant.*

Hé ! ne le fais-tu pas, bourreau ! dans ce moment ?

DAVE.

Je me tairai.

SIMON.

Voyons.

DAVE.

Je n'ouvre pas la bouche.

SIMON.

Tant mieux !

DAVE.

Et me voilà, Monsieur, comme une souche.

SIMON, *levant son bâton.*

Et moi si je t'entends je ne manquerai pas,
Du bâton que voici de te casser les bras.
Or sus, puis-je espérer qu'aujourd'hui, sans contrainte,
La vérité pourra, sans recevoir d'atteinte,
Une fois seulement, de ta bouche sortir ?

DAVE.

Qui voudroit devant vous s'exposer à mentir?

SIMON.

Écoute, il n'est pas bon de me faire la nique!

DAVE.

Je ne le sais que trop! Qui s'y frotte, s'y pique!

SIMON.

Oh! bien, cela conté, comme tu me le dis,
Cet hymen ne fait-il nulle peine à mon fils?
N'as-tu point remarqué quelque trouble en son ame,
A cause de l'amour qu'il a pour cette femme?

DAVE.

Qui, lui? Voilà, ma foi! de plaisantes amours!
Ce trouble sera donc de trois ou quatre jours?
Puis, ne savez-vous pas qu'ils sont brouillés ensemble?

SIMON.

Brouillés?

DAVE.

Je vous l'ai dit.

SIMON.

Non, à ce qu'il me semble.

DAVE.

Oh! bien, tout va, vous dis-je, au gré de vos souhaits.
Ils sont brouillés, brouillés, à ne se voir jamais.
Vous voyez qu'à vous plaire il fait tout son possible;
De l'état de son cœur c'est la preuve sensible.

SIMON.

Il est vrai que j'ai lieu d'en être fort content;
Mais il m'a paru triste, embarrassé, pourtant?

DAVE.

Ma foi! je ne puis plus le cacher davantage.
Je crois que vous verriez au travers d'un nuage.

SIMON.

Hé! bien?

DAVE.

Vous l'avez dit, il est un peu chagrin.

SIMON.

Tu vois....

DAVE, *l'interrompant.*

Peste! je vois que vous êtes bien fin!

SIMON.

Dis-moi donc?

DAVE, *hésitant.*

Ce n'est rien... c'est une bagatelle...

SIMON.

Mais encor?

DAVE.

Que se forge une jeune cervelle.

SIMON.

Quoi! je ne puis savoir?

DAVE.

Il conçoit de l'ennui...
Mais ne me brouillez pas, s'il vous plaît, avec lui.

SIMON.

Il ne le saura point.

DAVE.

Il dit qu'on le marie
Sans éclat; qu'on l'expose à la plaisanterie.

SIMON.

Comment donc?

DAVE.

« Quoi! dit-il, personne n'est commis
» Pour prier seulement nos parens, nos amis?
» Pour un fils, poursuit-il, rempli d'obéissance,
» Épargne-t-on les soins, autant que la dépense? »

SIMON.

Moi?

DAVE.

Vous. Il a monté dans son appartement.
Il y croyoit trouver un riche ameublement.
Il n'a pas tort, au moins!... Si j'osois...

(*Il hésite.*)

SIMON.

Je t'en prie?

DAVE.

Je vous accuserois d'un peu de ladrerie.

SIMON.

Retire-toi, maraud!

DAVE, *à part, en s'en allant.*

Il en tient!

SCENE VIII.

SIMON, *seul.*

Sur ma foi,
Je crois que ce coquin se moque encor de moi !
Ce traître, ce pendard à toute heure m'occupe !
Eh ! quoi, serai-je donc incessamment sa dupe ?...
Si j'allois... C'est bien dit !... Que sert-il de rêver?
Bon ou mauvais, n'importe, il faut tout éprouver.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIMON, *seul.*

Ah ! je puis maintenant, selon toute apparence,
D'un succès assuré concevoir l'espérance.
S'ils m'ont voulu jouer dans cette affaire-ci,
J'ai de quoi maintenant me moquer d'eux aussi !
S'ils sont de bonne-foi, comme je le souhaite,
Dans deux heures, au plus, l'affaire sera faite...
(*Appelant.*) (*A part.*)
Holà, Sosie, holà ?... Bons Dieux ! que de plaisirs
De voir tout réussir au gré de ses desirs !

SCENE II.

SOSIE, SIMON.

SOSIE.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

SIMON.

Écoute des merveilles...
(*Lui faisant regarder autour de lui si personne ne l'écoute.*)
Mais ce coquin de Dave est tout yeux, tout oreilles.
Prends garde.

SOSIE.

Là-dessus n'ayez aucun soupçon.
Il n'abandonne pas un instant la maison.
Tout se fait, disent-ils, au gré de leur envie :
Ils n'ont jamais été si contens de leur vie.

SIMON.

Tel qui rit le matin pleure à la fin du jour ;
Et le proverbe dit que chacun a son tour.

SOSIE.

Hé! comment donc?

SIMON.

Je suis au comble de la joie!

SOSIE.

Quel est enfin ce bien que le Ciel vous envoie?

SIMON.

Ce mariage feint, à plaisir inventé,
Ce conte....

SOSIE.

Hé! bien, ce conte?

SIMON.

Est une vérité.

SOSIE.

D'un autre que de vous j'aurois peine à le croire.

SIMON.

Je te vais, en deux mots, conter toute l'histoire.
Mon fils, m'ayant promis ce que je demandois,
Et même beaucoup plus que je n'en attendois,
M'a jetté, tout d'un coup, dans quelque défiance.
J'ai prié Dave alors, avec beaucoup d'instance,

De vouloir pleinement éclaircir mes soupçons.
Le traître m'en a dit de toutes les façons !
M'a fait cent questions sur une bagatelle ;
Et le chien m'a si bien démonté la cervelle
Que dans tous ses discours je n'ai rien vu, si-non
Qu'il se moquoit de moi.

SOSIE.

Tout de bon ?

SIMON.

Tout de bon.
Je chasse sur le champ cette maligne bête ;
Tout ému que je suis, il me vient dans la tête
De voir Chrémès. Je suis ce premier mouvement ;
J'arrive à sa maison dans cet empressement.
Les complimens rendus, je lui fais des caresses,
Cent protestations, mille et mille promesses.
J'ai tant prié, pressé ; je m'y suis si bien pris
Que sa fille aujourd'hui doit épouser mon fils.

SOSIE.

Ah ! que me dites-vous ?

SIMON.

C'est la vérité pure.
Tout m'a favorisé dans cette conjoncture ;
Et tu verras dans peu Chrémès venir ici,
(*Voyant paroître Chrémès.*)
Pour conclure l'hymen... Justement, le voici.

SCENE III.

CHRÉMÈS, SIMON, SOSIE.

SIMON, *à part.*

NON, je ne me sens pas !.... O Ciel ! je te rends grace !....

(*A Chrémès, en l'embrassant.*)

Mon cher Chrémès, souffrez qu'encor je vous embrasse....

Allons, n'entrons-nous pas ?

(*Sosie s'éloigne.*)

SCENE IV.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

VOTRE intérêt, le mien
Me font vous demander un moment d'entretien.

SIMON.

Chez moi nous serons mieux.

CHRÉMÈS.

Il n'est pas nécessaire.
Un mot est bientôt dit ; je ne tarderai guere.

SIMON.

Vous n'auriez pas changé de résolution?

CHRÉMÈS.

Monsieur, sur tout ceci j'ai fait réflexion.
De vos empressemens je n'ai pu me défendre:
J'ai donné ma parole; et je viens la reprendre.

SIMON.

Pour la seconde fois, Chrémès, y pensez-vous?

CHRÉMÈS.

Pour la centieme fois; car enfin, entre nous,
A votre fils plongé dans le libertinage
Irois-je ainsi donner ma fille en mariage?
C'est se moquer, tout franc; et vous n'y songez pas
De me pousser, vous-même, à faire un mauvais pas.
Croyez, d'ailleurs, Simon, que cet effort me coûte!

SIMON.

Ah! de grace! un moment.

CHRÉMÈS.

Parlez, je vous écoute.

SIMON.

Chrémès, par tous les Dieux, j'ose vous conjurer,
Par l'amitié, qu'en nous rien ne peut altérer,
Qui dès nos jeunes ans a commencé de naître,
Que l'âge et la raison ont formée et vu croître,
Par cette fille unique en qui vous vous plaisez,
Par mon fils, du salut duquel vous disposez,
D'accomplir cet hymen sans tarder davantage!
C'est de notre amitié le plus sûr témoignage.

CHRÉMÈS.

Ah! Simon, cachez-moi toute votre douleur:

Ce discours me saisit et me perce le cœur !
A vos moindres desirs je suis prêt à me rendre.
Du moins, à votre tour, daignez aussi m'entendre.
Voyons : si cet hymen leur est avantageux,
J'y consens ; à l'instant marions-les tous deux.
Mais quoi ! si cet hymen, que votre cœur souhaite,
Dans des gouffres de maux, l'un et l'autre, les jette,
Nous devons regarder la chose de plus près,
Et prendre de tous deux les communs intérêts.
Pensons donc, pour le bien et de l'un et de l'autre,
Que Pamphile est mon fils, que ma fille est la vôtre.

SIMON.

Et je le fais aussi ; je ne regarde qu'eux :
Leur bonheur est très-sûr, leur malheur est douteux.
A conclure aujourd'hui, Chrémès, tout nous convie.

CHRÉMÈS.

Comment ?

SIMON.

Il ne voit plus....

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

Hé ! qui donc ?

SIMON.

Glicérie.

CHRÉMÈS.

J'entends.

SIMON.

Ils sont brouillés ; mais, comptez là-dessus,
Si brouillés que je crois qu'il n'y songera plus.

CHRÉMÈS.

Fable !

SIMON.

Rien n'est plus vrai, Chrémès, je vous le jure.

CHRÉMÈS.

Ne nous arrêtons point à cette conjecture.
Simon, nous le savons, et depuis plus d'un jour,
Les piques des amans renouvellent l'amour.

SIMON.

Chrémès, n'attendons pas que cet amour renaisse,
Et profitons d'un tems qu'un bon destin nous laisse.
N'exposons plus mon fils aux charmes séducteurs,
Aux larmes, aux transports, à ces feintes douleurs,
Dont se sert avec fruit une coquette habile:
Prévenons ce malheur en mariant Pamphile.
De Philumene alors mon fils étant l'époux
Prendra des sentimens dignes d'elle et de vous.

CHRÉMÈS.

Votre amour aveuglé vous flatte et vous abuse.
Nous accordera-t-il un bien qu'il vous refuse?
Ne nous amusons point d'un ridicule espoir.

SIMON.

Sans l'avoir éprouvé, pouvez-vous le savoir?

CHRÉMÈS.

En vérité, Simon, l'épreuve est dangereuse!

SIMON.

Çà, je le veux, prenons que la chose est douteuse.
S'il arrivoit, pourtant, ce que je ne crains pas,
Quelque désordre : eh! bien, sans faire de fracas
Nous les séparerions. Regardez, je vous prie;
Voilà le plus grand mal. Mais, s'il change de vie,

Considérez les biens que vous nous donnerez.
D'abord notre amitié, que vous conserverez ;
En second lieu, le fils que vous rendez au pere :
Pour vous un gendre acquis et soigneux de vous plaire,
A Philumene enfin un époux vertueux.

CHRÉMÈS.

Oh ! bien, soit, que l'hymen les unisse tous deux.

SIMON.

Ah ! c'est avec raison, Chrémès, que je vous aime,
Je vous le dis sans fard, à l'égal de moi-même.

CHRÉMÈS.

Je vous suis obligé. Qui vous a donc appris
Que l'Andrienne enfin ne voit plus votre fils ?

SIMON.

Vous me feriez grand tort, mon cher Chrémès, de croire
Que je voulusse ici vous forger une histoire.
C'est Dave, à qui mon fils ne cache jamais rien,
Qui me l'a dit tantôt, par forme d'entretien.
C'est de lui que je sais, comme chose certaine,
Le desir qu'a mon fils d'épouser Philumene.
Je m'en vais l'appeler. Cachez-vous dans ce coin ;
De tout ce qu'il dira vous serez le témoin.

CHRÉMÈS.

Je fais ce qu'il vous plaît.

SIMON, *appercevant Dave.*

Ah ! le voilà, lui-même.

(*Chrémès se cache dans un coin.*)

SCENE V.

DAVE, SIMON, CHRÉMÈS, *caché, dans un coin du Théatre.*

DAVE, *à Simon.*

POURQUOI nous laissez-vous dans cette peine extrême?
Il se fait déja tard. C'est se moquer, aussi!
L'épouse ne vient point, et devroit être ici.
Nous sommes de la voir dans une impatience....

SIMON, *l'interrompant.*

Va, Dave, elle y sera plutôt que l'on ne pense.

DAVE.

Elle n'y peut venir assez tôt.

SIMON.

Je le croi.

Et Pamphile?

DAVE.

Il l'attend plus ardemment que moi.

SIMON, *toussant.*

Hem, hem, hem!

DAVE.

Vous toussez?

SIMON.

Ce n'est rien.

DAVE.

Je l'espere.

Tous ces petits enfans, dont vous serez grand-pere,

Auront besoin de vous. Cela donne à rêver ;
Et pour eux et pour nous il faut vous conserver.

SIMON.

Que fait mon fils ?

DAVE.

Il court, il arrange, il ordonne
Et se donne, ma foi ! plus de soin que personne.

SIMON.

Mais, encor, que dit-il ?

DAVE.

Oh ! vraiment, ce qu'il dit ?...
Je crois qu'à tous momens il va perdre l'esprit.

SIMON.

Hé ! comment donc cela ?

DAVE.

Son ame impatiente
Ne sauroit supporter une si longue attente.

SIMON, *toussant encore.*

Hem, hem !

DAVE.

Mais, cependant, ce rhume est obstiné !

SIMON.

Un peu de mouvement que je me suis donné....
Laissons.... Il parle donc souvent de Philumene ?

DAVE.

C'est son petit bouchon, sa Princesse, sa Reine.

SIMON.

Cela me fait plaisir !

DAVE, *riant.*

Et le pauvre garçon
A déja composé pour elle une chanson.

SIMON.

Je pense que tu ris?

DAVE.

Il faut bien que je rie:
Je n'ai jamais été plus joyeux de ma vie!

SIMON.

Dave, il faut maintenant t'avouer mon secret.
J'avois toujours de toi craint quelque mauvais trait,
Et l'amour de mon fils avec cette étrangere
Me rendoit défiant; je ne puis plus le taire.

DAVE.

Moi, vous tromper? Bons Dieux! que me dites-vous-là?
Je ne suis, vraiment, pas capable de cela!

SIMON.

Je l'ai cru. Maintenant que ton zele m'impose,
Je te vais découvrir ingénûment la chose.

DAVE.

Quoi donc?

SIMON.

Tu le sauras, car je me fie à toi.

DAVE.

J'aimerois mieux cent fois....

SIMON, *l'interrompant.*

C'est assez, je te croi.
L'hymen en question ne se devoit point faire.

DAVE.

Comment ?

SIMON.

Pour vous tromper j'ai fait tout ce mystere.

DAVE.

Que me dites-vous-là ?

SIMON.

Que la chose est ainsi.

DAVE.

Non, je n'eusse jamais deviné celui-ci....
Ah! que vous en savez!

CHRÉMÈS, *à Simon, en sortant du lieu où il étoit caché.*

C'est trop long-tems attendre,
Et j'en sais beaucoup plus qu'il n'en falloit entendre.
Je vais chercher ma fille et l'amener chez vous.

(Il s'en va.)

SCENE VI.

SIMON, DAVE.

SIMON.

Tu comprends bien ?

DAVE, *à part.*

Ah! Ciel! où nous fourrerons-nous ?

SIMON.

Et, sans te fatiguer d'inutile redite,
Tu vois de tout ceci la naissance et la suite ?

DAVE.

Il ne m'échappe rien, Monsieur, je comprends tout.

SIMON.

Je te le veux conter de l'un à l'autre bout.

DAVE.

Ne vous fatiguez point.

SIMON.

Je veux....

DAVE, *l'interrompant.*

Je vous en prie!

SIMON.

Mais, du moins, il faut bien que je te remercie.
Ce mariage, enfin, dont je me sais bon gré,
C'est toi, Dave, c'est toi qui me l'as procuré.

DAVE, *à part.*

Ah! je suis mort!

SIMON.

Plaît-il?

DAVE.

Fort bien! le mieux du monde!

SIMON.

Et je m'en souviendrai.

DAVE, *à part.*

Que le Ciel te confonde!

SIMON.

Que murmures-tu-là, tout bas, entre tes dents?

DAVE.

Il m'a pris tout d'un coup des éblouissemens.

SIMON.

Cela se passera. Désormais fais en sorte
Que mon fils dans l'hymen sagement se comporte.

DAVE.

Allez, vous n'en aurez que du contentement.

SIMON.

Dave, mieux que jamais tu le peux maintenant.
L'Andrienne et Pamphile étant brouillés ensemble,
C'est pour ce mariage un grand bien, ce me semble?

DAVE.

Reposez-vous sur moi, puisque je vous le dis.

SIMON.

N'est-il pas à présent?...

DAVE, *l'interrompant.*

Il est dans le logis.

SIMON.

Je m'en vais le trouver; cette affaire le touche.
Il faut de tout ceci l'instruire par ma bouche.

(*Il rentre chez lui.*)

SCENE VII.

DAVE, *seul.*

Ou suis-je? où vais-je?.... Hélas! quel destin est le mien?
Je ne me connois plus, et je suis moins que rien.
Ne pourrai-je obtenir, par grace singuliere,
Qu'on me jette dans l'eau, la tête la premiere?
Je l'entreprendrois bien; mais, malheureux en tout,
J'y ferois mes efforts sans en venir à bout!

Quelque

Quelque mauvais démon, par quelque diablerie,
Me retiendroit en l'air, pour conserver ma vie.
Que deviendrai-je donc?... Je suis bien avancé !
J'ai tout perdu, brouillé; j'ai tout bouleversé.
Sans en tirer de fruit, j'ai trompé mon vieux maître;
Dans ces noces, enfin, qui ne devoient point être,
Misérable ! j'embarque et j'engage son fils,
Malgré tous ses conseils, que je n'ai point suivis...
Si je puis revenir du danger qui me presse,
Je fais vœu désormais à la sainte paresse
De chercher le repos et la tranquillité
Au fond de la mollesse et de l'oisiveté.
Pour lors je passerai, sans trouble, sans affaire,
La nuit à bien dormir, le jour à ne rien faire.
Finesse, ruse, fourbe, adresse, activité,
Tant de soins, tant de pas que m'ont-ils rapporté?
Si j'eusse demeuré dans une paix profonde,
Maintenant nous serions les plus heureux du monde....
Ah ! je le vois... Grands Dieux ! c'en est fait, et je crois
Qu'il me va voir ici pour la derniere fois !

SCENE VIII.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE, *à part, sans voir d'abord Dave.*

OU trouverai-je donc ce scélérat, ce traître?

DAVE, *à part.*

Je me meurs!

PAMPHILE, *à part.*

A mes yeux osera-t-il paroître ?
Des rigueurs du destin je n'ose murmurer.
Des conseils d'un maraud que pouvois-je espérer ?
Mais il partagera le tourment que j'endure !

DAVE, *à part.*

Si je puis échapper d'une telle aventure
Je ne dois désormais plus craindre pour mes jours!

PAMPHILE, *à part.*

Que dirai-je à mon pere ?... Il n'est plus de secours.
Moi, qui lui paroissois rempli d'obéissance,
De changer à ses yeux aurai-je l'insolence ?
Que faire ?... Je ne sais.

DAVE, *à part.*

Ni moi, de par les Dieux !...
Et, cependant, en vain j'y rêve de mon mieux !

PAMPHILE, *appercevant Dave.*

Ah ! c'est vous ?

DAVE, *à part.*

Il me voit !

PAMPHILE.

Effronté ! misérable!
Hé ! bien, où me réduit ton conseil détestable ?
Dans quel abîme affreux...

DAVE, *l'interrompant.*

Je vous en tirerai !

PAMPHILE.

Tu m'en retireras ?

DAVE.

Ou bien j'y périrai !

PAMPHILE.

Oui, comme tu l'as fait, double chien! tout-à-l'heure.

DAVE.

Non, je m'y prendrai mieux, Pamphile, que je meure!

PAMPHILE.

Quoi donc! je me fîrois encore à toi, bourreau!
A toi, qui m'as tendu cet horrible panneau?
Ne t'avois-je pas dit qu'il valoit mieux se taire?

DAVE.

Oui, vous me l'aviez dit.

PAMPHILE.

Que te faut-il donc faire!

DAVE.

Me pendre. Mais, avant cette exécution,
Donnez-moi quelque tems pour la réflexion.
Il ne faut qu'un moment pour nous tirer d'affaire.

PAMPHILE.

Non, je n'entends plus rien qui ne me désespere.
Infâme! tu peux bien t'apprêter à mourir;
Mais je veux y rêver pour te faire souffrir.

SCENE IX.

CARIN, PAMPHILE, DAVE.

CARIN, *à Pamphile.*

OSE-T-ON le penser? oseroit-on le croire?
Peut-on exécuter une action si noire?

PAMPHILLE, *montrant Dave.*

Je suis au désespoir, Carin! Ce malheureux,
En voulant nous servir, nous a perdus tous deux!

CARIN.

En voulant nous servir? Le prétexte est honnête!

PAMPHILE.

Comment?

CARIN.

A ces discours croit-on que je m'arrête?

PAMPHILE.

Que veut dire ceci?

CARIN.

Mon malheureux amour
A fait un changement bien cruel en un jour!
Vous abandonnez donc cette pauvre Andrienne?
Hélas! je vous croyois l'ame comme la mienne!

PAMPHILE.

Cela n'est point ainsi, vous dis-je; croyez-moi.

CARIN.

Le plaisir n'étoit pas assez grand, je le voi,

Si vous ne me flattiez d'une fausse espérance.
Epousez Philumene.

PAMPHILE.

Une vaine apparence
(*Montrant Dave.*)
Vous abuse, Carin... Vous ne comprenez pas
Que c'est ce malheureux qui fait notre embarras.
Il devient mon bourreau. Mes intérêts, les vôtres...

CARIN, *l'interrompant.*

Vous traite-t-il plus mal que vous traitez les autres?

PAMPHILE.

Si vous me connoissiez, ou l'amour que je sens,
Je vous verrois bientôt changer de sentimens!

CARIN.

Ah! je vois ce que c'est: malgré l'ordre d'un pere,
Malgré tous ses discours et toute sa colere,
Il n'a pu vous contraindre enfin à l'épouser?

PAMPHILE.

Ecoutez; un moment va vous désabuser.
On ne me forçoit point de prendre Philumene.

CARIN.

Et vous la prenez donc pour jouir de ma peine?

PAMPHILE.

Attendez.

CARIN.

Mais enfin l'épousez-vous, ou non?

PAMPHILE.

(*Montrant Dave.*)
Vous me faites mourir!... Ce méchant, ce fripon
M'a tant prié, pressé d'aller dire à mon pere

Qu'en tout absolument je voulois lui complaire
Qu'il a fallu céder, après un long débat.

CARIN.

Qui vous l'a conseillé ?

PAMPHILE, *montrant Dave.*

Ce chien, ce scélérat !

CARIN.

Dave ?

PAMPHILE.

Dave a tout fait.

CARIN.

Hé ! pourquoi ?

PAMPHILE.

Je l'ignore.

CARIN, *à Dave.*

Dave, as tu fait cela ?

DAVE.

Je l'ai fait.

CARIN.

Ciel ! encore?

(*Montrant Pamphile.*)

Hé ! quoi, le plus mortel de tous ses ennemis
Pouvoit-il inventer quelque chose de pis ?

DAVE.

Je me suis abusé, Monsieur, je vous l'avoue :
Ainsi de nos projets la fortune se joue !
Je ne suis pourtant point tout-à-fait abbattu.
Laissez-moi respirer.

PAMPHILE.

Hé ! bien, que feras-tu ?
Parle vîte ; il est tems.

DAVE.

Ce que je me propose
Pourroit déja donner un grand branle à la chose !

PAMPHILE.

Enfin, nous diras-tu ? . . .

DAVE, *l'interrompant.*

Je n'ai pas commencé.
Il faut me pardonner d'abord tout le passé.

CARIN.

Soit.

PAMPHILE.

Ah ! si je remets en ses mains ma fortune,
Je serai marié quatre fois au lieu d'une !

DAVE, *après avoir un peu rêvé.*

Je le tiens... C'en est fait, nous serons tous contens.
Vous entendrez parler de moi, dans peu de tems.

PAMPHILE.

Quoi ! nous ne saurons point ?...

DAVE, *l'interrompant.*

Allez, laissez-moi faire.
Je veux avoir, moi seul, l'honneur de cette affaire.
Si je ne réussis, selon votre desir,
Vous me pendrez après, tout à votre loisir.

PAMPHILE.

Remets-nous dans l'état où nous étions.

DAVE.

J'enrage !
Allez, je vous réponds d'en faire davantage.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MISIS, *seule.*

AH ! Ciel ! qui vit jamais un tel empressement ?
« Allez ; soyez ici dans le même moment.
» Marchez, courez, volez ; faites toute la ville,
» Et ne revenez pas sans amener Pamphile... ».
Cet ordre me paroît très-facile à donner ;
Mais pour l'exécuter de quel côté tourner ?...
(*Voyant paroître Dave.*)
Dave vient à propos ; il nous dira, peut-être,
Ce que dit, ce que fait, où se cache son maître.

SCENE II.

DAVE, MISIS.

MISIS.

PAMPHILE veut-il donc la mettre au désespoir?
Peut-elle, sans mourir, être un jour sans le voir ?

DAVE.

Misis, ma chere enfant, en un mot, comme en mille,
C'en est fait, pour le coup, il n'est plus de Pamphile!

MISIS.

Qu'est-il donc arrivé ?

DAVE.

C'est un traître, un ingrat,
Un imposteur, un fourbe, un lâche, un scélérat !

MISIS.

Abandonneroit-il la pauvre Glicérie ?

DAVE.

Il l'abandonne.

MISIS.

Ah ! Ciel !

DAVE.

Ce soir on le marie.

MISIS.

Glicérie en mourra !

DAVE.

Moi, j'en suis presque mort !

MISIS.

Quoi donc ! y consent-il ?

DAVE.

Il y consent très-fort !

MISIS.

Dave, tu t'es trompé, cela n'est pas croyable !

DAVE.

Je ne t'ai jamais rien dit de plus véritable.

MISIS.

Et les Dieux permettront qu'une telle action ? . . .

DAVE, *l'interrompant.*

Eh ! ce n'est pas cela dont il est question.

MISIS.

Pour le punir est-il une assez rude peine?

DAVE.

Non.

MISIS.

Il aura le front d'épouser Philumene?

DAVE.

Oui.

MISIS.

Qu'as-tu dit, enfin, qu'as-tu fait là-dessus?

DAVE, *hésitant.*

J'ai dit... j'ai fait...

MISIS.

Hé! bien?

DAVE.

Cent discours superflus.

MISIS.

Hé! que te répond-il?

DAVE.

Planté comme une idole,
Il n'ose proférer une seule parole.

MISIS.

Il ne te parle point?

DAVE.

Il est comme un benêt,
Et m'entend sans souffler dire ce qui me plaît.

MISIS.

Pas un mot?

DAVE.

Pas un mot.

MISIS, *voulant l'emmener.*

Allons voir Glicerie.

DAVE, *la retenant.*

Ma chere enfant, Simon n'entend point raillerie !
Je n'en ai que trop fait ; je viens vous avertir...
Bon Dieu ! si de chez vous on me voyoit sortir...

MISIS, *l'interrompant.*

Hé ! tu me parles bien au milieu de la rue ?

DAVE.

Je puis dire que c'est une chose imprévue.

MISIS, *en s'en allant.*

Ne t'écarte donc pas ; je reviens.

DAVE.

Je t'attends.

SCENE III.

CRITON, DAVE.

CRITON, *à part.*

PERDRAI-JE à la chercher bien des pas et du tems?

DAVE, *à part, en appercevant Criton.*

Voici quelque étranger.

CRITON, *à part.*

Oui, c'est dans cette place.

DAVE, *à part.*

A qui donc en veut-il ?

CRITON.

Me ferez-vous la grace

De vouloir, s'il vous plaît, m'enseigner le logis
De Glicérie, ou bien de la sœur de Chrysis?

DAVE, *lui montrant la maison où demeure Glicérie.*

Vous voilà maintenant, Monsieur, devant sa porte.
Pour Chrysis, vous savez?...

CRITON, *l'interrompant.*

Oui, je sais qu'elle est morte.
Vous la connoissiez donc?

DAVE.

Si je la connoissois?
J'étois son serviteur, Monsieur, et l'honorois
Comme elle méritoit!

CRITON.

Elle étoit Andrienne?

DAVE.

Je le sais.

CRITON.

Et, de plus, ma cousine germaine;
Et je viens, tout exprès, prendre possession
De ce qui m'appartient de sa succession,
Car j'ai lieu d'espérer que déja Gliçérie,
Rendue heureusement au sein de sa patrie,
A recouvré son bien et ses parens aussi?

DAVE.

Elle est comme elle étoit en arrivant ici,
Sans parens et sans bien, Monsieur, je vous le jure!

CRITON.

Ah! que j'en suis fâché!... La pauvre créature!...
Si j'eusse su cela loin de partir d'Andros
J'y serois demeuré, chez moi, bien en repos!

Tout

Tout le monde la croit la sœur de ma parente;
Sous ce titre elle a pris et le fonds et la rente.
Etranger, moi, que j'aille intenter un procès?
Je n'en dois espérer qu'un malheureux succès.
Glicérie est fort jeune; elle doit être belle:
Tous ses amans iront solliciter pour elle.
Ils diront que je suis un fourbe, un affronteur,
Qui, n'ayant aucun bien, vient usurper le leur.
Quand toutes ces raisons ne seroient pas valables,
Ne doit-on pas toujours aider les misérables?

DAVE.

Oh! par ma foi! Monsieur, dont j'ignore le nom...

CRITON, *l'interrompant.*

Eh! bien, mon cher enfant, on m'appelle Criton.

DAVE.

Monsieur Criton, donc, soit; un aussi galant homme
Ne se trouveroit pas d'Athenes jusqu'à Rome.

CRITON.

Je vous suis obligé de ces bons sentimens.

DAVE.

Ce ne sont point ici de mauvais complimens.

CRITON.

Vous m'avez bien instruit: je vous en remercie;
Et dans un autre esprit je vais voir Glicérie.

DAVE, *voyant paroître Glicérie.*

Eh! la voilà qui sort, la pauvre femme!

CRITON.

Hélas!

SCENE IV.

GLICÉRIE, MISIS, ARQUILLIS, CRITON, DAVE.

GLICÉRIE, *à part, en reconnoissant Criton, avec étonnement, et lui tendant les bras.*

O CIEL! je vois Criton!

DAVE, *à Criton.*

Elle vous tend les bras.

CRITON, *à Glicérie.*

C'est vous, ma chere enfant?

GLICÉRIE, *pleurant.*

C'est cette infortunée
Aux rigueurs des destins toujours abandonnée!

CRITON.

Ah! que le Ciel ici me conduit à propos!
Allons, ne tardons point, retournons voir Andros.
Tous mes enfans sont morts; je n'ai plus de famille:
Venez, vous y serez comme ma propre fille....
Quel pitoyable état! Les yeux baignés de pleurs,
Languissante, abattue!

GLICÉRIE.

Ah! Criton, je me meurs!

CRITON.

Pourquoi vous levez vous?

GLICÉRIE.

Une importante affaire
M'oblige de sortir.... Je ne tarderai guere....

(*A Arquillis, en lui montrant Criton.*)
Conduisez-le, Arquillis, dans mon appartement...
(*A Criton.*)
Reposez-vous; je suis à vous dans un moment.

CRITON.

Qu'un destin plus heureux vous guide et vous conduise,
Et qu'en tous vos desseins le Ciel vous favorise!
(*Criton entre dans la maison de Glicérie, avec Arquillis.*)

SCENE V.

GLICÉRIE, DAVE, MISIS.

GLICÉRIE, *à Dave.*

Dave, tu vois l'état où Chrysis me réduit?
De ce beau mariage enfin voilà le fruit!
Carin n'est que trop vrai, Pamphile m'abandonne.

DAVE.

Je ne le comprends pas.

GLICÉRIE.

Et, pour moi, je m'étonne,
Vu le peu que je vaux, que mes foibles appas
Aient pu le retenir si long-tems dans mes bras.
Son amour fut l'effet d'un aveugle caprice;
A mon peu de mérite il a rendu justice.
Sans parens, sans amis, sans naissance, sans bien,
Je n'ai pas dû prétendre un cœur comme le sien.

Fuyons l'éclat; sans bruit, rompons ce mariage....
A des égards, au moins, ma tendresse l'engage.
En tout soumise aux loix qu'il voudra m'imposer....

DAVE, *l'interrompant.*

A ces visions-là faut-il vous amuser?
Oui-dà, dans un Roman ce discours, avec grace,
Ingénieusement pourroit trouver sa place;
Mais les contes en l'air ne sont plus de saison;
Il faut parler, Madame, et sur un autre ton.

MISIS, *à Glicérie.*

Ne vous abusez plus, laissez-là ces chimeres,
Et sérieusement pensez à vos affaires.

GLICÉRIE.

Je ne puis plus long-tems supporter mon ennui.
Le Ciel me rend Criton, et je pars avec lui.
Il faut, loin de ces lieux, chercher une retraite,
Et pleurer, à loisir, la faute que j'ai faite.

DAVE.

Prête à perdre l'époux qu'on veut vous arracher,
Quoi! vous ne ferez pas un pas pour l'empêcher?

MISIS, *à Glicérie.*

Avant que de quitter ces objets de colere,
Il nous reste en ces lieux bien des choses à faire!

GLICÉRIE.

Hélas! que puis-je encor?

DAVE.

Vous taire, m'écouter,
Recevoir mes conseils et les exécuter.

MISIS, *à Glicérie.*

Employer hardiment et l'honnête et l'utile,
Afin de conserver votre honneur et Pamphile.

GLICÉRIE.

Hélas ! après des soins inutilement pris,
Je ne remporterai que honte et que mépris.

MISIS.

Si rien ne réussit, si tout nous désespere,
Nous ferons enrager le pere, le beau pere,
La bru, le gendre encore; et, sans autre façon,
Il faut les aller tous brûler dans leur maison.
Allez, de ce projet laissez-moi la conduite.
Songeons à nous venger; nous partirons ensuite.

GLICÉRIE.

De semblables discours augmentent mes ennuis,
Et ne conviennent point à l'état où je suis.

DAVE.

Mais, Madame, en un mot, que prétendez-vous faire ?

GLICÉRIE.

Fuir, pleurer et cacher ma honte et ma misere.

DAVE.

Prenez des sentimens plus justes et plus doux.
Eh ! de grace, une fois, Madame, écoutez-nous.

MISIS, *à Glicérie, qui détourne la tête.*

Mais, écoutez-le, au moins.... Pour moi, je vous admire !

GLICÉRIE.

Eh ! quoi, ne sais-je pas tout ce qu'il me veut dire?

DAVE.

Ah ! juste Ciel !

GLICÉRIE.

Il veut que je parle à Simon,
Et que j'aille à ses pieds lui demander....

DAVE.

Eh ! non.
Il s'en faut bien garder ! C'est à Chrémès, Madame,
Que vous devez ouvrir votre cœur et votre ame ;
Le porter, l'exciter à la compassion,
De Pamphile avec vous déclarer l'union,
Et lui dire, sur-tout, mais qu'il vous en souvienne,
Que, très-certainement, vous êtes citoyenne.
Conjurez-le, pressez-le, embrassez ses genoux ;
Demandez-lui s'il veut vous ôter votre époux :
Du saint nœud qui vous joint faites-lui voir le gage,
Et de fréquens soupirs ornez votre langage.
Si vous vous y prenez de la sorte, soudain
Vous lui ferez tomber les armes de la main ;
Pour la troisieme fois il rompra cette affaire,
Et sera prêt, lui-même, à vous servir de pere.

GLICÉRIE.

Je veux bien me soumettre encore à tes avis,
Dave ; de point en point tu les verras suivis.
Mais si le sort se montre à mes desirs contraire,
Dès demain je m'impose un exil volontaire.

DAVE.

Allez, tout ira bien ; oui, je vous le promets,
Et mes pressentimens ne me trompent jamais.

Le foudre menaçant gronde sur notre tête ;
Mais le calme toujours succede à la tempête....
Pour plus d'une raison il est bon qu'en ce lieu
On ne nous trouve point tous trois ensemble. Adieu.
(*Il s'éloigne.*)

SCENE VI.

GLICÉRIE, MISIS.

GLICÉRIE, *à part.*

SOULAGE mes douleurs, Ciel ! je te le demande.

MISIS.

Retenez bien cela, mais que Chrémès l'entende.
Allons-nous-en chez lui ; point de retardement.

GLICÉRIE.

Ah ! du moins, laisse-moi respirer un moment.

MISIS.

Songez à vous tirer d'un embarras funeste ;
Il faut pour respirer avoir du tems de reste.

GLICÉRIE.

Ne prends-tu point pitié de l'état où je suis ?
Misis, crois-moi, je fais bien plus que je ne puis.

MISIS.

Là, ne nous fâchons point... Mais, dites-moi, de grace !
Serons-nous tout le jour dans cette même place ?

GLICÉRIE.

(*Apart.*)

Çà, donne-moi la main ; allons, Misis... Grands Dieux !
Sur l'excès de mes maux daignez jetter les yeux !...
(*A Misis, en voyant ouvrir la porte de la maison de Simon.*)
Ah ! Misis, que je crains !... on ouvre cette porte.

MISIS.

Vous craignez ?

GLICÉRIE.

Que Simon ou ne rentre, ou ne sorte.

MISIS.

Eh ! laissons-le rentrer ou sortir, et passons.

GLICÉRIE.

Ah ! ma chere Misis, un instant demeurons.

SCENE VII.

SIMON, SOSIE, GLICÉRIE, MISIS.

SIMON, *à Sosie dans le fond.*

ALLEZ, ne tardez pas, dépêchez-vous, Sosie ;
Amenez Philumene et Chrémès, je vous prie.
Dites-lui qu'on l'attend, avec empressement.
(*Simon rentre chez lui, et Sosie s'éloigne.*)

SCENE VIII.

GLICÉRIE, MISIS.

GLICÉRIE, *à part.*

O Ciel! quel coup de foudre et quel triste moment !
Tous mes sens sont troublés, et je sens que mon ame....

SCENE IX.

DAVE, GLICÉRIE, MISIS.

DAVE, *bas, à Glicérie.*

ALLONS, préparez-vous, voici Chrémès, Madame.
(Il s'en va.)

SCENE X.

CHRÉMÈS, GLICÉRIE, MISIS.

MISIS, *bas, à Glicérie.*

VOUS hésitez ? Il n'est plus tems de reculer.
Le sort en est jetté, Madame, il faut parler....
Il vient; de votre cœur qu'il sache les alarmes.
Jettez-vous à ses pieds, baignez-les de vos larmes.

GLICÉRIE, *à Chrémès, en se jettant à ses pieds.*
Permettez-moi, Monsieur, d'embrasser vos genoux,
Et de vous demander....

CHRÉMÈS, *l'interrompant et voulant la relever.*
Madame, levez-vous.

GLICÉRIE.
Laissez-moi; cet état convient à ma disgrace.

CHRÉMÈS.
Madame, levez-vous, ou je quitte la place.

GLICÉRIE, *se relevant.*
Il faut vous obéir, puisque vous le voulez.

CHRÉMÈS.
Çà, de quoi s'agit-il? Je vous entends, parlez.

GLICÉRIE, *hésitant.*
Pamphile, qui doit être aujourd'hui votre gendre...

CHRÉMÈS.
Hé! bien?

GLICÉRIE.
C'est mon époux.

CHRÉMÈS.
Que venez-vous m'apprendre?

GLICÉRIE, *tirant de sa poche son contrat de mariage, et le lui présentant.*
Tenez, lisez, voilà des gages de sa foi....
(*Montrant Misis.*)
De plus, j'ai pour témoins les Dieux, Misis et moi.
Vous, en qui je crois voir un protecteur, un pere,
Ne m'abandonnez pas à toute ma misere!
En m'ôtant mon époux vous me donnez la mort.
Vous pouvez, d'un seul mot, faire changer mon sort.

C'est donc entre vos mains qu'aujourd'hui je confie
Mon repos, mon bonheur, ma fortune et ma vie !

CHRÉMÈS, *à part, en examinant le contrat.*

Que veut dire ceci ?... Je tremble, et dans mon cœur
Un secret mouvement me parle en sa faveur.

SCENE XI.

DAVE, CHRÉMÈS, GLICÉRIE, MISIS.

DAVE, *à la Cantonnade.*

Eh ! Messieurs les nigauds ! eh ! bien, c'est un homme ivre.
Pourquoi le harceler? Cessez de le poursuivre....
(*A Glicérie et à Misis, avec une brusquerie feinte.*)
Peste soit les benêts!... Ah ! Mesdames, c'est vous ?
Vous pourriez apporter du trouble parmi nous.
Détalez promptement. Vîte, qu'on se retire.

GLICÉRIE, *à Misis.*

Misis, entendez-vous ce qu'il ose me dire ?

MISIS, *à Dave.*

Songes-tu bien, pendard ?...

DAVE, *l'interrompant.*

Ces cris sont superflus;
Rendez-moi ce contrat, et qu'on n'en parle plus.

MISIS, *à Glicérie.*

Il rêve, il extravague !

DAVE, *à Glicérie.*

Un pareil mariage
Est, vous le savez bien, un conte, un badinage.
D'ailleurs, vous gagnerez dans un tel changement.
Vous perdrez un époux conservant un amant.
Pamphile vous verra sans crainte, sans mystere,
Lorsque....

CHRÉMÈS, *à part, après avoir examiné le contrat.*

Je m'embarquois dans une belle affaire!

DAVE, *avec une feinte surprise.*

Qu'entends-je?

CHRÉMÈS, *à part.*

Ah! juste Ciel! quel horrible malheur!

DAVE.

Je ne me trompe point!... Hé! quoi, c'est vous, Monsieur?
Mais que faites-vous donc avec cette Andrienne?
Bon Dieu! de l'écouter vous donnez-vous la peine?

GLICÉRIE.

Quoi! toi-même, méchant! pour séduire mon cœur....

DAVE, *l'interrompant.*

Que vient-elle conter?

MISIS, *à Glicérie.*

Le fourbe! l'imposteur!

DAVE, *à Chrémès.*

N'a-t-elle pas juré qu'elle étoit citoyenne?

GLICÉRIE.

Oui, je le suis.

DAVE,

DAVE, *à Chrémès.*

Pour peu qu'elle vous entretienne,
Elle vous en dira de toutes les façons ;
Mais, vous, prenez cela pour autant de chansons.

CHRÉMÈS, *montrant le contrat.*

Le contrat que voici n'est pas une chimere.

DAVE.

Il est vrai ; mais enfin ce n'est pas une affaire :
En deux heures, au plus, on casse tout cela.

CHRÉMÈS.

Mais qu'ai-je affaire, moi, de cet embarras-là ?

DAVE.

Vous imaginez-vous qu'elle soit citoyenne ?

CHRÉMÈS, *voulant entrer chez Simon.*

Qu'elle le soit ou non, ma fille, Philumene,
N'aura point pour époux Pamphile ; et je m'en vais...

DAVE, *le retenant.*

Mais vous n'y songez pas ?

CHRÉMÈS.

Il ne l'aura jamais.

DAVE.

Ah ! Monsieur....

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

C'en est trop !

DAVE.

Écoutez, je vous prie.

CHRÉMÈS, *voulant encore entrer chez Simon.*

Retire-toi, te dis-je ; et, sans cérémonie....

DAVE, *le retenant toujours.*

Quoi ! vous voulez encor ?

CHRÉMÈS.

Je veux ce qu'il me plaît.

DAVE.

Mais vous ne savez pas la chose comme elle est.

CHRÉMÈS.

Ah ! je n'en sais que trop !

DAVE.

Que je vous parle.

CHRÉMÈS, *levant son bâton et le menaçant.*

Arrête,

Ou bien de ce bâton je te casse la tête !

DAVE.

Tuez-moi !

CHRÉMÈS.

Ce maraud veut me pousser à bout !

DAVE.

Allez où vous voudrez, je vous suivrai par-tout.

(*Chrémès entre chez Simon et Dave le suit.*)

SCENE XII.

GLICÉRIE, MISIS.

GLICÉRIE.

De tous les malheureux, non, le plus misérable,
N'a jamais éprouvé d'infortune semblable !....
Quoi ! Misis, je me vois, et dans un même jour,
Trahir, persécuter, insulter, tour-à-tour.

Au milieu de mes maux, j'ai souffert, sans colere,
La trahison du fils et l'injure du pere;
J'ai demeuré muette à toutes mes douleurs:
Un esclave à présent me fait verser des pleurs!

SCENE XIII.

PAMPHILE, GLICÉRIE, MISIS.

PAMPHILE, *à part, et sans voir d'abord Glicérie et Misis, et s'en en être vu.*

AH! fuyons... Puisque Dave a trompé mon attente,
C'est ma seule ressource, il faut que je la tente.

GLICÉRIE, *à part.*

Quel sort!

SCENE XIV.

DAVE, PAMPHILE, GLICÉRIE, MISIS.

DAVE, *à part.*

PUISQU'ENVERS nous le Ciel est adouci,
Retournons, et voyons ce qui se passe ici.

PAMPHILE, *à Glicérie, en l'appercevant.*

Quoi! c'est vous?

GLICERIE.

A mes yeux, ingrat! peux-tu paroître?

MISIS, *à Dave, qu'elle apperçoit.*

Ah! te voilà, bourreau!... Je t'étranglerai, traître!

GLICÉRIE, *à Pamphile.*

Lâche!

PAMPHILE.

Qu'injustement vous soupçonnez mon cœur!

MISIS, *à Dave.*

O chien!

DAVE.

Moi, qui deviens votre libérateur?

GLICÉRIE, *à Pamphile.*

Va, monstre!

PAMPHILE.

Y songez-vous, ma chere Glicérie?

MISIS, *à Dave.*

Je te veux....

DAVE, *à Misis, qui se veut jetter sur lui.*

Arrêtez, Madame la Furie!
Nous n'avons pas le tems de quereller en vain.
Remettons, s'il vous plaît, les procès à demain....
(*A Pamphile et à Glicérie.*)
Pour vous servir tous deux, j'ai fait une imposture...
(*A Pamphile.*)
J'ai dit que vous étiez un ingrat, un parjure....
(*Montrant Glicérie.*)
Devant Chrémès aussi je viens de l'insulter:
La fourbe sans cela ne pouvoit subsister.

MISIS.

Maraud ! tu nous as fait une frayeur mortelle !

DAVE.

La chose en a paru beaucoup plus naturelle!
Chacun de vous a fait son rôle, mais fort bien !
Et je crois que l'on doit être content du mien.
Après bien des travaux, des soins et de la peine,
Je crois que nous aurons le tems de prendre haleine.

PAMPHILE.

Ah ! Dave !...

DAVE.

Les discours ne sont pas de saison...
Rentrons tous : vous saurez le reste à la maison.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

Mon amitié, Simon, et solide et sincere,
En a fait beaucoup plus qu'il n'étoit nécessaire.
Pour le bien de ma fille, enfin, graces aux Dieux,
Le hasard assez tôt m'a fait ouvrir les yeux.
Ne me parlez donc plus d'hymen, de votre vie.

SIMON.

Je ne cesserai point. Chrémès, je vous supplie
De conclure, au plutôt; vous me l'avez promis.

CHRÉMÈS.

En vérité, Monsieur, cela n'est pas permis.
A l'injuste desir, au soin qui vous possede,
Aveuglément soumis, il faudra que je cede?
Sous les dehors trompeurs d'une vaine amitié,
Vous viendrez m'égorger, sans égards, sans pitié?
Allez, pensez-y mieux. L'amitié qui nous lie
De moi n'exige point une telle folie!

SIMON.

Hé ! comment donc ?

CHRÉMÈS.

Céla se peut-il demander ?
A vos empressemens obligé de céder,
Je prenois pour mon gendre (oh le beau mariage!)
Un homme que l'on sait qu'un autre amour engage,
Et j'exposois ma fille à toutes les douleurs,
Aux troubles, au divorce, à mille autres malheurs ;
Et voulant retirer votre fils de l'abîme,
Ma fille en devenoit l'innocente victime !
A la chose, en un mot, je n'ai point résisté
Tant que j'ai cru la voir par un certain côté.
Je vous ai tout promis quand elle étoit faisable ;
Mais, enfin, aujourd'hui qu'elle est impraticable,
Ne perdez plus le tems en propos superflus.
C'est trop ; épargnez-vous la honte d'un refus.
Cette femme, bien plus, est, dit-on, citoyenne.

SIMON.

Est-ce-là, dites-moi, ce qui vous met en peine ?
Quoi ! vous arrêtez-vous à de pareils discours ?
De ces sortes de gens voilà tous les détours.
Elles ont inventé cette fourbe, et bien d'autres,
Pour rompre absolument mes desseins et les vôtres ;
Si Philumene étoit liée avec mon fils,
Tous ces contes en l'air seroient bientôt finis.

CHRÉMÈS.

Il a, vous le savez, épousé Glicérie ?

SIMON.

Ah ! ne le croyez pas, Monsieur, je vous en prie.

CHRÉMÈS.

Mais, j'ai vu le contrat.

SIMON.

Vision !

CHRÉMÈS.

Je l'ai vu.

SIMON.

Cela ne se peut point; elles vous ont déçu.

CHRÉMÈS.

J'ai bien vu plus encor. Tantôt cette Andrienne
A Dave soutenoit qu'elle étoit citoyenne :
Ils se sont querellés; mais, vraiment, tout de bon !

SIMON.

Chanson que tout cela, mon cher Chrémès, chanson!

SCENE II.

DAVE, *sortant de chez Glicérie;* CHRÉMÈS, SIMON.

DAVE, *à la Cantonnade, sans voir d'abord Simon, ni Chrémès.*

Soyez tous en repos, allez, je vous l'ordonne.

CHRÉMÈS, *bas, à Simon.*

Dave sort de chez elle.

SIMON, *bas.*

Ah! bons Dieux!

CHRÉMÈS, *bas.*

Je m'étonne...

DAVE, *à la Cantonnade.*

Et bénissez les Dieux, cet étranger et moi !

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Je ne puis vous cacher mon trouble et mon effroi.

DAVE, *à la Cantonnade.*

Jamais homme ne vint plus à propos, je meure !

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Qui vante-t-il si fort ? Sachons-le, tout-à-l'heure.

DAVE, *à la Cantonnade.*

Entre leurs jours heureux qu'ils comptent celui-ci !

SIMON, *bas, à Chrémès.*

Je m'en vais lui parler.

DAVE, *à part, en appercevant Simon et Chrémès.*

C'est mon maître, c'est lui.

Il m'aura vu sortir... Dans quelle peine extrême...

SIMON, *l'interrompant.*

C'est vous, le beau garçon ?

DAVE.

Oui, Monsieur, c'est moi-même...

Voilà Chrémès encore, et je vous vois aussi.
Je me réjouis fort de vous trouver ici...
(*Montrant la maison de Simon.*)
Tout est prêt là-dedans ?

SIMON.

Tu t'en mets fort en peine !

DAVE.

Dans tous les environs, Monsieur, je me promene.
Mais, à la fin, lassé d'aller et de venir,
J'attendois... Entrez donc. Ne va-t-on pas finir ?

SIMON.

Va, va, nous finirons. Mais, dis moi, par avance...

DAVE, *l'interrompant.*

En vérité, Monsieur, j'en meurs d'impatience !

SIMON.

Réponds-moi, sur le champ ; point de digression.

(*Montrant la maison où loge Glicérie.*)

Tu sors de ce logis ? A quelle occasion ?

DAVE.

Moi ?

SIMON.

Toi.

DAVE.

Moi ?

SIMON.

Toi, toi, toi... Voilà bien du mystere !

DAVE.

Je n'y fais que d'entrer.

SIMON.

Ce n'est pas là l'affaire ;
Le tems ne nous fait rien. Je veux savoir pourquoi
Tu vas dans ce logis. Sans tarder, dis-le moi ?

DAVE.

Mais, moi-même, Monsieur, j'ai peine à le comprendre.

SIMON.

Hé ! bien ?

DAVE.

Nous étions las et fatigués d'attendre.

SIMON.

Qui ?

DAVE.

Votre fils et moi.

SIMON.

Pamphile est là-dedans ?

DAVE.

Nous y sommes entrés, tous deux, en même tems.

SIMON.

(A part.)

Que me dit ce maraud ?... Ah ! juste Ciel ! je tremble!

(A Dave.)

Ne m'avois-tu pas dit qu'ils étoient mal ensemble ?

DAVE.

Je vous le dis encore.

SIMON.

Hé ! pourquoi donc cela ?

CHRÉMÈS, *ironiquement.*

C'est pour la quereller, sans doute, qu'il y va ?

DAVE, *à Simon.*

Vous ne savez pas tout ; et je vais vous apprendre
Une chose qui doit, sans doute, vous surprendre.
Il arrive, à l'instant, je ne sais quel vieillard,
Dont le port, la fierté, l'action, le regard
Nous l'ont fait croire à tous un homme d'importance.
Il a beaucoup d'esprit, n'a pas moins d'éloquence,
Et dans tous ses discours brille la bonne-foi !

SIMON, *à part.*

Il me fera tourner la cervelle, je croi !...

(A Dave.)

Mais, enfin, ce vieillard que tout le monde admire,
Que fait-il ?

DAVE.

Rien. Il dit ce que je vais vous dire.

SIMON.

Dis-le nous donc ?

DAVE.

Monsieur, il jure par les Dieux...

SIMON, *l'interrompant.*

Eh ! laisse-le jurer ; acheve, malheureux ?

DAVE, *hésitant.*

Mais. . .

SIMON.

Si tu ne finis ! . . .

DAVE, *l'interrompant.*

Il dit que Glicérie
Doit retrouver ici ses parens, sa patrie,
Et qu'elle est citoyenne, enfin.

SIMON.

Ah ! le fripon ! . . .

(*Appelant.*)
Holà ! Dromon !

DAVE.

Hé ! quoi ?

SIMON, *appelant encore.*

Dromon ! Dromon ! Dromon !

DAVE.

Ecoutez !

SIMON.

(*Appelant.*)
Pas un mot !.. Dromon, Dromon... Ah ! traître !

DAVE.

DAVE.

Eh ! de grace, Monsieur...

SIMON, *l'interrompant.*

Je te ferai connoître...

SCENE III.

DROMON, SIMON, CHRÉMÈS, DAVE.

DROMON, *à Simon.*

Que vous plaît-il, Monsieur ?

SIMON, *lui montrant Dave.*

Enleve ce faquin.

DROMON.

Qui donc ?

SIMON.

Ce malheureux, ce pendart, ce coquin !

DAVE.

La raison?

SIMON.

(*A Dromon.*)

Je le veux... Prends-le, tout au plus vîte.

DAVE.

Qu'ai-je fait, s'il vous plaît ?

SIMON.

Tu le sauras ensuite.

DAVE.

Si je vous ai menti qu'on m'étrangle !

SIMON.

Maraud!
Je suis sourd ; tu seras secoué comme il faut!

DAVE.

Et si ce que j'ai dit se trouve véritable ?

SIMON, *à Dromon.*

Garde et serre-moi bien cette engeance du diable,
Pieds et poings garottés.

DAVE.

Mon cher maître ! pardon !

SIMON.

Va, va, je t'apprendrai si je le suis ou non !

(*Dromon emmene Dave.*)

SCENE IV.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.

Et pour Monsieur mon fils, dans peu de tems, j'espere
Que je lui montrerai ce qu'on doit à son pere!

CHRÉMÈS.

Modérez vos transports ; un peu moins de courroux!

SIMON.

En use-t-on ainsi ? Je m'en rapporte à vous?
Pour savoir, pour sentir mon affreuse disgrace,
Hélas ! il faudroit être un moment à ma place;

Tant de peines, de soins, d'égards et d'amitié !
De mon sort malheureux n'avez-vous point pitié ?...
(*Appelant.*)
Holà ! Pamphile, holà !.. Pamphile, holà ! Pamphile !..
(*A Simon.*)
Tant d'éducation lui devient inutile !

SCENE V.

PAMPHILE, SIMON, CHRÉMÈS.

PAMPHILE, *à part, sans voir d'abord son pere et sans avoir reconnu que c'étoit lui qui l'appeloit.*

Pourquoi donc tant crier ? Qui m'appelle si fort?
(*Appercevant son pere.*)
Que me veut-on ?... Mon pere !... Ah ! bons Dieux ! je suis mort !

SIMON.

Hé ! bien, le plus méchant...

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

Mon cher Simon, de grace !
N'employez point ici l'injure et la menace.

SIMON.

Hé ! quoi, me faudra-t-il dans ces occasions
Chercher, choisir des mots et des expressions ?
(*A Pamphile.*)
En est-il d'assez forts ?... Enfin, ton Andrienne,
Qu'en dit-on à présent ? Est-elle citoyenne ?

PAMPHILE.

On le dit.

SIMON.

Juste Ciel ! quelle audace !... On le dit ?
(*A Chrémès.*)
Hé ! quoi, le malheureux a-t-il perdu l'esprit ?
S'excuse-t-il, enfin ? Voit-on sur son visage
D'un léger repentir le moindre témoignage ?
Malgré les loix, les mœurs, contre ma volonté,
Il aura l'insolence et la témérité
D'épouser, avec honte, une femme étrangere ?

PAMPHILE, *à part.*

Que je suis malheureux !

SIMON.

Vous ne pouvez le taire.
Mais est-ce d'aujourd'hui que vous le connoissez ?
Vous l'êtes, dès long-tems, plus que vous ne pensez;
Dès-lors que votre cœur s'est plongé dans le vice,
Qu'il n'a plus écouté qu'un aveugle caprice,
Dès ce tems, dès ce tems, Pamphile, vous deviez
Vous donner tous les noms qu'alors vous méritiez...
(*A Chrémès.*)
Mais pourquoi vainement travailler ma vieillesse ?
Pourquoi pour un ingrat me tourmenter sans cesse ?
Qu'il s'en aille, qu'il vive avec elle; il le peut.
Il faut abandonner un fils lorsqu'il le veut.

PAMPHILE.

Mon pere !

SIMON.

Votre pere ?... Ah ! ce pere, Pamphile,
Ce pere désormais vous devient inutile !

Vous vous êtes choisi, vous-même, une maison;
Vous avez pris, vous-même, une femme. A quoi bon
Proférez-vous encor ce sacré nom de pere,
Vous, qui n'avez plus d'yeux que pour cette étrangere;
Vous, qui prenez le soin, contre la bonne foi,
D'aposter un témoin pour agir contre moi?
Qu'il nous montre comment il la croit citoyenne?

PAMPHILE.

Mon pere, un seul moment, que je vous entretienne!

SIMON, *à Chrémès.*

Hé! que me dira-t-il?

CHRÉMÈS.

Ecoutez; il faut voir.

SIMON.

Que j'écoute?

CHRÉMÈS.

Monsieur, c'est le moindre devoir.

SIMON.

Par de trompeurs discours pense-t-il me surprendre?

CHRÉMÈS.

Mais pour le condamner, au moins, faut-il l'entendre.

SIMON.

Hé! bien, soit; j'y consens, qu'il parle promptement.

PAMPHILE.

J'avoûrai donc, mon pere, et sans déguisement,
Dussé-je être cent fois plus malheureux encore,
Qu'après vous, Glicérie est tout ce que j'adore;

Et si le crime est grand d'adorer ses appas,
C'est un crime qu'au moins je ne vous cache pas.
Après cela, parlez ; je n'ai plus rien à dire.
Ordonnez, à vos loix je suis prêt à souscrire.
Malgré des feux enfin dès long-tems alumés,
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés.
Je suis près, s'il le faut, d'en épouser une autre ;
Je n'ai de volonté, mon pere, que la vôtre.
Mais une grace encor que j'ose demander,
Ne la refusez pas, daignez me l'accorder.
Pour détruire un soupçon que ce vieillard fait naître,
Permettez qu'à vos yeux on le fasse paroître.

SIMON.

Qu'il paroisse à mes yeux ?

PAMPHILE.

Mon pere, s'il vous plaît !

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Ce qu'il demande est juste, et pour son intérêt
Il doit...

PAMPHILE, *à Simon.*

Accordez-moi cette derniere grace !

SIMON.

Qu'il vienne.
(*Pamphile va dans la maison où sont Criton et Glicérie.*)

SCENE VI.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.

Je fais tout ce qu'il veut que je fasse;
Pourvu que je sois sûr qu'il ne me trompe pas!

CHRÉMÈS.

Monsieur, il faut sur-tout éviter les éclats;
Et plus la faute est grande, et plus on doit se taire.
Punir légérement, c'est assez pour un pere.

SCENE VII.

CRITON, PAMPHILE, SIMON, CHRÉMÈS.

CRITON, *à Pamphile.*

Glicérie, en un mot, ou plutôt l'équité,
M'oblige à soutenir la simple vérité.

CHRÉMÈS, *à Criton, en le reconnoissant, avec surprise.*

N'est-ce pas-là Criton d'Andros?

CRITON.

Oui, c'est lui-même.

CHRÉMÈS.

Quel plaisir de vous voir!

CRITON.

Ah! ma joie est extrême!

CHRÉMÈS.

Mais dans Athenes, vous, quel hasard vous conduit?

CRITON.

Plus à loisir, Monsieur, vous en serez instruit...
(*Montrant Simon.*)
N'est-ce pas là Simon, le pere de Pamphile?

CHRÉMÈS.

C'est lui-même.

SIMON, *à Criton.*

Le bruit qu'on répand dans la ville
Partiroit-il de vous? en seriez-vous l'auteur?

CRITON.

Je ne sais pas quel bruit il court ici, Monsieur?

SIMON.

Quoi! n'avez-vous pas dit que cette Glicérie
Est citoyenne?

CRITON.

Oui; j'en réponds, sur ma vie!

SIMON.

Arrivez-vous exprès pour soutenir ceci?

CRITON.

Comment donc! hé! pour qui me prenez-vous ici?

SIMON.

Vous imaginez-vous que, sans bruit, sans murmure,
On laissera passer une telle imposture?
Qu'il vous sera permis d'employer vos talens
A corrompre l'esprit, les mœurs des jeunes gens,
Sous le flatteur espoir d'une fausse promesse?

CRITON.

Juste Ciel! est-ce à moi que ce discours s'adresse?

SIMON.

Hé ! vous figurez-vous qu'un mariage heureux
Soit le terme et le prix d'un amour si honteux?

PAMPHILE, *à part.*

Grands Dieux ! cet étranger aura-t-il le courage?...

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Vous changeriez bientôt de ton et de langage,
Si vous le connoissiez. Il est homme de bien;
Tout le monde le sait.

SIMON.

Et moi, je n'en crois rien.
Quoi donc ! impunément ose-t-il dans Athenes
Renverser nos desseins et rire de nos peines?
A de semblables gens peut-on ajouter foi?

PAMPHILE, *à part.*

Ah ! si cet étranger étoit proche de moi,
J'aurois à lui donner un conseil admirable !

SIMON, *à Criton.*

Affronteur !

CRITON.

Ecoutez...

CHRÉMÈS, *à Simon.*

Etes-vous raisonnable?...
(*A Criton.*)
Ne vous attachez point à ce qu'il dit, Criton.
La colere l'aveugle et trouble sa raison.

CRITON.

Et moi, je lui dirai, s'il n'apprend à se taire,
Des choses sûrement qui ne lui plairont guere !
S'il a tant de chagrins qu'il accuse le sort;

Mais de s'en prendre à moi, certes, il a grand tort!
Je n'ai rien dit de faux : c'est ici la patrie
De celle que l'on nomme aujourd'hui Glicérie;
Et je puis le prouver, et même en quatre mots.

CHRÉMÈS.

Faites-le donc, Monsieur?

CRITON.

Assez proche d'Andros,
Un vieux Athénien tourmenté par l'orage...

SIMON, *l'interrompant.*

Ce vieux Athénien, sans doute, fit naufrage?
C'est le commencement d'un Roman : écoutons.

CRITON.

Je ne dirai plus mot.

CHRÉMÈS.

De grace! poursuivons?

CRITON.

Ce vieux Athénien et cette jeune fille
Du pere de Chrysis, de toute sa famille
Reçurent les secours qu'on doit aux malheureux.
L'Athénien mourut, l'enfant resta chez eux.

CHRÉMÈS.

De cet Athénien le nom?

CRITON.

Le nom? Phanie.

CHRÉMÈS.

Ah! Dieux!

CRITON.

Oui; c'est son nom.

CHRÉMÈS.

Que j'ai l'ame saisie !

CRITON.

Bien plus, il se disoit, je crois, Rhamnusien.

CHRÉMÈS.

O Ciel !

CRITON.

Ce que je dis, tout Andros le sait bien.

CHRÉMÈS.

De cette fille, enfin, se disoit-il le pere?

CRITON.

Il disoit que c'étoit la fille de son frere.

CHRÉMÈS.

C'est ma fille; c'est-elle ! enfin donc, la voilà!...
(*A part.*)
Ah ! Jupiter !

SIMON.

Comment ! que me dites-vous là ?

PAMPHILE.

En croirai-je mes yeux, mon cœur et mon oreille ?

SIMON, *à part.*

Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille...
(*A Chrémès.*)
Mais éclaircissez-nous, faites-nous concevoir...

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

En un instant, Monsieur, vous allez tout savoir.
Phanie...!
(*Il hésite.*)

SIMON.

Hé! bien, Phanie?

CHRÉMÈS.

Hé! bien, c'étoit mon frere,
Qui, cherchant un destin à ses vœux moins contraire,
S'embarqua pour aller en Asie, où j'étois,
Prit ma fille avec lui, comme je souhaitois;
Et depuis en voici la premiere nouvelle:
Je n'ai plus entendu parler de lui, ni d'elle.

PAMPHILE, *à part.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Les Dieux changeroient-ils mon sort en un moment!

CHRÉMÈS, *à Criton.*

Ce n'est pas encor tout; il me reste un scrupule.
Le nom ne convient pas....

CRITON, *l'interrompant.*

Attendez...

PAMPHILE, *l'interrompant, à son tour.*

Pasibule.
Je ne puis plus long-tems demeurer aux abois;
Elle m'a dit ce nom plus de cent mille fois!

CRITON.

Justement, le voilà!

CHRÉMÈS.

Mon cher Criton, c'est elle.

SIMON.

Vous voulez bien, Monsieur, que, plein du même zele,
Plus content, plus surpris qu'on ne sauroit penser...

CHRÉMÈS, *à Criton.*

Allons, Criton, allons la voir et l'embrasser....

(*A Simon.*)

(*A Simon.*)

Monsieur, un long discours me feroit trop attendre.
Je vous donne une bru; vous me donnez un gendre:
Il suffit.

(*Chrémès et Criton entrent dans la maison où est Glicérie.*)

SCENE VIII.

PAMPHILE, SIMON.

PAMPHILE, *se jettant aux pieds de son pere.*

Mon cher pere!

SIMON, *le relevant.*

Ah! mon fils, levez-vous,
Et bénissez les Dieux qui travaillent pour nous!

PAMPHILE.

Mais Dave ne vient point.

SIMON.

Une importante affaire
Le retient.

PAMPHILE.

Hé! quoi donc?

SIMON.

Il est lié.

PAMPHILE.

Mon pere!...

SIMON, *l'interrompant.*

Je vais à la maison ; mais calmez vos transports.

PAMPHILE.

Mon pere, j'y ferois d'inutiles efforts !

(Simon rentre chez lui.)

SCENE IX.

CARIN, PAMPHILE.

PAMPHILE, *à part, et sans voir Carin, qui paroît.*

Non, les Dieux tout-puissans, dans leur gloire suprême,
N'ont rien de comparable à mon bonheur extrême !

CARIN, *à part.*

Tout succéderoit-il au gré de nos desirs ?

PAMPHILE, *à part.*

A qui pourrai-je donc annoncer mes plaisirs ?

CARIN.

Mais, dites-moi, d'où part une si grande joie ?

PAMPHILE, *à part, sans écouter Carin et en voyant paroître Dave.*

Voici Dave, à propos, que le Ciel me renvoie !
Je sais combien pour moi son zele et son ardeur
Lui feront partager ma joie et mon bonheur !

SCENE X.

DAVE, PAMPHILE, CARIN.

PAMPHILE, *à Dave.*

Dave, je t'affranchis.

DAVE.

Monsieur, je vous rends grace !

PAMPHILE.

D'un injuste destin je brave la menace !
Ignores-tu le bien qui vient de m'arriver ?

DAVE.

Ignorez-vous le mal que je viens d'éprouver ?

PAMPHILE.

Je le sais, mon enfant.

DAVE.

Monsieur, c'est l'ordinaire :
Le mal se sait d'abord ; du bien on fait mystere !

PAMPHILE.

Ma chere Glicérie a trouvé ses parens !

DAVE.

Que dites-vous ?

PAMPHILE.

Je suis dans des ravissemens....
Son pere est mon ami.... Chrémès !

DAVE.

Est-il possible ?

CARIN, *à Pamphile.*

Que je vous marque, au moins, combien je suis sensible....

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Vous ne pouviez venir plus à propos, Monsieur.
Partagez mes plaisirs, partagez mon bonheur !

CARIN.

Je sais tout. Maintenant...

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Soyez en assurance.
Je ne vous donne point une vaine espérance.

CARIN.

Hélas ! si vous pouviez....

PAMPHILE, *l'interrompant.*

Tous les Dieux sont pour moi !...
(*A Dave.*)
Allons chez Glicérie, et nous verrons... Pour toi,
Va-t-en dans le logis, et reviens, pour me dire
Si tout est prêt, et quand je pourrai l'y conduire.
(*Il entre chez Glicérie, avec Carin.*)

SCENE XI et. derniere.

DAVE, *seul.*

POUR vous, Messieurs, je crois (et soit dit entre nous)
Qu'à présent vous pouvez aller chacun chez vous.
Ils auront là-dedans beaucoup plus d'une affaire,
Des contrats à passer, mille contes à faire:
Ils ne sortiront pas, j'en réponds, de long-tems;
Faites donc retentir vos applaudissemens.

FIN.